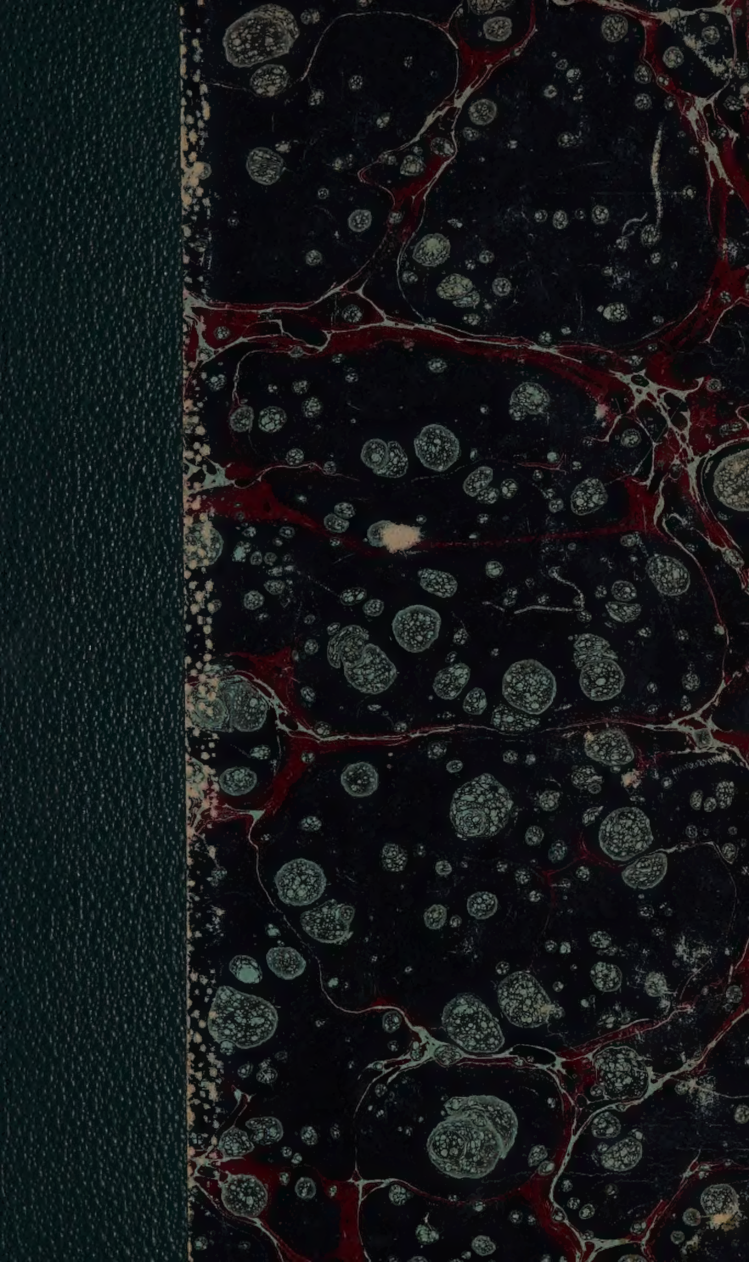


LA POÉSIE LYRIQUE HÉBRAÏQUE CONTEMPORAINE

DU MÊME AUTEUR

—

LA RENAISSANCE DE LA LITTÉRATURE HÉBRAÏQUE (Société nouvelle de librairie et d'édition) . . . . 1 vol.

KOROT HA-SAFROUT HA-IBRIT HA-HASDASHA. *Histoire de la littérature hébraïque moderne*, en hébreu (Varsovie, « Touschiya ») . . . . 3 vol.

LA LITTÉRATURE HÉBRAÏQUE DEPUIS LA BIBLE JUSQU'A NOS JOURS. Leçon d'ouverture faite à la Sorbonne (Sansot). . . . . 1 vol.

UN VOYAGE D'ÉTUDES JUIVES EN AFRIQUE (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*). 1 vol.

ELÉGIE DE MOÏSE RIMOS, texte hébreu et traduction française (Palerme). . . . . 1 vol.

HISTOIRE DES JUIFS ET DU JUDAÏSME AU MAROC (*Archives Marocaines*) . . . . 2 vol.

HÉBRÉO-PHÉNICIENS ET JUDÉO-BERBÈRES (Ernest Leroux). . . . . 1 vol.

THE RENASCENCE OF THE HEBREW LITERATURE. Translated from the french by H. Szold. (Philadelphia, The Jewish Publication Society of America) . 1 vol.

Pour paraître :

LE ROMAN ET LE CONTE HÉBRAÏQUES CONTEMPORAINS (1867-1910).

LA POÉSIE HÉBRAÏQUE EN AFRIQUE D'APRÈS DES SOURCES INÉDITES (XVIe-XIXe).

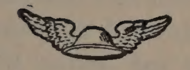
En préparation :

L'ÉVOLUTION DES IDÉES ET DES GENRES LITTÉRAIRES EN HÉBREU (*depuis la Bible jusqu'à nos jours*).

NAHUM SLOUSCH
Docteur ès-lettres

—

La
Poésie lyrique hébraïque Contemporaine
(1882-1910)



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, 26
—
MCMXI

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

565

INTRODUCTION

Le présent travail est le début d'une série d' « Études hébraïques », conçue de façon à familiariser les lecteurs occidentaux avec les œuvres littéraires de l'hébreu moderne. Il forme un développement à la thèse (1) que l'auteur publia en 1903, sous le titre « Renaissance de la littérature hébraïque (1743-1885) ». Ce premier essai a reçu un accueil très encourageant des savants et des critiques littéraires occidentaux : les aperçus qu'il donne des divers stades par où la littérature hébraïque a passé dans les temps modernes, en s'imprégnant de plus en plus d'un véritable esprit laïque, ont fait considérer aux lettrés de tous les pays l'évolution de cette littérature comme un des phénomènes les plus

(1) Thèse pour le doctorat. Société nouvelle de librairie et d'édition, 1903.

intéressants de la vie sociale contemporaine ; non seulement l'original français fut traduit et publié en différentes langues européennes, mais encore une adaptation hébraïque de cette étude française était devenue nécessaire. Ainsi fut créé le cadre qui inaugure un genre tout à fait neuf dans l'histoire des lettres (1).

Un encouragement précieux à persévérer dans sa tâche fut apporté à l'auteur par le Conseil de la nouvelle Sorbonne. L'ouverture à la Faculté d'un cours libre de littérature hébraïque lui rendit possible de continuer ses recherches sous les auspices universitaires. D'ailleurs, il ne pouvait guère échapper à la perspicacité aussi sagace que bienveillante des Maîtres de l'enseignement en France quel intérêt présente l'étude d'une littérature dont les origines se perdent dans les ténèbres de la préhistoire ; qui, pendant les trente siècles de son existence, ne cessa d'évoluer, de se transformer et de s'imprégner du génie de toutes les races, de toutes les civilisations, pour aboutir de nos jours à l'éclosion d'une littérature moderne.

(1) Depuis l'apparition de notre travail la littérature hébraïque moderne a été l'objet de multiples études. Citons, entre autres, la *Parodie hébraïque* de Davidson (Amérique), l'*Étude sur J.-L. Gordon*, publiée par la *Jewish publication Society* ; les traductions de *Bialik*, publiées par M. Sorani (Italie), etc.

Et cette littérature conservera pourtant son originalité ; car, si dans la forme elle suivra de près les progrès accomplis par la littérature occidentale, elle restera profondément elle-même, chaque fois qu'elle aura à traiter les grandes idées particulièrement chères à l'esprit juif, que ces idées soient philosophiques ou d'un ordre tout différent. La littérature hébraïque aura donc ses traditions particulières, et, vraiment digne de composer un ensemble historique, elle évoluera, subira la loi de transformisme qui régit tout organisme doué de vie, sans avoir rien en soi, par exemple, d'une littérature que la pensée chrétienne, par de continuelles réactions, continue de dominer. Abstraction faite de la valeur propre des auteurs, cette littérature présentera donc un aspect extrêmement original ; elle aura, en outre, un intérêt sociologique et psychologique de premier ordre, par la clarté qu'elle jette sur un phénomène qu'on persiste à ignorer dans certains milieux, mais qui n'en agit pas moins en facteur social important : la *persistance d'une pensée et d'une sensibilité hébraïques*.

Cette existence d'une sensibilité juive, on essaiera de la mettre en lumière au cours de la présente étude qui traite de la poésie lyrique, c'est-à-dire du genre littéraire pouvant le mieux traduire les aspirations, les tendances des masses

juives, leurs joies, leurs tristesses et leurs douleurs, tout ce qui relève de la sensibilité populaire, ce criterium d'une individualité ethnique ou sociale par excellence.

On a étudié ailleurs de quelle façon, sous l'influence du rationalisme moderne, la poésie hébraïque des « Maskilim » (1) avait poursuivi avec succès une campagne presque séculaire contre les traditions théologiques et mystiques du moyen âge rabbinique au nom de l'émancipation de l'individu et de la pensée libre. On a établi comment les écrivains hébraïques de l'Occident, imbus du culte de l'Humanité, ignoraient les accents de l'exaltation du « Moi » juif, qui fait le trait caractéristique du lyrisme hébreu depuis la Bible jusqu'à Juda Halévy. Aussi les œuvres des poètes hébreux de l'Europe occidentale, des Luzzato, des Wessely, des Levisohn, des Satanov, etc. (2) relèvent surtout des genres didactiques : leur idéal purement humain et cosmopolite les met en dehors de la vie agitée des masses juives, leur enlève toute couleur locale. Ils manquent surtout de chaleur communicative ; ils demeurent étrangers à cette sensibilité indi-

(1) Les rationalistes, les lettrés laïques, par opposition aux rabbins.

(2) V. notre *Renaissance de la lit. hébr.* (Première moitié du dix-neuvième siècle).

vidualisée qui est dans le fond de toute poésie vraiment nationale. Cette vérité, que les critiques juifs n'ont jamais comprise, un non-juif, le savant protestant Franz Delitzsch, l'établissait déjà en 1836, et quelques lignes extraites de son ouvrage (1) viennent heureusement appuyer et consolider l'ensemble des arguments qui servent de base à cette nouvelle étude.

Après avoir constaté que la poésie hébraïque du dix-huitième et du commencement du dix-neuvième siècle se contentait d'imiter de médiocres modèles de la littérature pseudo-classique du temps, Franz Delitzsch porte un jugement sévère sur les poètes hébreux.

« La poésie hébraïque, dit-il, devrait renoncer à embrasser des fantômes, à matérialiser des abstractions et à créer des images incolores ou exsangues, elle qui a pourtant devant elle un champ autrement vaste. L'histoire du peuple d'Israël, celle de l'antiquité comme celle du moyen âge et jusqu'aux temps modernes, le folklore et la Aggada populaire lui offrent de nombreuses ressources et d'excellents sujets pour la composition des épopées. La liturgie de la Synagogue, cette couronne sublime de fleurs de la romantique juive, est susceptible d'inspirer

(1) *Zur Geschichte der jüdischen Poesie*. Leipzig, 1836, p. 123-124.

des poèmes sacrés puissants, tandis que la vie du peuple juif à travers les âges, considérée comme le symbole de l'idée monothéiste, offre des sujets magnifiques pour la création des œuvres dramatiques et des épopées...

« Par contre, le sentiment de la nature ne saurait constituer la base d'une poésie nationale, surtout quand il s'agit d'un peuple qui reste bien une nationalité, mais qui n'a pas de patrie. Toutes les beautés sublimes de la nature occidentale, tous les vignobles du Rhin ne valent pas pour le poète hébreu les visions de la Judée. Un juif émancipé ne peut pas faire un poète national...

« La poésie lyrique hébraïque devrait revenir à la tradition des Psaumes, dont les sujets seraient puisés dans la Bible et dans l'histoire juive.

« Cette poésie, qui de tout temps fut l'expression du sentiment national, devrait reprendre le genre de la Kina : elle raconterait le martyre de la Nation ; celui de la Seliha et du Piout : elle chanterait les misères de la destruction du temple et des sanctuaires ; ou celui des Sionides : elle dirait alors les plaintes de la douce colombe qui plane sur les ruines de Sion ».

Ayant appris que les Juifs de Rome (1) avaient

(1) A propos de la dédicace au pape d'odes hébraïques par les Juifs de Rome (*Ibidem*, p. 95).

présenté au pape des odes hébraïques, Delitzsch exprime ainsi son indignation :

« Dans ce fait, je vois le symbole de l'état actuel de la poésie hébraïque, à quel point elle s'est faite la servante des peuples occidentaux. Hélas, à Rome, elle baise les sandales du pape, en même temps qu'en Allemagne elle se prosterne devant la couronne de la philosophie. Le souvenir de sa patrie originaire ne réveille plus dans son cœur cette nostalgie (Heimweh) qui, pendant toute la durée de l'Exil, fut la source intarissable de ses pleurs et de ses chants. Aujourd'hui la poésie hébraïque et ceux qui la chantent luttent pour l'Emancipation. Si elle y parvient, ce sera sa décadence ou sa mort. La poésie hébraïque du moyen âge reste comme le témoignage de la *Liberté nationale* au milieu de l'asservissement politique ; tandis que la poésie moderne est la preuve de l'asservissement de la Nation à la Liberté (individuelle). Puisse la poésie de l'avenir venir concilier les deux Libertés... »

Jugement sévère, mais combien justifié ! Les communautés occidentales ayant renoncé à l'idéal messianique, qui est le substratum de la solidarité juive, évoluaient vers une assimilation plus ou moins réelle. Privée de cet idéal séculaire qui exaltait l'imagination des poètes, déli-

vrée de la persécution qui, au cours de toutes les époques, l'avait nourrie, la sensibilité juive perdait de son intensité, de sa véhémence première. Elle était détournée au profit d'une théologie d'importation étrangère ou de mouvements sociaux extrêmes...

Un renouveau de la poésie hébraïque n'était plus guère possible que dans un pays où les juifs continuaient de former un groupe ethnique ou national, qui vivait de sa vie propre, et où l'idéal de la délivrance nationale, avivé par la persécution persistante, tenait en éveil la sensibilité des masses. Or ce pays, le ghetto oriental le réalisait. Ce fut dans la Lithuanie, dont les villes et les bourgades sont habitées par une population juive énergique et sobre, qu'on vit cette renaissance prendre son essor. Là existait une conscience nationale, un particularisme juif, non altéré par un mysticisme moyen-âgeux, tout à fait capable de favoriser l'éclosion d'une nouvelle poésie juive. Au moment même où Delitzsch engageait les lettrés hébreux à reprendre les traditions religieuses et nationales de la poésie, une école de lettrés formée à Vilna s'adonnait avec zèle à la culture de la langue hébraïque, et trompant les prédictions du savant allemand, infusait un sang nouveau à l'antique poésie.

En résumé, parmi le peuple du ghetto, déjà

profondément secoué par la pensée moderne, la laïcisation de l'esprit littéraire inaugurée par les « Maskilim » ne devra plus s'arrêter : et des trois facteurs qui se disputent la pensée juive moderne, la Bible (1), le moyen-âge rabbinique et la raison moderne, ce sera cette dernière qui, retrempée dans la forme et le fond lyrique de la poésie antique d'Israël, présidera à l'éclosion de la nouvelle poésie hébraïque.

(1) La plus heureuse définition de l'essence de la poésie biblique, nous la trouvons chez M. Philippe Berger (*Origine de la poésie sacrée des Hébreux*). « La poésie lyrique est par son essence même un épanchement de l'âme, elle est l'expression ailée des sentiments qui s'envolent vers les régions éthérées... C'est le cri du cœur qui répugne à toute idée d'imitation et d'artifice littéraires... Si l'on veut chercher quelque part le génie d'Israël, c'est dans les *Psaumes* qu'il faut le chercher, ce recueil d'hymnes, de complaintes, de prières et de litanies, de chants de triomphe et de cris de détresse, dans lequel l'âme du peuple juif a affirmé sa foi en Dieu, au travers de tous les malheurs qui ont marqué les étapes de son histoire. Toute la poésie hébraïque, avec la délicatesse de ses nuances, sa richesse d'images, avec son sens profond de la nature et sa connaissance plus profonde encore du cœur humain, vibre dans ces strophes enflammées. Là, rien de conventionnel ; un vers libre, caractérisé par le parallélisme, c'est-à-dire par cette répétition de la même pensée, sous deux formes différentes, qui la martèle dans l'esprit. Et ce vers, qui pour la forme se distingue à peine de la prose, s'élève aux effets de la plus haute poésie, par le seul effet de l'inspiration qui le pénètre. L'inspiration, tel est le caractère distinctif de la poésie hébraïque ».

LIVRE PREMIER

LES PRÉCURSEURS

(1850-1881)

CHAPITRE PREMIER

A.-B. LEBENSOHN

Éducation rabbinique et pensée rationaliste, tel est le double caractère de celui qui a été surnommé « le Père de la Poésie », et qui est vraiment le premier lyrique hébraïque des temps modernes (1). Abraham-Ber Lebensohn (1794-1880) est l'ancêtre de cette école de Vilna de laquelle est venue à la poésie hébraïque la note de sensibilité populaire qui fait défaut dans l'œuvre de ses prédécesseurs. Citoyen de la « Jérusalem lithuanienne », la ville la plus juive du monde, il est du peuple, dont il partage la vie et subit les misères; lui et les siens se trouvent séparés de la société chrétienne par la barrière infran-

(1) V. notre *Renaissance*, etc., ch. IV. Les poésies de Lebensohn père et de son fils M.-J. ont été réunies en sept volumes, sous le titre de *Kol Schirei Adam ou-Michal*, 4e édition. Vilna, 1895.

chissable des préjugés. Comme les premiers écrivains lithuaniens, il apporte dans son amour naissant pour la science et pour les lettres un désintéressement qui touche à l'enthousiasme, source de tout lyrisme.

Après avoir publié plusieurs ouvrages d'ordre philologique et littéraire d'une valeur relative, Lebensohn finit par céder aux instances des lettrés de Vilna et fit paraître, en 1850, le premier volume de ses *Shirei Sefat Kodest* (Les Chants de la langue sacrée). Cette dernière publication marque une date dans l'histoire des lettres.

Épris de la « Torat ha-Adam » (la Loi de l'homme), cette exaltation de l'homme libre, qui fut érigée en dogme par son prédécesseur Wessely, Lebensohn sacrifie dans ses poésies le « moi » juif au « moi » humain, l'idéal de la délivrance d'Israël à l'idéal de l'Humanité.

Ainsi, ce sont des sujets purement humains et nullement nationaux qui inspireront la poésie de ce mélancolique sensible ; il ne conservera, pendant sa longue carrière littéraire, que les caractères propres au juif lithuanien, beaucoup de tristesse de vivre, usage de procédés littéraires surannés et surtout sentiment profond de la langue biblique, dont il fut le régénérateur par excellence.

Dès qu'il s'agit de la langue hébraïque, il de-

vient patriote, mais c'est là tout ce qu'on peut appeler sa sensibilité juive. Écoutez-le lorsqu'il se met à glorifier la langue sacrée, lorsqu'il s'exalte à l'idée d'écrire dans la langue de David et des Prophètes (1) :

Je m'asseois devant la table de Dieu, je prends ma plume, cette plume qui écrit la langue sacrée, la langue de Sa Tora, la langue de Son peuple, Sela. Oh! Dieu, guide mon esprit ; n'est-ce pas dans Ta langue que je chante ?...

Et cette langue lui est chère, parce qu'elle est celle du peuple de Dieu, parce qu'elle est celle des Écritures Sacrées, « ces Lumières de toutes les éternités », et aussi parce que, le premier dans son pays, il possède à fond ses charmes secrets, ses beautés tombées dans l'oubli.

Suivant les Maskilim, l'art d'écrire parfaitement l'hébreu est un don rare : aussi « l'hébreu pour l'hébreu » a-t-il été l'objet d'un véritable culte pour plusieurs générations de lettrés. Uniquement épris des charmes de la langue biblique, les auteurs, peu soucieux d'exprimer un sentiment profond, recherchaient surtout les jeux de style, de rhétorique, les imitations réussies de la Bible.

(1) Dans la traduction des citations hébraïques nous avons surtout tenu compte du sens des textes et, dans la mesure de la possibilité, de la tournure qui est propre aux auteurs.

Aussi, ne nous étonnons pas de trouver dans les trois volumes des poésies de A.-B. Lebensohn un fatras de vers dénués de tout intérêt, consacrés à la gloire des rois, à la renommée douteuse des tyrans, et des poésies de circonstance qui n'ont que le mérite d'être écrites dans un style facile et correct.

De toutes les œuvres du poète, les plus faibles sont décidément celles qu'il consacre au judaïsme. Que ce soit dans l'élégie « Les soupirs de la fille de Juda » où Lebensohn chante les malheurs des Juifs ; que ce soit dans plusieurs autres, consacrées à Sion, la sensibilité sincère fait défaut : on y sent l'imitation, les jeux de style, le procédé. Chez ce rationaliste qui manque de foi religieuse ou patriotique — deux choses qui, chez le juif du ghetto, n'en forment qu'une — l'individualisme moderne a tué le patriotisme.

S'il lui arrive quelquefois de chanter les malheurs du peuple juif, les poésies où il réussit sont d'ordre purement didactique : l'absence d'amour, de chaleur communicative, d'enthousiasme sincère est la manifestation d'un tempérament satirique sans lyrisme, et porté à l'épigramme. Aussi A.-B. Lebensohn demeure-t-il le continuateur de la tradition des Measfim de l'Occident. De l'idéal séculaire d'Israël, peu de

traces. La sensibilité juive du poète est d'ordre négatif. C'est la révolte contre les chaînes de la Loi, l'indignation contre le scribe, contre le rabbin, empêchant l'évolution laïque du peuple juif, qui sont les seuls traits caractéristiques de ses poèmes patriotiques.

Jadis l'arc des Chaldéens t'avait transpercé de ses flèches (ô Israël), le feu d'Ashour t'a achevé, désolé. Hélas ! C'est la plume des scribes qui survint après, pour s'appesantir sur toi ; c'est elle qui souilla ta gloire...

Tout l'antirabbinisme violent qu'on retrouvera chez J.-L. Gordon se manifeste déjà en germe dans ce passage où le poète exprime son regret de la décadence définitive du peuple dont le rabbin a détruit la vie nationale. Cependant le remède suprême contre la ruine des siens, le poète ne le voit nullement dans la restauration de la vie nationale du peuple. Il le voit plutôt dans l'ère de la Liberté moderne.

Aujourd'hui un siècle éclairé s'est levé qui prête attention à la vérité, des rois justes sont venus qui t'estiment à l'égal des hommes et des peuples. C'est le siècle de la science qui est né !

Cette Science toute-puissante qui tient lieu pour notre rabbin émancipé de la foi dans la Tora

éternelle, deviendra pour lui un lieu commun, non moins éternel, qu'il ne saura admirer assez.

Le Poème intitulé : *A ceux qui méprisent la science*, est un défi que le poete jette aux obscurantistes du ghetto, pour lesquels le nom de « Maskil », de Berlinois, comme on appelait les promoteurs de la Haskala de l'école de Mendelssohn, était devenu une injure. « Mais non ! » s'écrie le poète avec optimisme :

... Le jour viendra où le nom des Berlinois deviendra glorieux !

C'est avec l'avidité d'un primitif, avec la curiosité admirative des gens du dix-huitième siècle, devant lesquels les Sciences astronomiques et naturelles renouvelées avaient ouvert tant de perspectives, que le poète hébreu proclame la grandeur de la science. Dans un élan de foi suprême il prévoit le jour où l'homme moderne « saura tout, pourra tout ».

Dans des vers exaltés, le poète conte le miracle accompli par la science — où l'homme se trouve dans un univers élargi, agrandi à l'infini — où, « seule, cette créature minuscule sait tout, compte tout, puisque seule parmi les êtres vivants elle a la conscience des mystères de l'éternité ».

Mais hélas! Cette conscience, cet élargissement de l'horizon au détriment de la Foi aveugle sont toujours suivis, chez le rationaliste, de la vision éternelle de la mort.

Il sait tout (l'homme), mais il sait aussi sa Mort, et cette certitude est la source de toutes ses misères!

Les Dieux s'en allèrent sans que la déesse Raison ait pu les remplacer. Fini le royaume de l'Au-delà! Disparue la vision de la Survivance! Et c'est le vide, le néant qui guette l'Homme moderne, c'est le « mal du siècle » qui tourmente les Ecclésiastes d'aujourd'hui, qui partout revoient la vanité des choses terrestres, mais qui, nulle part ne retrouvent la consolation qu'offrait à leurs ancêtres l'espoir du royaume céleste.

Et c'est ainsi que Lebensohn père — le premier parmi les poètes du ghetto — se heurte, comme ses contemporains chrétiens, à cette mélancolie suprême qui se dégage de l'inanité des illusions sociales ou autres. C'est le spectre de la Mort qui, hantant tous les romantiques modernes, depuis Byron et Châteaubriand jusqu'à Pierre Loti, emplira l'âme du poète du ghetto : et c'est même cette mélancolie suprême qui inspirera sa muse dans la meilleure partie de son œuvre.

Il est vrai que, miséreux courtier du ghetto,

élève rabbinique n'ayant jamais connu les biens passagers de la vie terrestre et, par conséquent, n'ayant rien à regretter des biens de ce monde, il essayera de faire bonne mine à mauvais jeu. Dans son *Pauvre Intelligent* dont les vers légers et harmonieux expliquent le succès populaire, il pousse sa crudité de moraliste puritain jusqu'à s'amuser sur le compte de la Mort elle-même :

Moi, le Misérable, j'attends ma fin avec sérénité : ne suis-je pas immortel, puisque la Mort me délivrera de tout ce qui se trouve mauvais ici-bas!...

Mais peu importe : ce spectre lugubre s'étant une fois emparé du poète ne le quittera plus jamais, et ceci d'autant que le Juif du ghetto — une fois dégagé du mysticisme — est l'être le plus rationaliste du monde (1).

Lisez Job, Jérémie, les Agadot (tels contes traitant de la mort de Moïse, de David, etc.) ; sous une couche superficielle de mysticisme, vous constaterez un fond de scepticisme inné qui se révèle surtout dès qu'il s'agit de la mort. Aucune religion n'a autant que la religion juive

(1) C'est ce qu'a si admirablement compris Renan dans sa psychologie de Kohelet, où il relève ce trait caractéristique de la peur de la Mort comme un des plus profonds dans la psychologie nationale du Juif.

exécré la Mort, aucun peuple n'a été autant obsédé de cette terreur du Néant final.

C'est ce manque de confiance dans l'Au-delà qui forme le fond de la poésie des Psalmistes, le thème de leurs lamentations, qui ne prévoient comme justice que celle d'ici-bas.

La même note de plainte éternelle caractérise l'œuvre de A.-B. Lebensohn dont une des meilleures poésies est justement intitulée *le Plaintif*. Le juif qui se plaint n'est pas un révolté comme Child Harold, ni un indigné comme René ; il n'est pas même un désabusé comme Alfred de Vigny. Ceux-ci, avant d'être devenus la proie de leur pessimisme, ont connu la vie, aspiré la vie, apprécié ses bienfaits matériels. Ce n'est qu'après la perte de leurs espoirs et de leurs illusions qu'ils répandirent dans leurs écrits l'amertume que leur cœur avait amassée. Le pessimiste du ghetto n'a jamais connu la plus mince des satisfactions terrestres, et c'est par abstraction qu'il procède, c'est au nom de la morale suprême, de la justice métaphysique qu'il se lamente, qu'il désespère.

En parodiant un certain dicton, on appliquerait à Lebensohn l'axiome suivant : Que le monde périsse, puisque la justice n'est plus !

Si je savais, s'écrie-t-il, que ma voix dût suffire

pour disperser avec fracas toute la création et les armées célestes, je lancerais d'une voix de tonnerre : Halte !... Je rentrerais dans le Néant avec le reste des vivants...

La vie, en effet, du moins telle qu'il la connaît, telle que le puritanisme austère du ghetto lithuanien la conçoit, n'est-elle pas dénuée de tout sens logique, de toute raison d'être?

Le nombre de tes jours est le nombre même de tes misères : de moment en moment, tu es poussé de misère en misère... Tu nais, tu vieillis, tu meurs et, hélas ! tu es tourmenté !

Combien stupide devient dans ces conditions la conduite de l'homme par rapport à son prochain ! Pourquoi cette injustice humaine qui est partout ?

Et toi aussi tu te fais le fléau de ton frère...

Et cependant y aurait-il quelque réalité dans la vie qui valût la peine d'endurer autant de martyres, qui contrebalançât la cruauté de cette interrogation :

Où sont-elles donc les générations oubliées ? Leur nom, leur souvenir même a disparu. Nous aussi nous serons oubliés des siècles futurs. Qui échappera à ce sort ? Personne...

Certes, oui, quelque chose de réel existe ; il y a dans la vie une source de sensations que l'homme du ghetto apprécie au-dessus de tout, qui résume toutes ses joies, toutes ses satisfactions : ce sont les liens de famille. Mais cette unique consolation, comme elle est empoisonnée par la crainte éternelle de la Mort qui nous surprend et nous enlève les êtres les plus chers...

Notre existence est un souffle, elle est comme une barque légère. Notre tombeau est au seuil de notre vie, il nous attend dès le ventre de notre mère.

Nous sommes ici depuis longtemps, depuis les origines de la Terre ; elle nous change comme elle change l'herbe de sa surface. Elle demeure stable ; seuls nous passons sans retour. Nous sommes pour elle ce qu'est le banc de poissons pour le pêcheur. Avant qu'il ait fini de dévorer une génération, l'autre est prête de passer.

L'une est engloutie, l'autre emportée... Où serait-il donc notre salut ?

Un grand malheur venait de frapper le poète : son fils préféré, Mica-Joseph, également poète, lui fut enlevé par cette mort qu'il maudissait tant. Désespéré, il voulut se retremper dans la douceur résignée de la Pitié Universelle. Alfred de Vigny, contemporain de Lebensohn, aussi solitaire, aussi pessimiste que lui, s'était en-

fermé dans les trois sentiments qui inspirèrent toute sa poésie : l'honneur, la désespérance et la pitié. Le poète de Vilna, héritier de ceux qui avaient subi la persécution humiliante et la rigidité rabbinique, ne connaissant rien de l'honneur social ni des jouissances, n'ayant par conséquent rien à regretter, fut entraîné par la seule pitié ; il lui consacra son grand poème qu'il imprégna, pour ainsi dire, de désespoir.

Ha-Hemla est un poème en cinq chants, où on voit la Pitié énumérer successivement les misères que tous les êtres endurent sur terre. Et cela d'une manière très inégale, le lyrisme intense se mêlant à un verbiage immodéré.

Premier chant :

La Pitié se plaint de rencontrer partout l'iniquité et l'injustice. La terre en est pleine au point qu'elle semble ne rien contenir d'autre. Et la Pitié s'écrie :

Soutenez-moi, je vous en prie, de peur que je ne fonde comme l'eau. Ne suis-je pas la fille du Ciel ?...

Elle raconte les visions cruelles des actes sanguinaires qui règnent sur la terre : les bêtes fauves s'entre-dévorant et se livrant ensemble à la chasse des êtres doux et paisibles tels que le pigeon, la

brebis... C'est le règne de la force brutale, de la cruauté universelle. Le sang coule partout.

Il n'y a point d'être vivant pur et innocent dont le sang ne soit savouré par les fauves. Hélas! en ce moment même on entend de tous les côtés les cris des victimes qui gémissent entre les dents des bêtes sauvages...

Deuxième chant :

Mais ce ne sont pas seulement les bêtes féroces qui dévorent les autres animaux; mais l'homme même, l'être moral par excellence, ne se fait-il pas volontiers l'égorgeur réfléchi des êtres qui vivent?

L'homme qui a pourtant du blé et des fruits à sa disposition, préfère se repaître de chair; par milliers, par myriades, il tue les organismes; quelle iniquité révoltante! il remplit journellement ses abattoirs. Et ce faisant, il ne voit pas là de crime, mais une nécessité : c'est ainsi qu'il justifie son iniquité...

Il faut dire que la compassion inspirée par le Zaar Baalé Haïm (compassion pour la douleur des êtres vivants) était très répandue dans les milieux puritains du ghetto lithuanien, où les végéariens se trouvaient particulièrement nombreux.

Troisième chant :

Mais ce n'est pas tout : plus inique, plus stu-

pide est encore la cruauté féroce dont l'homme fait preuve envers son prochain. C'est d'abord l'esclavage — fléau que les juifs, entre eux, n'ont jamais connu — et qui sévissait à une époque où les nègres en Amérique, les serfs en Russie, n'avaient pas encore été affranchis. Le poète demande avec anxiété :

Se peut-il qu'un homme soit vendu à l'instar des animaux champêtres? Qu'on l'étale nu sur un marché, comme les bêtes fauves, afin qu'on puisse l'examiner et voir si, pareillement à une chèvre, il n'a aucune tare ?

Plus cruel, stupide encore est le spectre de la guerre. Le sentiment moral du juif du ghetto — déshabitué pendant de longs siècles du métier des armes — ne voyait, dans le service militaire, qu'une calamité à lui imposée dans un pays qui n'a jamais voulu le considérer comme un de ses nationaux. Et longtemps avant le fameux manifeste de Victor Hugo, « Déshonorons la guerre », le poète s'écriait :

Pourquoi donc les puissances se cherchent-elles querelle afin de dresser l'une contre l'autre l'élite de leur jeunesse : à jour fixe chacune d'elles envoie à la frontière ses meilleurs jeunes gens ; c'est un abattoir qu'elle prépare pour ses brebis. Malheur à toi, Iniquité! Ne te lasseras-tu donc jamais ?

Mais outre l'esclavage, outre les victimes de la guerre, la Pitié a d'autres visions cruelles de la méchanceté humaine. Ici, l'anthropophage dévore son prochain. Là est un mal plus hideux encore, — qu'aucun profit ne justifie, — le fanatisme religieux, dont les victimes sont si nombreuses.

Comment ! des humains sont livrés aux flammes, parce qu'ils ne veulent pas croire en ce qu'ils ne croient point!

Quatrième chant :

Ainsi, tout être vivant, homme ou animal, est cruel, est sanguinaire. Mais la Mère-Nature n'est-elle pas elle-même cruelle et inique, n'est-elle pas plutôt l'exemple permanent de l'injustice universelle ? Hélas, oui. Plus Dame-Pitié vagabonde, en quête de bonté et de justice, plus elle est amenée à constater que la cruauté prédomine partout.

D'abord, pourquoi cette angoisse éternelle de la Mort, cette vision lugubre de la Fin qui guette et surprend chaque être ?

N'est-il donc pas suffisant que l'homme ait conscience de sa mort ? Faut-il que toute sa vie il entrevoie sa tombe béante au-dessous de lui ? et qu'ainsi son existence lui soit, pour ainsi dire, soustraite avant

sa mort? Et qu'est-ce qu'une vie longue, sinon une approche plus lente de la mort? Engendrer des enfants, n'est-ce pas augmenter le nombre des mortels? Quand vous embrassez un nouveau-né, n'est-ce pas évoquer la vision des ossements mortels?

La Nature est pleine de la Douleur Universelle : partout les fléaux, les calamités poursuivent le genre humain. Et si la misère est parfois atténuée par le doux mirage de l'espérance, la terreur est là, qui nous guette. « Dès qu'il atteint son but, l'homme succombe et l'Espérance qui l'accompagnait s'envole. »

Le poète écœuré, navré d'un si triste destin, répandra sa mélancolie suprême dans une vision morne des choses de la vie.

Derrière les montagnes couvertes de neige et de glace, une voiture apparaît. Son conducteur, un homme, est assis à l'intérieur. A côté de lui se tient sa femme; tous deux sont beaux comme les fleurs, et sur leurs genoux jouent des enfants délicieux. Ah! c'est un convoi de morts. Ils sont partis vivants pour s'égarer dans les glaces de la terre.

Cinquième chant :

La Pitié n'en peut plus. Dans un élan de désespoir, elle s'écrie :

O monde! Demeure de deuil, vallée de pleurs. Tes

fleuves sont des larmes, ton sol de la cendre. Sur ta surface tu portes des hommes en deuil. Dans tes entrailles des cadavres. Que je souffre à cause de vous, ô chères créatures, vous dont les douleurs sont les miennes ! Mais que faire ? comment trouver une consolation?

Il est vrai que le poète, imbu de cette idée de la justice biblique, cherche à atténuer la mélancolie qui le ronge en faisant appel à l'expédient social et au problème posé il répond sèchement : « Certes les misères d'un individu servent (peut-être) au bien de tous. » Pourquoi ne pas rester alors indifférent?

Mais non ! Et, dans un autre poème, il revient vers la Pitié dont l'idée le hante, et comme il la voit qui pleure et qui se laisse vaincre par la Cruauté, sa rivale, il s'écrie :

Malheur à toi, Pitié ! Qui donc aurait à son tour pitié de Toi ?

On voit comment la sensibilité du poète est heurtée par la notion du vide, du Néant qui obsède notre mentalité de modernes. Un souffle desséchant de rationalisme a passé par le désert de la Lithuanie qui, après avoir arraché les lettrés à leurs préoccupations métaphysiques millénaires, brisa encore en Lebensohn le tempérament romantique.

Ayant rejeté la foi de ses ancêtres, ayant rompu avec l'idéal patriotique de la masse juive, le poète de l'humanisme hébreu n'a connu du passé juif que le culte de la langue, que l'expression extérieure d'une tradition de sensibilité héréditaire, vieille de trente siècles. A défaut du sentiment juif, le poète a essayé de traduire les sentiments modernes, de se faire citoyen du monde. Il a chanté la gloire de la Science, l'apothéose de la Déesse Raison (*Haskala bat Ha-Chamaïm*), il a rêvé le règne de la justice et de la vérité. Vains espoirs, illusions déçues ! Cet esprit logique, qui procédait par abstraction, n'a pas manqué d'apercevoir la vanité des choses terrestres. Comme homme, il a vu partout la misère, la mort, la douleur universelle. Comme juif, il a été témoin de la persécution, des humiliation sans bornes que les juifs ont souffertes sous le régime de Nicolas Ier : et son âme, meurtrie par la déception de ses rêves de Maskil, — reste devant l'impossibilité de trouver une solution au problème national, comme au problème humain. A un moment donné, il a essayé de faire appel à la Pitié — comme remède contre la Douleur Universelle — il est déçu, là comme ailleurs.

Pessimiste, sceptique, rationaliste, le poète du ghetto ne pouvait pas suivre les traces d'un Lamartine qui noyait sa mélancolie dans le flot

de sa sensibilité mystique. Il ne revenait pas même, comme Henri Heine mourant, à Jehova.

Lebensohn père demeura le poète de la Haskala, le lyrique de l'humanisme hébreu.

CHAPITRE II

MICA-JOSEPH LEBENSOHN

Le fils est, sans doute, supérieur au père. Mica-Joseph Lebensohn est, avec le romancier Mapou, le promoteur du romantisme hébreu. Il naquit en 1828, époque de la pleine éclosion romantique en Europe. De son père il hérita cette profonde connaissance de la langue qui ne fut pas dépassée jusqu'à Bialik. A son milieu juif de Vilna, il emprunta cette sensibilité patriotique qui, sous la poussée des persécutions de Nicolas Ier, s'exprima chez les lettrés par l'évocation du lointain passé national de l'époque biblique. De ses études faites à l'Université de Berlin, le jeune disciple de Schelling garda ce panthéisme instinctif qui devait influencer sa poésie. Tempérament exalté, il possédait en outre la grâce de la forme, la suavité dans la

mélancolie, l'imagination pittoresque. Le sentiment de la couleur orientale fut enfin traduit par un véritable artiste : il posséda surtout une sensibilité lyrique sincère, ardente, exaltée, et un enthousiasme jamais profané par le trivial. Toutes qualités maîtresses qui font la fortune d'un grand poète classique. Quel dommage que la mort ait enlevé ce jeune maître à vingt-quatre ans, infligeant ainsi presque un demi-siècle d'arrêt au lyrisme hébreu.

Le poète débuta (en 1851) par un poème classique intitulé : *Harissat Troïa* (la destruction de Troie), élégante imitation du poème de Schiller, qui fut remarquée pour ses beautés stylistiques. Émerveillés, les deux maîtres de la science juive, l'Italien Luzzato et l'Allemand Zunz engagèrent le jeune poète à se tourner du côté des sujets juifs, qui ne pouvaient qu'obtenir un grand succès, interprétés par un génie aussi précoce que sensible. Mica-Joseph, dont l'esprit romantique était hanté des visions de la Bible, écouta le conseil. Dans son recueil de vers *Shirei bat Zion* (Chants de la Vierge de Sion), le terme Sion est tout un programme. Déjà, dans sa préface, le jeune auteur revendiquait « les droits historiques d'Israël à cette Terre Sainte, arrosée par des ruisseaux de sang et de larmes… »

Pourtant c'est sous l'action de l'esprit moderne que le poète émet cette opinion. Il est tout le contraire d'un croyant, et le mysticisme messianique ne le préoccupe nullement. Pour être patriote, il n'en est pas moins homme; il vit, il aime, il souffre, il est artiste, et tout cela il sait l'exprimer dans des vers d'une beauté parfaite. Les bases de sa pensée sont humaines, comme son patriotisme est d'essence laïque. Il est même le premier qui ait chanté en hébreu moderne avec talent ce que l'on pourrait appeler les lieux communs universels.

Le plus grand poème de Mica-Joseph est intitulé *Salomon et Kohelet*, et il traite du conflit entre la « Foi et la Sagesse ».

Le poète nous fait assister d'abord à la jeunesse du roi Salomon : c'est un monarque jeune, amoureux, joyeux, que captivent les charmes de la Nature, tout ce qui est beau et sublime. C'est l'époque où le jouvenceau royal aime la bergère fougueuse Sulamith, avec une exaltation ingénue, devant laquelle s'évanouit la réalité des choses humaines. Partout où il tourne ses regards, c'est « la douce Espérance, cette vierge céleste » qui lui sourit. Insouciant, confiant en lui-même, Salomon est plein de foi dans la Nature : le spectre de la mort ne le trouble point : n'est-elle pas si loin, si loin ?

La Mort, il la considère comme un repos, et la tombe comme un berceau serein.

La question maudite du « Pourquoi » ne le tourmente pas encore.

Parce que c'est la *Foi* qui l'anime, cette foi dont la tête rayonne de lumière splendide et dont le visage est voilé d'un voile de brumes!

Il faut lire l'original pour savourer la beauté de cette strophe.

Ignorant le mal, les misères, le jeune roi est surtout généreux : il voit partout dans la nature et dans les êtres l'abondance, la générosité, l'amour dont le baiser suprême est le *Halleouïa* éternel.

« Quand Salomon était adolescent, dit un vieux Midrash, il récitait le Cantique des Cantiques ».

Ce tableau sublime a cependant un revers : Salomon vieillit — se recueille — il devient l'Ecclésiaste (Kohelet), vieux maître philosophe, sceptique, raisonneur et dialecticien. Lui qui naguère s'était écrié « l'Amour est fort comme la Mort », est possédé maintenant par quelque chose « qui est plus fort que la Mort ». Un jour il eut l'imprudence de demander à Jehova, non pas le don d'une foi éternelle, mais celui de la *Hokma*, de la Sagesse suprême, l'arbre du savoir

du bien et du mal, qui depuis le péché originel est dans le fond du mal de la Mort. Et Jehova lui donna la sagesse.

Hélas! depuis ce jour-là, sa tranquillité morale l'abandonna : rongé par le doute et par le mal de vivre, sachant trop la vanité des choses terrestres, le roi ne goûte plus aux délices que procure la joie de vivre. Il essaiera encore de « noyer sa chair », tel un autre Faust, dans les voluptés de l'Amour charnel ; mais à quoi bon? L'analyse psychologique à laquelle il la soumet lui montre combien est passagère, futile, presque imperceptible, la minute de jouissance.

Si l'Amour est fort comme la Mort,

Hélas! La triste sagesse est encore plus forte que la Mort : De loin elle nous présente un visage souriant, mais elle se fait austère dès qu'elle nous aborde ; alors, adieu la Foi! adieu l'Espérance!...

Analyse implacable à laquelle la Science soumet toutes nos sensations, qui nous enlève toute jouissance des beautés naturelles, qui efface les charmes des choses terrestres. « Nous admirons les Étoiles! Mais à quoi bon? puisque la science nous apprend que leur existence n'est pas éternelle, et qu'elles sont destinées à s'éteindre et à mourir, elles aussi. »

Leurs clartés sont les indices de leur Mort ; elles se consument elles-mêmes, tels des cierges...

C'est en vain que le roi vieilli invoque la Foi. Celle-ci l'a fui, puisque « la science inexorable a dressé contre elle le Doute, la plus torturante des pensées ».

Salomon ne voit plus autour de lui qu'une vallée de morts : Elle est morte Sulamith, mort aussi son ami Nathan, morts tous ceux qu'il avait connus dans sa jeunesse ! Et voilà que lui-même se courbe déjà vers la tombe.

Et précisément parce que Kohelet est le plus sage des mortels, il conçoit aussi avec une véhémence toute particulière la vanité des choses terrestres, l'inanité d'un monde qui promet tant et qui donne si peu. Si encore l'âme, si la conscience survivait, si quelque nouvelle existence l'attendait. quelque part dans le Ciel ! mais le Doute est là pour lui suggérer cette question maudite :

Qui sait si l'âme de l'homme monte en haut ?...

Et c'est alors que l'Ecclésiaste nous expose son état d'âme, son scepticisme dans ce livre cruel et sublime qu'est *Kohelet*...

Ce mal de mort qui ronge Salomon se trouve déjà au fond de la poésie du père de Mica-Joseph ;

il empoisonnera les derniers jours du fils. Quelle misère ! A l'âge de vingt ans il se sait poitrinaire et qu'il portera son mal avec lui jusqu'au jour de son agonie. Quel état d'âme que celui de cet adolescent condamné à la Mort ! Poète, il le retrace dans la lugubre allégorie *Un navire au milieu de la Mer*.

Un jour il s'écrie dans un accès de rage :

Maudit soit l'amour de la vie à jamais !

Un autre jour il s'exclamera :

Maudite soit la Mort, maudite aussi la Vie !

Il est violent, le grand artiste, parce qu'il aime la vie, qu'il en apprécie les charmes. Le premier, en hébreu, il osera chanter « l'âge d'or qui est l'enfance » et qui cependant est bien souvent un enfer pour les petits du ghetto.

L'époque de l'enfance est le jardin de Dieu.

Cela, il le chante dans de brèves poésies allègres, légères, dignes de figurer dans les meilleures anthologies. L'hymne consacré au « Zéphir » en est un pur exemple.

Mica-Joseph est aussi un des rares poètes hébreux qui ont un vif sentiment de la nature ; il le

doit à sa conception panthéiste, d'ailleurs plus instinctive que consciente.

Lisez sa *Soirée de Printemps* :

« Que tu es belle dans tes splendeurs, ô soirée printanière ! » s'écrie-t-il avec extase ; et, à cette beauté, le poète participe lui-même.

Les cèdres divins se prosternent avec moi devant Dieu, avec moi les oiseaux chantent et prient, et les fils d'Elohim eux-mêmes prient avec moi, tous ils invoquent Shaddaï.

Ce Shaddaï — le Tout-Puissant — est pour notre poète le Pan qui personnifie la Nature tout entière.

Car ton nom, ô Dieu Shaddaï, c'est l'ensemble de toutes ses œuvres. Jehova réside en elles comme la Terre, comme un astre (dans le Ciel). Chacune des myriades de tes créatures forme une lettre de Ton nom, ô Toi, Dieu puissant, Dieu lumineux !...

Cependant, cette nature, le poète ne l'aime pas inerte, stérile : il aime la voir animée, fécondée par l'Amour, qui est la vie. Il nous le dit dans cette description empruntée à *Salomon et Kohelet* :

L'hiver s'en est allé, la gelée est partie, la pluie et la tempête ont repris le chemin du Nord, un souffle

de printemps a embaumé la respiration de tous les êtres, et dès qu'ils l'eurent reçu, ils s'en réjouirent.

Prodigue-nous tes bienfaits, s'écrièrent-ils en chœur : Et l'arbre fut doté de fruits, la branche de feuilles, les champs se virent rapidement tapissés de fraîche verdure, la gent ailée entonna ses cantiques.

Le Carmel et le Liban — ces enfants de délices, furent couverts de grappes, enveloppés de parfums ; le Galaad et le Bashan prirent un aspect souriant, parce qu'ils furent ornés de fruits doux et mielleux...

Sur les monts de Myrrhe, pleins de senteurs, d'encens, là où sont les oiseaux chanteurs, Salomon y est aussi ! Le printemps l'amena sur ses ailes, comme l'air porte un pigeon, de la ville magnifique vers la hutte des bergers...

Mais si Salomon se trouve là où sont les oiseaux chanteurs et les charmes du printemps, c'est surtout parce que l'amour l'a guidé vers la candide bergère Sulamith. Et, de cet amour, le poète fit une apothéose dans ces vers devenus classiques par la vigueur expressive de l'accent qui les anime :

N'est-ce pas l'amour sublime qui parle, n'est-ce pas son souffle seul qui fait d'un corps d'argile un esprit, une âme et lui fait savourer les biens du ciel sur la terre ?...

L'amour et la nature sont inséparables :

Les sources qui murmurent et jaillissent, les superbes chênes qui s'agitent au vent, les colombes qui roucoulent dans leurs nids, c'est la voix de l'Amour, c'est lui seul qui les fait parler.

Ce n'est qu'au moment du baiser suprême que la nature, chaste, se tait.

Voile-toi du manteau de la nuit, ô pommier ! Étoiles, ne tardez plus un seul instant ! Et toi, clarté de la lune, baigne-toi parmi l'obscurité ! oh n'éveillez pas, n'éveillez pas l'Amour !...

A vrai dire ce n'est pas Salomon qui aime, mais le poète. Il chérit la belle Hanna, il l'aime avec toute la passion désespérée dont est capable un être qui serait malade, avec toute l'ingénuité chaste d'un tout jeune homme. A sa bien-aimée, il voudrait « offrir les étoiles d'en haut », tout ce qui demeure inaccessible à un simple mortel. Mais il ne peut que lui donner le meilleur de son être.

Ma lyre et mon cœur sont à toi, à toi mon amour éternel !

Le libertinage, la sensualité demeurent étrangers à l'amour du poète hébreu : sa bien-aimée

est chaste elle aussi. « Lorsqu'il joue avec ses cheveux frisés, lorsqu'il la caresse, l'embrasse ardemment, tantôt elle se fâche, tantôt elle sourit. »

Pourquoi donc, ô ma belle, pourquoi t'esquiver ? Ou pourquoi être si jolie, si cruellement douce? N'es-tu pas la plus belle, la plus sublime parmi les filles humaines, n'es-tu pas tissée des clartés du soleil, des lueurs des roses ; ton sourire qui ajoute tant de grâce exquise à ta beauté, n'est-il pas celui-là même dont Dieu a créé le jardin d'Eden...

Il est vrai que, dans sa fougue juvénile, il lui arrive de ne plus savoir dominer sa passion et il déroge alors aux règles de la chasteté juive. Mais il se heurte à la modestie parfaite de Hanna : et se ressaisissant bien vite, il lui promet de « demeurer discret tandis que son cœur brûle d'un feu dévorant » !

Mais le malheureux poète, faible et malade, sent bien qu'on ne veut pas de son amour :

Hier soir j'ai été sombre, aigri, et toi tu n'as pas prêté attention à ma mauvaise humeur...

Déçu, rongé par la fièvre, il essaie d'évoquer les souvenirs d'un passé vécu ensemble :

As-tu oublié la nuit où tu m'avais juré ton amour ?.. Cette soirée au bois, là-bas?...

Et il la supplie :

Souviens-toi, ô ma Belle, de cette nuit de printemps, alors que nous voguions sur le lac ; les lèvres de l'adolescent frissonnaient, la terre et les cieux s'envolaient.

Soudain, la tempête ouvrit sa gueule pleine de gémissements, le tonnerre éclata d'un coup comme s'il secouait sa torpeur ; grondant au fond des cieux il fit trembler la forêt. Des éclairs jaillirent pareils à des explosions lumineuses.

Et des torrents de pluie baisaient tes joues, l'eau coulait de ta chevelure dorée. Dans l'agitation, à travers les sifflements de l'orage, l'éclat de tes yeux, ô Belle, était splendide comme l'aurore.

Parmi les terreurs des ténèbres et les spectres effrayants, tout ton être palpitant se mit à enlacer mon cou, et mon cœur battait à l'unisson du tien ; aussi fort que le bruit de la tempête, le souffle de ta bouche brûlait ma joue...

Ce fils du ghetto a donc perçu en un moment suprême cette volupté inconnue de ses prédécesseurs. Hélas ! il ne lui a pas été donné à lui, qui ressuscitait une langue morte, de la saisir entièrement : sa maladie le consumait. Il sentit venir la fin :

L'amour de Hanna, ma seule amoureuse, j'ai dû l'arracher de mon cœur, cet amour fort comme la

Mort. Mon bourreau n'entend point mon cri, n'écoute point ma voix. Maudite soit la Mort. Maudite aussi la Vie!...

Le moment arrive où le poète désespère à tout jamais de la vie ; il donne alors dans le pessimisme. Si jeune encore, il connaît le mal du siècle qui est dans la poésie de son père. Un de ses poèmes est dédié *Aux Étoiles*. Mica-Joseph commence par admirer l'immensité des mondes célestes dont la science moderne nous a révélé l'étendue surprenante.

Elles luisent, telles des îles dorées dans la mer céleste, elles campent ou elles naviguent, elles planent ou elles voltigent, pareilles à des yeux, sur le chemin de l'infini, dans les voies de l'inconnu.

Disciple de Schelling, il s'éprend des subtilités de la philosophie hegelienne, et il trouve des accents admirables pour exprimer en quelques strophes les rêves philosophiques qui ont tourmenté tous les contemplateurs du problème céleste.

Dites-moi, qui seriez-vous donc, ô armées effrayantes, armées lumineuses, vous qui n'avez ni origine, ni commencement, ni fin. Seriez-vous autant de terres, autant d'Océans?... (Oh! je ne trouve plus de mots pour exprimer ma confusion).

Ou bien seriez-vous autant de pensées divines que Dieu aurait fait graver sur le livre du Ciel ? Il serait alors (résolu) le problème de Dieu, du Très-Haut, qui se révèlerait à quiconque saurait le lire.

Ou bien. parmi les chants d'amour, seriez-vous annonciatrices de la gloire divine ? Vous seriez alors les chansonnières de Dieu, les cantatrices célestes, celles qu'écoutèrent Pythagore et Platon, ces sublimes rêveurs !... Mais aussi vous pourriez être des contrées où les âmes justes se délecteraient, baignées, dans les espaces de vos clartés limpides !

Après les envolées de son imagination, on comprend que le poète soit écœuré du triste contraste que présente, avec cette illusion céleste, la réalité des choses, et qu'il juge comme un non-sens la vie éphémère et misérable.

Répondez-moi. ô vous qui résidez sur les chemins d'En-Haut. Arrêtez pour un instant la marche des lois éternelles. Hélas ! mon cœur est plein de dégoût pour cette terre. Ici l'homme est né pour le malheur. Ici-bas la méchanceté réside, l'iniquité triomphe, ainsi que la vile calomnie et le langage perfide ! et la superstition y suscite sans cesse de terribles colères, ayant le Mensonge à sa droite...

Mais le poète hésite, il se rappelle tout à coup qu'il est lui-même issu d'un peuple, victime éternelle de ces superstitions, et dans une

digression où on sent surtout son âme de patriote romantique, il écrit avec amertume :

Oh ! Ici-bas dominent les haines religieuses viles et abominables ; elles tiennent d'une main les livres où le Dieu de la Grâce a son nom inscrit, de l'autre elles brandissent les épées sanglantes. Pendant qu'elles prient, qu'elles s'agenouillent, elles menacent sans trêve, pareilles aux loups féroces, et cela au nom du Dieu du pardon.

On dit avec le Psalmiste que le « monde a été créé par la grâce divine ». Mais non, le poète désabusé se refuse à y croire.

Ce monde, lorsqu'il le créa dans un accès de colère, Dieu le rejeta loin de lui avec fureur. Alors, la Mort s'y précipita semant la terreur. Depuis elle le tient, ce monde, dans ses griffes. La Misère s'y abattit de même, grinçant des dents, montrant sa rage farouche. Elle empoisonne l'homme, et le torture sans cesse...

Et pour preuve le Ciel reste muet.

Vous vous taisez, votre langue reste muette. Le Dieu autoritaire n'a-t-il pas posé sa main sur votre bouche ?

Il ne reste donc que la Plainte pour ressource, la plainte éternelle des Psalmistes qui se re-

trouve dans le fond de la poésie hébraïque à toutes les époques, accent national par excellence. Mica-Joseph la reprendra dès qu'il s'agira pour lui des lieux communs éternels de la poésie nationale.

Le « Juif Errant » lui inspirera une *Idylle* allégorique où l'on voit une branche coupée se débattre au milieu des vagues marines.

La mer s'agite avec bruit et vacarme, elle porte sur ses eaux une branche détachée. Pauvre branche, où vas-tu, vers quel rivage te diriges-tu, défiant la tempête et le péril ?

La branche répond :

Sur un arbre florissant je poussais en sécurité. Et voilà que soudain je fus détachée et prématurément emportée. Hélas ! à quoi la vie me servirait-elle maintenant, loin du lieu de ma naissance ?.. Voilà pourquoi elles me pousssnt, et me repoussent, les vagues écumeuses...

Cette note patriotique devient plus gaie chaque fois que le poète évoque les temps du passé politique et national d'Israël. On l'a vu à l'occasion du poème consacré à Salomon. On le voit encore avec *la Vengeance de Samson*. Le poète glorifie le bel acte patriotique de l'Hercule hébraïque, de ce Samson qui trouva la mort en

se vengeant sur les ennemis de son peuple. La glorification du sentiment patriotique est encore plus accentuée dans le poème *Jaël et Sissera*. On connaît le thème : le général chananéen Sissera, vaincu par Israël, cherche un refuge sous la tente de Jaël la Kénite : mais cette dernière assassine son hôte en dépit des règles sacrées de l'hospitalité orientale. Israël fait partager son triomphe à Jaël. Seule, l'héroïne reste mélancolique, car elle est prise entre le remords d'avoir failli au devoir d'hospitalité et son sentiment de patriote, qui l'a poussée à cet acte.

Hélas ! cette joie-là n'est pas la mienne. Ce n'est pas un adversaire que j'ai tué, mais mon hôte !

Pourtant le patriote exalté a une morale supérieure qui lui est propre : Jaël la Kénite, bien que d'origine étrangère, est sensible aux louanges des fils d'Israël et finit par se calmer.

Je demeure au milieu de ce peuple, je m'abrite dans son pays, comment pourrais-je ne pas souhaiter son bien-être et sa paix? La voix qui m'acclame est celle de tout un peuple, elle apaisera mes scrupules et lavera mon crime !...

Un poème de haute envolée est consacré au prophète Moïse, scribe minutieux selon les rabbins,

apôtre sévère et farouche sculpté par Michel-Ange, et qui fut un sujet d'inspiration pour maints poètes anciens et modernes : pour Henri Heine, par exemple, qui se complut à exalter le philosophe humanitaire ou pour Alfred de Vigny qui, le premier, pénétra toute la mélancolie du grand homme solitaire, aux prises avec un peuple rebelle et avili par la servitude, que certains passages bibliques nous permettent d'entrevoir.

Cette fois c'est un *Hébreu* qui essaie d'analyser la figure humaine d'un personnage divinisé. Dans l'esprit du jeune poète, Moïse est un esprit supérieur qui demeure solitaire, sans se mêler à la vie vulgaire du peuple.

Il méditait, il rêvait de l'idéal.

Jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, il vécut au désert, là-bas, seul comme Dieu lui-même, au milieu du Ciel. Et c'était de Dieu qu'il méditait dans cette nuit de désolation, chaque fois qu'il portait son regard vers cette terre...

Dans la solitude grandissent son génie, sa pitié universels.

Vous aurez beau feuilleter les chroniques de tous les temps, parcourir les récits des événements de toutes les époques, vous n'en verrez pas moins que sans doute il eût pu exister un homme qui aurait été son

égal, mais qu'aucune âme humaine n'aurait égalé la sienne. Il fut le premier législateur d'une loi suprême : à tout un monde il donna un Dieu...

Malheureusement, le grand homme, comme l'homme du vulgaire, est mortel, et, lorsqu'il songe aux événements de sa vie passée, il arrive malgré tout à cette mélancolie, à cette conscience de la vanité des choses, à cette perception du vide qu'Alfred de Vigny a si bien mise dans son *Moïse*. Deux ou trois passages bibliques nous l'attestent assez ; la Aggada, le Piout commentent à leur tour l'état d'âme de Moïse mourant. Mieux peut-être que toutes les discussions stériles d'une critique biblique contradictoire, ils nous confirment le fond véridique qui se trouve dans l'histoire de Moïse.

Le poète compare la solitude morale de Moïse à la solitude physique de Noé dans l'Arche.

Et pareil à Noé qui seul resta debout sur les ruines de la Terre, alors qu'elle fut devenue une tombe couverte par la masse des eaux à Noé, qui cependant ne désespéra point de la terre ni de la voir revivre.

Ainsi, au milieu de la désolation du désert, des terreurs de la mort, l'âme de Moïse aspirait à quitter l'enfer terrestre pour aller se reposer de tant de peines dans la terre de Dieu, le lieu de la Vie.

C'est que Moïse n'avait pas uniquement connu les affres de la solitude morale : le jour était arrivé où, seul parmi ses contemporains de la « génération du désert », il demeurait vivant.

Ainsi demeurait-il dressé, son œil s'obscurcissait. En même temps, le soleil s'effaçait, se noyant dans la mer. Soudain, il s'y engloutit comme une flèche et disparut. La lumière du monde s'en est allée, à quoi bon dès lors la lumière du soleil ?

Moïse mourut avec un sourire sur les lèvres. Il avait entrevu la Terre Promise, l'aube libératrice du peuple qu'il avait délivré.

Il se coucha silencieux, et, avec lui, le soleil de sa vie : mais son œil demeura tourné vers Jérusalem.

Hélas ! cette satisfaction suprême, qui avait adouci le dernier souffle du grand libérateur, ne fut pas donnée au grand romantique juif du moyen-âge, au grand patriote Juda Halévy, auquel Mica-Joseph consacre son dernier poème historique.

Grâce à Henri Heine, grâce aux travaux des savants historiens, tout le monde connaît aujourd'hui le nom du grand trouvère de l'Espagne juive. Médecin et philosophe illustre, il ne rêva toute sa vie que de la patrie biblique lointaine.

et chanta la gloire disparue de Sion, dans des poèmes d'une envolée superbe.

Cet enthousiasme pour Sion, pour le pays de la Bible, le jeune poète du Nord le professait avec une chaleur égale à celle du lyrique espagnol : le premier, parmi les poètes hébreux modernes, Mica-Joseph trouva des accents pour évoquer dans une forme littéraire, et abstraction faite de toute conception d'ordre mystique, le souvenir de la patrie d'Israël, immuable préoccupation de la poésie hébraïque.

On sait déjà, par la préface de ses *Chants de la Vierge de Sion*, de quelle manière le poète revendique les titres historiques qu'Israël continue de posséder sur la Terre Promise. Or, ce pays demeurera son Eldorado, la terre de tous les enthousiasmes et de tous les rêves.

C'est la Judée qui sert de cadre à son poème, *Salomon et Kohelet*.

A travers les champs de la Cité de Sion, de Jérusalem, la ville où toutes les beautés, toutes les splendeurs, tous les rêves sacrés d'en haut se sont donnés rendez-vous, où les cèdres sont couronnés d'étoiles divines...

Là où le règne du printemps est éternel, où les muses ont choisi leurs demeures préférées, là où les chants se sont rencontrés avec les fleurs, où chaque fleur est un cantique, chaque cèdre un hymne divin...

Ou bien :

Dans ce pays de beauté parfaite, pays des muses, dont chaque pierre est un livre, chaque rocher un tableau, pays qui forme un joyau dans la couronne de la nature, qui enseigna à l'homme la valeur de l'homme et aussi la supériorité de l'esprit...

Valeur de l'homme, droits de l'individu, supériorité de l'esprit, on ne saurait mieux traduire en deux vers l'essence même du Judaïsme prophétique basé sur le règne de la justice et de l'idéal : *Le royaume de Dieu sur la Terre.*

C'est vers ce pays rêvé que Juda Halévy s'embarque.

Il quitta son pays natal, une femme aimée et des filles adorées, et, pareil à un oiseau migrateur, il s'en alla au pays qu'il aimait plus que les prunelles de ses yeux : ce pays, devenu un autre jardin d'Eden, où l'arbre du Savoir élevait l'esprit, mais où l'on connaissait aussi l'arbre de la Vie... Là où l'esprit de Dieu se promenait.

En ce pays dont les portes sont en même temps les portes du ciel, Jéhova n'était-il pas lui-même assis sur le trône royal ? Pays où chaque pierre est un autel au Dieu de la vie, chaque rocher un piédestal à un prophète du Dieu suprême...

Et ce n'est pas par rhétorique que le poète revient à cette image de « terre de vie ». Au milieu

de la désolation ascétique que le christianisme et le rabbinisme introduisirent dans les conceptions religieuses, les romantiques hébreux, comme Mica-Joseph et Mapou, furent éblouis par cette image de vie pleine de bien-être terrestre qu'un passé biblique, reconstitué à la lumière du rationalisme historique, leur révélait, et qui contrastait avec le présent misérable de la vie juive dans le ghetto.

Mais ils ne peuvent cependant qu'y rêver, à ce mirage d'un passé lointain. Juda Halévy, qui parvint, après les périls les plus graves, à fouler le sol sacré, n'y trouvera plus que la mort, la désolation, les ruines et les tombes.

Désolé, il accourut sur le sépulcre de Jérémie, témoin oculaire de la destruction de la Judée, et père des Élégiaques.

Hélas! c'est en vain qu'il se lamenta sur la tombe: elle était déserte, couverte d'herbes desséchées...

La terre elle-même était dévastée par les envahisseurs, par le passage récent des Croisés.

Il contempla le Carmel — cette couronne sur la tête de Sion — la montagne que chérissaient les prophètes, elle qui était couverte d'une végétation florissante ; aujourd'hui, sans trêve, la tempête y gémit, et, pareille à un cadavre gigantesque, la montagne chauve est silencieuse.

Il est vrai que la nature orientale, le soleil lumineux de la Judée sont toujours les mêmes. Mais à quoi bon ? puisque,

Hélas ! on ne rencontre plus les délicieuses filles de Sion parmi les ruines de la contrée...

L'aurore apparaît toujours splendide comme au temps de David, mais

Les violons ne la réveillent plus...
Les prophètes ne la chantent plus...

Désolé, le poète ressent une souffrance au cœur, ses entrailles s'agitent, et il dirige en toute hâte ses pas vers les cèdres séculaires du Liban :

Ne sont-ils pas les seuls survivants de l'époque où la vierge de Sion était encore enfant, et ne sont-ils pas les seuls qui aient entendu les soupirs de son agonie ?...

Et le vieux poète mourut au moment même où il achevait de chanter son admirable *Sionide*, ce chef-d'œuvre de mélancolie et d'espérance. Un cavalier sarrasin passa et le foula aux pieds de son coursier... Le vieux poète expira.

Il eut un paisible sourire — bravant le frisson,

l'ombre de la mort ; — c'était la grâce de Dieu qui planait sur son visage.

Juda Halévy mourut âgé. Mica-Joseph fut enlevé par la maladie à l'âge de 24 ans, pleuré de tous les lettrés hébreux.

Il est remarquable qu'une vie aussi éphémère n'ait pas empêché le poète de parcourir toute la gamme de la lyre hébraïque, de traiter avec maîtrise tous les sujets, qu'ils aient été juifs ou plus généralement humains. Il glorifia l'amour avec des accents ingénus où perce toujours sa remarquable individualité : le premier parmi les modernes, il chanta en hébreu les charmes de la Nature avec un enthousiasme qui n'a d'égal que la sincérité. Il proclama la vertu qu'offre en lui-même le bonheur de vivre, inconnu dans le ghetto , mais il n'échappa aucunement, — et il est utile d'insister sur ce point — à la mélancolie, car il ne put oublier son ancienne patrie, ce qui fait que ce maître unit l'antiquité et l'école contemporaine : il sut trouver des notes sublimes pour chanter la gloire passée de la patrie juive, pour évoquer les fantômes de l'époque biblique; son œuvre frémit d'un patriotisme qui rappelle les sionides de Juda Halévy, mais le mysticisme messianique et la foi dans l'avenir du trouvère en est exclu...

Et toutes ses sensations, tous ses enthousiasmes, le jeune poète sut les exprimer dans un style si pittoresque et si pur, avec un art si parfait, que les trois opuscules qu'il nous a laissés demeureront toujours des spécimens classiques de poésie hébraïque et méritent leur place parmi les chefs-d'œuvre caractéristiques de la poésie romantique européenne du milieu du dix-neuvième siècle.

CHAPITRE III

J.-L. GORDON ET SES CONTEMPORAINS

Après la mort de Mica-Joseph, le temps n'était plus aux rêveries romantiques : les grandes réformes accomplies dans l'Empire russe par le règne d'Alexandre II avaient amené une évolution dans la vie économique des juifs : ces derniers se trouvaient alors dans la petite province lithuanienne et polonaise, trop arriérés pour pouvoir profiter des bienfaits qu'entraînait le rapide et nouveau développement de la vie économique de l'Empire : le gouvernement, désireux de ramener à lui un élément aussi actif que l'élément juif, changeait de tactique : il augmentait le nombre des concessions, des privilèges à ceux qui acceptaient de s'instruire, de se russifier et surtout de se moderniser. Les Maskilim, arrachés aux rêves romantiques, se trouvèrent être en présence des problèmes du présent : et c'est au

nom de l'émancipation des masses, de l'amélioration de leur sort matériel qu'ils inaugurèrent le réalisme juif.

Le plus grand poète hébreu de cette époque, dite libérale (1857-1882), fut Juda-Léon Gordon (1), réaliste outré, prophète de l'émancipation, justicier du rabbinisme et du passé. Toute sa vie durant il combattra le rabbin, la Loi devenue surannée, au nom de l'émancipation de l'homme et de la pensée.

D'ailleurs, le tempérament frondeur de Gordon, son goût pour la réalité quotidienne, le tiennent très loin de la sensibilité lyrique telle qu'elle était chez ses prédécesseurs.

La Nature, la joie de vivre et l'amour sont demeurés pour lui des sujets inconnus, de même que la création intuitive, évocatrice d'images, suggérant l'expression juste qui frappe l'imagination et le cœur. C'est dans les genres didactiques que le poète excelle : ses satires, ses poèmes de mœurs, ses fables sont autant de chefs-d'œuvre de style et de fond.

On trouvera une étude détaillée de l'œuvre de Gordon dans notre *Renaissance de la Littérature hébraïque*. Ici, nous ne nous arrêtons que

(1) 1830-1892. *Poésies* en 4 vol., Saint-Pétersbourg 1884; en 6 vol., Vilna, 1900.

sur les affinités que la poésie de Gordon présente avec le véritable lyrisme. Car ce poète qui, par son être moral et son éducation, procède de Lebensohn père, offre à l'analyste des coins intimes qui trahissent un lyrisme intérieur aux purs accents. C'est d'abord l'amour sans bornes pour la langue hébraïque, trait commun à la plupart des humanistes hébreux. Tout jeune encore il s'écrie :

Je jure qu'éternellement je resterai esclave de l'hébreu, tous mes sens lui seront acquis, je ne cultiverai d'autre champ, si ce n'est le sien...

Et, fidèle à ses promesses, il écrira ses grands poèmes historiques, tel *David ou-Michal*, qui ne manquent assurément pas de beautés, mais où l'art est sacrifié à la préoccupation de faire du purisme stylistique.

Comme Lebensohn père, mais avec plus de raison encore, Gordon aura une idée sans doute exagérée de sa vocation de poète hébreu, de civilisateur héritier des prophètes. Et même, conscient de la noble tâche qu'il accomplit, il poussera ses scrupules jusqu'à éliminer les poésies de circonstance qui remplissent les neuf dixièmes des œuvres antérieures à la sienne. Ce souci de la dignité, qui chez lui touche au lyrisme, est exprimé dans l'ode qu'il consacre à sa plume vers

l'époque de son jubilé littéraire qui fut fêté par les notables de Saint-Pétersbourg (en 1882).

Vous êtes mes témoins

Ma plume d'écrivain, parle : témoigne, si jamais je t'ai vendue pour de l'argent, si jamais je me suis livré sur toi aux machinations de certains auteurs, atteste-le pour moi en présence de tous les lecteurs hébreux...

Ai-je fait de toi un instrument dont on tire du pain, un vase où fument des encens? M'as-tu servi de trompette pour proclamer publiquement ce qui s'était passé chez moi ?

Je n'ai pas chanté les princes, je n'ai pas glorifié les mécènes : je ne me suis pas donné en échange de dons ou de profits. Je n'ai pas entonné de chant lorsque j'épousai ma femme, je n'ai pas composé d'élégie lorsque je l'ai perdue...

C'est à ceux de mon peuple, c'est à Dieu que je t'ai consacrée, c'est pour eux que je passe ma vie à rêver, à chercher des solutions. Ainsi je songeais, sans m'apercevoir du réveil proche, et voici que mon âme est vide, mon rêve s'est évanoui.

Lorsque ceux de mon peuple l'eurent appris, lorsque mes alliés connurent que mon âme était vide et que ma bourse allait lui ressembler, et que même je n'étais plus sûr de ne pas mourir de faim, ils eurent pitié de moi et m'offrirent une plume d'or...

Vous êtes mes témoins, ô mes plumes, contre mes adversaires, combien j'ai peiné honnêtement, ma

vie durant, combien j'ai rempli le devoir d'écrivain envers mon peuple, combien je le remplirai, sans connaître de trêve, jusqu'à mon dernier jour.

Toi seule, ô plume que m'ont léguée mes ancêtres, toi seule, ô plume d'or que j'ai acquise moi-même, tu es le bien unique que je laisserai après moi. La plume d'or sera pour mes héritiers, mais hélas ! lequel d'entre eux possédera la plume de la langue hébraïque !

Cette conscience de l'oubli, qui menaçait l'hébreu à une époque où le judaïsme, privé de tout idéal, semblait marcher vers une dissolution certaine, forme la note la plus touchante dans l'œuvre de Gordon ; elle est d'essence purement lyrique : la vision de la fin cruelle hantera le poète au point de lui suggérer ses meilleurs vers. Un jour, désespéré, lui aussi il s'écriera :

Qui sait, ne suis-je pas le dernier de ceux qui ont chanté Sion, et vous aussi n'êtes-vous pas nos derniers lecteurs ?

Ce désespoir patriotique, le poète l'affirmera dans les poèmes historiques. Il saura rendre tragique le fait d'une « langue morte » qui vit pourtant, d'un peuple qui existe, bien qu'à l'état de « troupeau errant ». Et la vision de ce troupeau, qui n'est pas un troupeau quelconque, mais « celuide Jehova », tourmentera le poète dans toutes ses poésies où il traitera de la question juive :

il en voudra aux prophètes d'avoir proclamé la supériorité de l'Idée sur la Force — cause de la ruine politique d'Israël — aux rabbins, qui pendant vingt siècles asservirent un peuple à des idées surannées, à des pratiques dissolvantes au point de vue social et qui, jusqu'à présent, alors que la vie moderne exige la laïcisation de la vie des masses, empêchent par leur fanatisme le développement économique du peuple.

Et dès qu'il s'agit de rabbinisme, Gordon est implacable. Il exprime sa haine du despotisme dans les vers suivants :

Nous avons été esclaves en Egypte. Et que sommes-nous aujourd'hui ? Ne sommes-nous pas toujours enchaînés par des liens de superstitions funestes, par des règles de vie stupides ?

Contemporain de Comte, de Buckle, de Zola, Gordon est foncièrement positiviste, déterministe. Il dédaigne la *plainte*, cette note continue du lyrisme juif. A quoi bon ? Le Jehova, Dieu de la Justice, n'est-il pas devenu introuvable ?

Ainsi, le malheureux roi Zédécias, captif des Babyloniens, s'écrie :

C'est en vain qu'on dit qu'il existe un Dieu puissant, qui est plus fort que tout, un juge suprême. Où donc est sa justice ?

Le « pourquoi » des prophètes et des psalmistes ne le hante plus.

Pourquoi ? pourquoi l'ivoire se brise-t-il sous le marteau qui le frappe ? C'est la Loi éternelle de la Force qui nous domine et c'est son marteau universel qui nous abat, nous autres juifs.

C'est pour avoir bravé la Loi suprême de la Force qu'Israël a succombé :

Malheur à toi, Israël ! Tes maîtres ne t'ont pas enseigné l'art de conduire la guerre avec habileté et tactique. La révolte et l'audace ne peuvent rien sans la discipline et la science guerrière...

C'est encore le judaïsme religieux et historique qui est la cause du mal juif, par la proclamation du non-sens qu'est la survivance d'un peuple voulant malgré tout exister dans le rôle de victime éternelle.

Ainsi les Dieux s'en allèrent du ghetto ; la liberté individuelle, dont Gordon s'était fait un champion décidé, ne vint pas non plus. Le moment naquit où l'on étouffa dans le ghetto, faute d'idéal, de perspective lumineuse.

Je te plains, ô poète malchanceux, toi aussi tu dégénères avec les autres, ton odeur s'avilit dans la puanteur sans que tu aperçoives un espace libre, sans que tu entrevoies un horizon éclairé, un idéal...

Mais un idéal est-il possible sans un horizon (qui le détermine) ? Or, que vois-tu aujourd'hui sous les cieux ? Une échelle céleste appuyée sur la terre : des gens y descendent, mais personne ne monte plus. Que je te plains, ô rêveur !

Arrive le renouvellement des persécutions, le retour du martyre éternel, et le poète affolé, meurtri dans son rêve humanitaire, revient à son peuple, revendique sa part, sinon des espoirs, du moins des misères de la masse juive. Il fait appel à la dignité nationale contre la persécution dégradante.

Nous sommes un peuple uni ; la joie et la tristesse, nous les partageâmes pendant les vingt siècles de notre dispersion. Tenons à Jehova, n'abandonnons pas sa Tora, n'oublions pas sa langue sacrée !

Et il lance sa protestation vibrante de révolte et de dignité patriotique : *Ahoti Rouhama* (Sœurette affligée)...

Cette sœur est sa nation, « souillée par les brigands, mais qui demeure intacte, immaculée, blanche comme la neige... »

Solidaire dans la misère, sensible à l'honneur de son peuple, le poète ne devait cependant jamais participer de plein cœur à l'idée de la régénération nationale d'Israël.

Il demeura surtout civilisateur, ennemi du

moyen-âge juif, un des esprits les plus positivistes du dix-neuvième siècle. Et il eut le grand mérite d'avoir achevé l'œuvre émancipatrice de la pensée hébraïque, de l'avoir délivrée du joug séculaire du dogmatisme. Grâce à lui, l'école contemporaine trouvera le terrain déblayé devant elle, elle ignorera les vicissitudes d'une tradition religieuse surannée, qui entravait l'évolution normale de la sensibilité hébraïque.

Cependant si la haine du despotisme, la soif de la Liberté, la sensibilité patriotique, d'autant plus sincère qu'elle est désespérée, sont autant d'expressions caractéristiques du véritable lyrisme, J.-L. Gordon demeurera un des continuateurs de la tradition lyrique hébraïque.

Et c'est précisément par ces idées, à la fois civilisatrices et patriotiquement humaines, que le grand poète hébreu rappelle partiellement son contemporain Victor Hugo, dont sans doute il n'a pas l'ampleur de style, ni la richesse prodigieuse d'expression, mais avec lequel il a quelques défauts communs, notamment le manque de mesure et de précision dans l'expression.

D'autres poètes s'illustrèrent en hébreu entre 1850 et 1880. Personne cependant n'exerça sur les jeunes une influence égale à celle de Gordon.

L'École Italienne, présidée par S.-D. Luz-

zato (1), se réfugiait, sinon dans une métaphysique déiste, du moins dans un romantisme religieux qui se heurta avec le rationalisme outré des écrivains du Nord.

En Galicie, M. Letteris évoquait l'image de la « colombe plaintive » comme symbole de la misère éternelle d'Israël. En Lithuanie, des poètes du peuple continuaient à chanter la psalmodie éternelle de la pauvre Sion, toujours malheureuse et toujours espérante...

Dans la Russie méridionale, plusieurs poètes, notamment Gottlober, s'illustrèrent et devinrent populaires. Gottlober fut précisément le dernier qui en pleine période de la Haskala chantait l'espoir national d'Israël. Dans toutes ces œuvres, poétiques, d'ailleurs, on ne trouve rien de nouveau, rien qui ne fût déjà dit mille fois.

Tous ces indices montrent que l'idéal de la délivrance demeura encore vivace dans l'imagination, sinon dans la raison des lettrés.

Le rabbinisme ritualiste et dogmatique de l'Orient, ni le clergé organisé et opportuniste qui l'avait remplacé en Occident, ne restent plus l'expression de l'énergie vitale d'Israël : la sensibilité juive étant toute patriotique, le

(1) V. pour ces noms notre Renaissance, etc. Citons encore la poétesse Rachel Morpurgo en Italie, Eichenbaum en Russie et S. Bacher en Hongrie.

romantisme juif tout hébraïque, tout sioniste. Jusque dans l'Orient musulman, au milieu du sommeil séculaire qui semblait avoir saisi les descendants des judéo-espagnols réfugiés en Turquie, une voix timide et solitaire se fit entendre dans le Ha-Maguid (1), dès l'année 1860, déplorant cet oubli d'une antique tradition patriotique. Cette voix était celle de Joseph Halévy (2), qui, avant de devenir un savant de premier ordre, avait été le premier apôtre de la Renaissance hébraïque en Turquie et même ailleurs. Voici un extrait de ses *Méditations nocturnes*, conçues d'après la forme des textes poétiques de la Bible.

Où est la terre de mes délices, cette Sion, couronne de Beauté ? Où sont les violons des chanteurs sacrés, de ceux qui proclamèrent la grâce de Jehova ? Nous n'en savons plus rien, si ce n'est par ouï-dire... Le peuple de Juda s'est fané prématurément, sa sève s'est évanouie comme sèche un roseau. Aussi ne produit-il plus de fruits superbes...

N'a-t-il pas abandonné l'esprit de ses prophètes, violé l'alliance de ses grands ancêtres ?

Il considère la langue de ses aïeux comme un fruit desséché. Les ruines de Sion lui sont demeurées étrangères. Il trouve plus doux les jardins du pays

(1) Journal hébreu.

(2) Poésies réunies : *Mahberet*, Paris, 1895.

de sa captivité, les palais qu'il acquit à prix d'argent..

Libre-penseur et patriote (ce double caractère en une seule personne échappait à la mentalité de son milieu juif), Joseph Halévy demeura solitaire : il approfondit les études du passé glorieux d'Israël et, débarrassé de la conception théologique qui pèse sur l'histoire juive, il fut le premier à entrevoir les dessous humains et sociaux de l'ancien monde hébreu, que les historiens, dominés par l'idée théologique, méconnurent. Ces aperçus jettent une lumière nouvelle sur les destinées de l'Orient. Halévy entreprit des voyages périlleux dans le Yemen, en Ethiopie, où des antiques civilisations juives subsistaient encore. Et enrichi par la science, il vint s'établir à Paris, où il put s'adonner à ses études préférées.

Mais ici, d'autres déboires l'attendaient : les représentants officiels du judaïsme moderne ne purent ni ne voulurent le comprendre.

Il eut à lutter ; mais il se réfugia dans le travail et le rêve... jusqu'au jour où il lui fut permis d'assister à l'aube de cette Renaissance essentiellement hébraïque et sioniste, à laquelle le vieux savant et poète aura eu la satisfaction d'apporter sa collaboration, qui ne fut pas la moindre.



LIVRE DEUXIÈME

LE NÉO-ROMANTISME HÉBREU

(1882-1895)

CHAPITRE PREMIER

M.-M. DOLITZKY. LA NOUVELLE SIONIDE

Au lendemain de la débâcle de 1870-1871, c'en était fait des rêves humanitaires d'une société libérale et tolérante, telle que le génie français de la génération de 1848 et du second Empire les avait conçus. Le militarisme et ses excès, le chauvinisme patriotique des grandes nations européennes devinrent des articles d'exportation qui se propagèrent, s'imposèrent un peu partout.

En Roumanie, cet état d'esprit donna lieu à l'éclosion d'un mouvement antisémitique, qui tend depuis 30 ans à débarrasser ce pays, par tous les moyens possibles, des quelques centaines de milliers de juifs qui l'habitent depuis les temps les plus reculés.

En Allemagne même, l'antisémitisme qui couvait sous le masque d'un libéralisme superficiel,

fut exploité par Bismarck comme dérivatif efficace aux progrès du démocratisme social : de là il passa en Russie, dont les six millions de juifs, à peine initiés à une vie plus humaine par le régime libéral, se virent d'un coup persécutés, traqués, puis menacés dans leur existence même : Survinrent les tristes pogromes de 1881-1882, suivis d'une panique générale et d'une fuite en masse : ils achevèrent la débâcle des rêves humanitaires d'un siècle de Maskilim.

Préparé par la propagande d'émancipation nationale que l'écrivain Smolensky avait prêchée depuis l'année 1868, et par plusieurs autres facteurs sociaux, dont nous avons déjà parlé, un revirement moral dans le sens du patriotisme juif devait fatalement s'emparer des esprits plus ou moins indépendants du ghetto slave.

Dans la poésie hébraïque surtout, dernier refuge de la sensibilité patriotique d'Israël, ce changement produit dans les esprits devait marquer une époque décisive.

Tour à tour pseudo-classique et humanisée avec Wessely et son école (1785-1830), romantique religieuse avec S.-D. Luzzato, romantique sociale avec Mapou et Lebensohn, réaliste humanitaire et antirabbinique avec Gordon et son école, la poésie hébraïque, que la pensée moderne avait vainement cherché à arracher

aux rêveries du passé, fut appelée à se retremper dans son antique source originaire. Les misères endurées aujourd'hui par Israël évoquent chez ces auteurs les visions du passé ; la mélancolie profonde des Psalmistes et des prophètes hante l'imagination des jeunes, rompus à l'éducation biblique et à la lecture des romantiques hébreux ; dans ce souffle de romantisme renaissant, il n'y eut qu'une seule victime — le rabbinisme. Avec lui disparurent le moyen-âge scolastique et mystique, la métaphysique théologique qui, frappés au cœur par trois générations de civilisateurs, subsistaient encore comme des anachronismes, combien défigurés, dans les communautés extérieurement déjudaïsées de l'Occident ! Le sentiment juif demeura seul chez ceux, croyants ou non, qui, sollicités par le romantisme religieux ou national, restaient fidèles à l'idéal séculaire d'Israël. Ainsi, par un de ces caprices de la fortune, ce seront les chefs spirituels des juifs émancipés de l'Occident qui entraveront désormais les mouvements de la laïcisation et du rationalisme, inaugurés par les lettrés hébreux.

Le transformisme moderne, qui sous les auspices de Smolensky réussit à substituer l'idéal prophétique de la justice nationale et collective à l'idée de la rédemption individuelle des rabbins,

accomplit la révolution morale que le judaïsme attendait de la pensée moderne depuis environ un siècle.

La fondation des colonies agricoles juives en Palestine, en consacrant le début d'une réalité positive, à savoir de la Renaissance de la patrie et de l'hébreu parlé, finira par inculquer au mouvement national juif sa physionomie sociale actuelle où, très souvent, la religion ne jouera plus qu'un rôle accessoire, sinon négatif.

Une fois de plus, la vision de la « Jérusalem nouvelle » hante les esprits des poètes hébreux, comme elle captive l'intérêt des grandes masses juives, attentives à l'idée du droit national imminent.

Seulement « la Sion » contemporaine n'aura du mysticisme passé que le nom. Comme dans les temps des fils de Corée et du Deutero-Isaïe, elle sera l'expression véhémente des plaintes jamais muettes du peuple souffre-douleur, l'écho de son espérance éternelle dans un avenir pour tous meilleur, sur son sol antique. La poésie hébraïque contemporaine tend vers ce but qui est sa cause et sa fin. Par ses affinités patriotiques, par son lyrisme sincère, elle se rattache directement aux traditions du passé biblique, à l'école des sionistes des Psaumes. La voix prophétique de Delitzsch sera ainsi, partiellement

au moins, exaucée un demi-siècle après : la poésie hébraïque, définitivement retrempée dans son passé national, redeviendra lyrique et sioniste.

Le premier qui, en Russie, reprend la tradition des Sionides est Menahem-Mendel Dolitzky, lithuanien d'origine et d'éducation (1).

Dolitzky débuta, en 1878, dans la revue Ha-Schahar de Smolensky, par une poésie satirique qui trahissait l'influence de Gordon. Son premier poème fut un réquisitoire contre les rabbins et les fanatiques qui entravent l'émancipation du peuple :

Ce sont les rabbins et les meneurs du peuple qui l'égarent et qui l'enchaînent ; ce sont les bigots et les hypocrites qui l'ont achevé ; leurs superstitions pèsent sur lui, au point qu'il n'est plus un peuple...

Ce pessimisme patriotique, acharné contre ceux qui ont sacrifié la vie de la nation à une abstraction théologique, fut le trait d'union entre le jeune poète et le grand révolté sceptique qu'était Gordon. Malgré la différence des tempéraments et du talent, malgré l'écart de l'âge et les sources différentes de leur inspiration, Gordon avait si bien senti la parenté

(1) Naquit à Bielostok (1856). *Poésies réunies*, New-York 1895 et 1899 (?).

morale qui le rapprochait de Dolitzky, qu'il n'hésita pas à le proclamer son successeur.

Toi, tu marches au-devant de la Vie, pendant que moi, je suis réduit à achever ma campagne sur mon lit de mort... Certes, tous les deux nous n'avons rien à regretter. Ni moi, ce qui fut le rêve de ma vie, ni toi ce qui le sera. Or, mon rêve n'était pas un fantôme, comme le tien n'en sera pas un non plus... Je te lègue ma plume, viens, prends ma place et sois mon héritier.

Le poète de la Révolte et de la Liberté de l'individu, qui toute sa vie prêcha l'émancipation des juifs, savait fort bien que pour devenir citoyen libre, il faut d'abord être homme libre, conscient, émancipé des idées et des pratiques surannées : aussi, de sa longue carrière Gordon n'avait-il rien à regretter, puisque cette émancipation conduisait à la Renaissance nationale basée sur la liberté individuelle.

Cette évolution patriotique de sa Lyre, Dolitzky nous la raconte lui-même :

Alors que j'étais en train de chanter le salut de mon peuple, dans la vision paisible d'une humanité éclairée et meilleure, une bande de « va-nu-pieds » se jeta sur moi, s'empara de ma lyre et lui coupa les ailes. Rivé désormais à l'argile du sol ainsi que ma

Muse, je ne fis plus que regarder en face la triste réalité...

Et cette réalité se trouve être si triste, si désespérante qu'en pleine « fin de siècle » et à cent ans de Haskala, le poète hébreu n'eut plus d'autres notes que celles des Psalmistes et des Païtanim de toutes les époques : c'est la même misère, la même résignation, le même désespoir qui avaient inspiré les poètes hébreux : y compris la foi dans un avenir meilleur.

Nouveau Jérémie, notre poète fut le témoin des vicissitudes endurées par le judaïsme russe, depuis les pogromes jusqu'à l'expulsion de 50.000 juifs de Moscou, expulsion dont il devait être lui-même victime. Les persécutions nouvelles suscitent en lui le souvenir des horreurs anciennes, qu'il croyait pour toujours disparues.

Je le vois, mon peuple, qui dans tous les temps fut pillé et malmené. Son mal ne fait que s'aggraver dans les temps présents, livré qu'il est à la persécution des assassins, à la cruauté des bêtes fauves ! Je vois son sang qui coule à flots, qui jaillit : les prostituées s'y lavent, les chiens le lèchent...

Et ce qui est plus malheureux encore, c'est que cette réapparition de l'ancien fléau frappe le judaïsme à une époque où la Foi n'est plus là pour

alléger le martyre dont la stupidité semble ainsi être plus évidente, plus douloureuse aussi. Le manque d'équilibre moral se joint à la précarité sociale que présente la vie moderne d'Israël parmi les Nations :

J'ai vu ma Nation qui demeure suspendue dans l'air : un abîme effrayant tient sa gueule béante pour l'engloutir, tandis qu'un vent de flamme l'y pousse avec fureur. Sur sa tête se déroulent des cieux sombres, couverts de nuages menaçants, et tout son être dépend de ce lien fragile qui a pour nom « l'arbitraire qui est dans la faveur des Gentils (1) ».

Le plus navrant est que les fils d'une nation ainsi éprouvée n'ont point de notion exacte sur la gravité du péril qui les guette, qu'ils ne font rien pour le conjurer. La Foi n'est plus là pour soutenir les faibles, les désespérés; il est vrai qu'il y a le moyen de salut préconisé par le groupe universitaire BILU (2), qui lança l'appel vibrant : « Maison de Jacob, allons-nous-en en Palestine ! »

Je sais que le peuple connaît pourtant l'endroit où se cache le remède au mal, mais hélas ! ses bergers dorment et ils ont le sommeil trop doux...

(1) Cf. *Proverbes*, XIV, 34.
(2) Initiales de quatre mots du v. 5 chap. II d'Isaïe.

Mais si le peuple ne court pas derrière les pionniers de Sion, si le nombre des émigrés en Palestine reste réduit, si les rabbins et les intellectuels trouvent le sommeil doux dans la terre de l'esclavage, le poète recouvrera sa paix dans le mirage d'une Sion romantique, qui dominera désormais son génie poétique :

Que je t'aime, ô Vierge de Sion ! N'es-tu pas mon existence, mon âme ? Je t'aime et je te désire : tu e le symbole de mon amour !...

Dans une langue douce, pure, merveille dans sa simplicité classique, Dolitzky chante Sionides mélancoliques dédiées à sa bien-aim la « Bat-Zion », la Vierge de Sion ; elle est s bien-aimée éternelle qui l'accompagne dans toutes ses pensées, dans tous ses songes. C'est à elle qu'il jure une fidélité exclusive : « Dans la joie comme dans la misère, dans la vie comme dans la tombe ».

Exactement dans les mêmes termes, Gordon chantait, un quart de siècle avant, une fidélité immuable à la Langue hébraïque, ce refuge de la sensibilité patriotique pendant le siècle de la Haskala. On voit désormais combien nous avions raison de considérer l'amour de l'hébreu comme étant d'essence lyrique.

« La Vierge de Sion » hante surtout notre

poète dans la nuit, alors qu'il se laisse aller aux fantômes de son imagination et, dans de délicieux quatrains, il nous conte :

Les ailes de mon rêve me transportent à Sion. Ainsi elle m'apparut, Sion la Brune, la Belle, celle qui, bien que flétrie par le chagrin et la mélancolie, garde cependant sa fraîcheur éternelle...

D'une délicatesse sensitive qui touche au symbolisme, le poète confond la nature elle-même avec la mélancolie qui caractérise son …le bien-aimée :

La lune voyage sur les hauteurs célestes, solitaire, pareille à une amoureuse désolée ; sa pâle lumière jette des clartés frissonnantes qui se reflètent dans les ondes du Cédron... Certes, elle frissonne la Lune, la Pure ! sitôt qu'elle aperçoit la Vierge de Sion, là-bas. L'Œil céleste pleure lui-même, La misère de Sion n'atteint-elle pas le Ciel ? Et les myriades d'étoiles la suivent en cortège funèbre...

Si triste qu'elle puisse être, le poète se plaît dans sa vision mélancolique, il se réfugie dans cette résignation qui forme le trait saillant des romantiques juifs. C'est le même désespoir paisible, sans convulsion ni colère, qu'on retrouve chez Lamartine. La mélancolie n'a-t-elle pas sa beauté, et cette conception d'une Vierge en-

dormie, mais éternellement fraîche et vivante, n'est-elle pas faite pour charmer le rêveur indolent? S'il a peur de la mort, ce n'est nullement la cessation de son être qu'il craint, mais bien celle du Rêve de sa vie, « sa joie et sa misère », destiné à disparaître avec lui. Son désir suprême, il l'exprime dans l'élégie « Ma Demande » :

Certes, peu nombreux seront ceux qui pleureront ma mort; ne sommes-nous pas déjà trop nombreux, nous qui offrons des élégies au cœur affligé de notre peuple? Aussi nous oublie-t-on vite!...

Eriger un monument durable sur la tombe d'un poète hébreu, il n'ose pas même y penser; assurer une existence quelconque aux siens même misérables, c'est méconnaître la réalité des choses hébraïques. Il ne demande à ses lecteurs qu'une seule grâce; il renonce à tout, pourvu qu'on fasse graver sur la pierre de sa tombe que « la Vierge de Sion fut l'objet de son désir dans la vie jusqu'à sa mort... » Car, dans sa tendresse, il est sûr que son être confondu avec l'âme de Sion survivra avec elle :

Lorsque dans les cieux de Sion l'affligée, vous apercevrez une nuée qui planera mélancoliquement en laissant couler des larmes sur la terre, sachez alors que ce sera ma pauvre âme qui, enveloppée par les nuages, épanchera doucement son amertume...

Cette fiction d'une Sion Vierge éternellement jeune est commune aux poètes hébreux de toutes les époques : elle est un trait de psychologie littéraire chez eux, depuis le Cantique des cantiques jusqu'aux visionnaires cabbalistes des derniers siècles. Elle vient du sentiment patriotique, qui domine la vie individuelle et particulière des juifs demeurés fidèles à leur tradition nationale. C'est en elle que se réfugia le peuple des prophètes, après avoir été banni par les circonstances du Temple de la Vie. Dans la pensée des Ebionim, des Nezirim dont procèdent les prophètes, puis les mystiques, la vie privée de l'individu ne doit pas, ne peut pas être séparée de la vie collective. L'une servait de commentaire à l'autre, l'individu ne vivant, n'agissant que pour le bien-être de la collectivité.

Prenez le Cantique des cantiques, ce recueil incomparable de pastorales exaltées, de chants d'un naturalisme sensuel et candidement érotique, précieux fragment qui nous est parvenu du temps de l'antique Judée champêtre. On sait quel sort la tradition avait réservé à cette poésie populaire : la Synagogue et l'Eglise, d'accord pour attribuer ce poème anonyme au roi Salomon (celui même qui personnifie l'âge d'or d'Israël), y virent une allégorie se rattachant à la Syna-

gogue, selon les uns, à l'Eglise, selon les autres.

Est-ce à dire que cette manière de traiter ce chef-d'œuvre, pourtant si frivole et réaliste, d'allégorie sacrée soit dénuée de toute raison ? Nous ne le croyons pas et ceci pour des motifs d'ordre purement littéraire.

Il est certain, en effet, que déjà l'auteur du poème voyait dans son œuvre comme un symbole de la Nation, les besoins de la collectivité devant absorber toutes les manifestations de la vie individuelle.

Comment expliquer autrement le héros du roman ? D'après les détails, il devrait être un simple berger. Or, il se trouve qu'il est le roi Salomon en personne, c'est-à-dire qu'il incarne l'apogée de la vie patriotique d'Israël et que sa bien-aimée, cette bergère « brune et belle », se réclame du nom de Sulamith, c'est-à-dire de la fille de Salem, personnification de la Vierge de Sion.

Les procédés littéraires de ce livre biblique corroborent la thèse que nous soutenons. Dans la littérature hébraïque moderne, on raille souvent certaines peintures du Cantique des cantiques. Quoi de plus grossier, de plus étranger à nos notions d'esthétique que certains traits du portrait de la *Belle?* Or, une simple revue du texte nous montre que les expressions sont vou-

lues et réfléchies : « belle comme Jérusalem » (la capitale de Juda), « délicieuse comme Tirza » (autre capitale d'Israël). Son nez est « comme la tour de Liban » (la noble montagne). Son cou est « pareil à la tour de David » (qui se dresse au-dessus de Jérusalem). Sa tête est semblable « au Carmel » (qui domine la côte maritime). Telles sont les images destinées à fixer, dans notre esprit, les traits de Sulamith. Eh bien ! par le choix des comparaisons, le nez, le cou, la tête de Sulamith, il est impossible de nier le symbolisme de ce morceau. Ce n'est pas encore de l allégorie, qui demande plus d'objectivité et d'abstraction que n'en pouvaient faire les anciens auteurs. Mais cela y touche ; nous sommes à une époque transitoire, et cette abstraction de la collectivité nationale au fond de l'image réaliste d'une existence individuelle le prouve bien. Ici le patriotisme a fait un miracle. Il a permis au poète d'élargir, grâce à un état d'âme intuitif spécial, les limites de ses facultés créatrices. Exemple remarquable de ce que peut, à un moment quelconque, donner l'inspiration, car il est certain que le même homme qui écrivit le Cantique des cantiques était tout à fait incapable de déterminer logiquement les rapports qui existent entre les devoirs du patriote et les droits de l'individu. C'est ainsi

qu'en aimant et sentant pour son propre compte, il aimait et sentait pour sa patrie, résumé de la collectivité juive. Sous ce rapport, le Cantique des cantiques nous apparaît comme une œuvre essentiellement prophétique. L'esthétique, à proprement parler, y fait défaut ; malgré son apparence, il est dénué de naturalisme. Or, c'est l'idée prophétique qui tua le germe de l'évolution naturaliste et esthétique du peuple d'Israël : l'art, la plastique ou l'apollonisme (pour parler le langage de Nietszche) (1) sont panthéistes, car seul, l'individu qui se dégage de sa subjectivité sociale parvient à se confondre avec la nature physique, à ne plus subir l'ascendant d'une mentalité collective et d'une sensibilité propre à un grand nombre, en un mot, à être artiste.

Le prophétisme juif a surgi dans un moment de crise morale suprême, alors que les peuples de l'Orient sémitique s'entretuaient au nom de divinités féroces qui incarnaient les forces brutales de la Nature. Plusieurs réactions s'ensuivirent : la première fut celle de l'Idée contre la forme matérielle des choses terrestres (2).

En dégageant l'Idée pure du chaos des conceptions cosmogoniques primitives, l'école prophé-

(1) Cf. Émile Faguet, *En lisant Nietzsche.*

(2) Nous avons développé cette thèse dans notre étude, *Les Hébréo-Phéniciens*, ch. XI-XII.

tique fut la première à concevoir un Etre immatériel, abstrait, vivant en dehors de la Nature et endiguant les forces de la Nature. D'où l'idée de Jéhova, principe de la justice, qui dominera désormais la pensée juive et au nom de laquelle commencera une campagne contre tout ce qui est vie naturelle, force brutale, matérialisme et joie de vivre individuelle.

Comme Jéhova représente lui-même l'idée de justice, Israël, le peuple élu, représentera l'instrument de cette idée ; dès lors, le patriotisme juif jettera comme un voile entre sa nation et les réalités extérieures : telle est la raison de son particularisme.

L'art, l'amour, la joie, tout ce qui donne un charme à la vie terrestre seront désormais soumis à une conception involontairement abstractive de la vie. Sans doute, l'école prophétique, bien qu'issue elle-même de l'institut de Nezirim, n'ira pas jusqu'à condamner d'emblée les jouissances de la vie terrestre ; d'autant plus qu'un idéal de justice promet à l'homme une récompense matérielle sur la terre, en compensation des misères physiques endurées. Mais les règles de conduite que la Loi dictera au Juif seront toujours prises au point de vue de l'intérêt que les jouissances terrestres présenteront pour la collectivité. Par suite, la préoccupa-

tion de conserver la race présidera à toute la vie privée du juif. Ses émotions, ses joies et ses souffrances privées seront elles-mêmes d'essence patriotique.

On a vu, dans les poésies de A.-B. Lebensohn et de Gordon, combien l'humanisme hébreu avait cherché à libérer l'individu de cette mentalité collective qui pesait sur lui : seulement, la force de la tradition est tellement invétérée dans l'âme israélite, qu'il avait suffi du premier retour vers le passé pour que l'allégorie patriotique reprenne, chez Dolitzky et chez ses successeurs, sa forme traditionnelle : ses bien-aimées, réelles ou imaginaires, sont autant de personnifications de la Vierge de Sion. Quand même elles seraient des êtres réels, il les adapterait à la vision de Sion. Chante-t-il la belle Penina, il la compare aussitôt « aux lys des vallées qui sont l'écriture de Dieu ». De même, Sulamith, son autre amour, est placée, par le poète, dans le cadre du Cantique.

Tes seins se dressent sur ta poitrine, tels les sommets du Mont de Sion au-dessus de la terre de Beauté... Tends-moi ta main, ô ma belle Sulamith ; ensemble nous irons vers l'Orient, vers le pays de mes désirs. Là, je te planterai parmi des fleurs et des roses, et ma Muse renaîtra à une vie nouvelle, à cause de toi...

Cependant le doux rêveur des Sionides devait connaître, par lui-même, la misère du « Juif Errant ». Il habitait la ville sainte de Moscou, où il fut témoin des humiliations et des persécutions policières infâmes qu'il décrivit dans son poème en prose *Mi-baît ou-Mi-houz* (1). En 1890, un décret impérial ordonnait l'expulsion de 50.000 juifs de Moscou. Parmi les exilés se trouvait Dolitzky. Hanté par l'horreur de la persécution, il écrivit alors l'élégie suivante :

Reprends ton bâton, ô juif maltraité, ce compagnon de vingt siècles de vie nomade. Reprends aussi ton sac, remplis-le de pain et munis-toi d'une outre pleine d'eau ! Ceins tes reins, ceins-les très solidement.

Relève les bords de ton manteau, enfonce-les dans ta ceinture, tu pourras y placer *des petits juifs*, tes enfants, tandis que tu chargeras tes épaules du poids de ta compagne...

Courbe donc ton dos, et erre, erre ! Va vers l'exil, le courroux de Dieu tombe sur toi !... Va donc sans t'arrêter ; ne vois-tu pas l'épée que l'ennemi brandit derrière toi ?...

Que le temps semble court ! Quitter les siens, sans avoir embrassé son frère, son ami, les êtres qui nous sont chers ! Va et vite ! Ton oreille ne perçoit-

(1) De l'intérieur et de l'extérieur. Vilna, 1891.

elle pas le sifflement des reptiles ? Fuis : Caïn, Caïn, ô Caïn !...

Déjà au-dessus de ta tête les ailes du vautour battent. Fuis donc, Caïn, ô Caïn ! Mais l'écho du maître des cieux de répondre : Point de refuge, point de repos !

Exilé lui-même, le poète des Sionides ne prit pas le chemin de Sion : il avait peur de profaner son idéal en l'approchant.

Il préféra, comme tant d'autres, la voie d'Outre-Mer préconisée par Gordon. Il arriva à New-York, dans cette grande métropole où environ un million de réfugiés juifs sont en train de subir la loi du transformisme, d'où un nouveau judaïsme sortira...

Cependant, sur cette terre de liberté et de vie pratique, la poésie s'acclimate difficilement ; et moins que tous autres les lettrés hébraïques y sont appréciés. Le poète sioniste, obligé désormais de lutter avec acharnement pour son existence, abandonnera souvent sa plume ; rarement une élégie touchante vient nous prévenir que le poète existe encore. En outre, rien n'exaspère autant cet excellent styliste, cet élève des Maskilim, que la diffusion dans le Nouveau Monde du jargon judéo-allemand dont se sert la première génération des émigrants dans ses journaux et dans ses relations sociales et littéraires.

Dans ce pays d'avenir, où une nouvelle Alexandrie juive américanisée est en train de se former, « l'exilé du passé », qui est le poète, voit avec désespoir la décadence de la tradition trente fois séculaire du culte rendu par les Maskilim à la langue des prophètes. Bien plus, forcé d'écrire pour gagner sa vie dans cette langue de Babel (jargon), le poète compare la situation de l'auteur hébreu en Amérique à celle des ancêtres qui jadis suspendirent leurs violons sur les fleuves de Babel. Et il s'en lamente amèrement :

O pauvre Vierge d'Israël, toi si belle et tendre, pourquoi demeures-tu ici assise, abandonnée, le violon à la main ! O captive de Sion, gazelle désirée !...

Autrefois, après avoir suspendu ta lyre aux saules de Babel, après en avoir rompu les cordes, les harmonies sous ta pauvre main n'étaient cependant pas muettes...

Tu avais alors la lyre de Juda Halévy pour pleurer tes misères dans la langue de David et des prophètes, dans cette langue dont chaque parole est un feu de volcan, chaque expression une mer de larmes. Et à sa voix, monts et collines tressaillaient.

Mais malheur à toi, Vierge de Juda, depuis que tu as échangé la langue de tes prophètes contre la langue informe de Babel !...

Rien ne fut épargné à ce Jérémie de l'exil russe : en Amérique, le développement d'une démocratie juive, nourrie par la presse jargonique, dressa devant le fin lettré qu'est le poète des rivaux qui parlent en jargon et dont les sujets populaires, traités dans cette langue bâtarde, sont en rapport avec la mentalité matérialisée des masses juives du Nouveau Monde. En Russie même, le poète se vit bientôt éclipsé par la jeune école lyrique actuelle...

CHAPITRE II

C.-A. CHAPIRA

Il y a environ quarante ans (la date exacte m'échappe) (1), un jeune homme, au type juif prononcé, se présentait chez Tourguenief, se réclamant d'une utile invention qu'il avait faite dans l'art photographique, et qui lui permettait d'obtenir des portraits d'une netteté inconnue jusqu'alors. Mû par une espèce de sympathie instinctive, le maître russe s'intéressa au sort du nouveau venu et le jeune photographe réussit, grâce à lui, à se procurer une clientèle de premier ordre. Il parvint même à se faire nommer photographe attitré de la Cour de Saint-Pétersbourg.

Sans essayer de dissimuler son origine, que son extérieur eût bientôt trahie, le photographe vivait à Saint-Pétersbourg en chrétien. C'était

(1) Je tiens ces détails de M. J. Sherzenski.

d'ailleurs le seul moyen pour lui de résider dans la capitale russe, d'où les Israélites sont généralement exclus.

Il épousa une femme russe et mena un train de vie bourgeoise. Qui eût pu deviner alors que ce bon vivant arrivé, ce renégat sans scrupules, était au fond un des plus fanatiques patriotes de la nation juive, une âme passionnée comme celle d'un Byron ?

Ses rares familiers racontaient, cependant, que de temps à autre, on le trouvait, chez lui, courbé sur les in-folio du Talmud, qu'il récitait avec zèle sur l'air étrange et mélancolique dont les talmudistes polonais accompagnent cette étude.

On racontait, encore, que le nommé Constantin Chapira avait un passé très agité.

Il était né dans le gouvernement de Grodno, au milieu du siècle dernier. Précoce élève rabbinique, il s'était épris de bonne heure de la lecture des livres de la Haskala. Il devint libre-penseur, et lettré ou Maskil. Les juifs orthodoxes qui, à cette époque, poursuivaient tout ce qui pouvait dévier des traditions de l'Orthodoxie stricte, persécutèrent le jeune homme : un jour, ils le menacèrent de le livrer au service militaire, qui durait alors vingt-cinq ans.

Tempérament haineux et révolté par des persécutions imméritées, le jeune homme décida de

rompre avec un Judaïsme aussi inhospitalier. Il partit pour Vilna, puis pour Saint-Pétersbourg où il parvint à apprendre le métier de photographe ; mais les lois barbares dirigées contre les Juifs ne lui permettaient de s'établir légalement qu'après avoir reçu le baptême. La mort dans l'âme, il se convertit, mais il ne pardonna pas plus aux spoliateurs de sa conscience, qu'il ne pardonna aux rabbins les persécutions qui l'avaient poussé à cet acte désespéré.

Survinrent les pogromes, et le faux renégat retrouva son cœur juif. Toute sa sensibilité meurtrie, rancunière, se révéla dans des strophes puissantes d'un purisme classique exceptionnel, destinées à raconter aux siens les misères endurées par l'homme et le Juif. Il conte d'abord sa vie privée, puis celle de sa nation, et dans ses œuvres (1) éclate la violence de son tempérament. Il dit le mal de sa jeunesse, cette existence d'enfant de ghetto si triste, si tragique.

Dès ma plus tendre enfance, ce fut la légende de mon peuple qui m'éleva. Ce fut le « bouc blanc » qui agita mon berceau, les sombres contes de ma

(1) Les poésies de Chapira sont disséminées dans les recueils : *Ha-assif* de Sokolov, *Ha-mizpa* de Zederbaum, etc. En outre, on a de lui un poème intitulé *Sodome*. La maison Touschiya annonce une édition posthume des œuvres du poète qui mourut en 1908.

nourrice qui me terrifièrent, voilà pourquoi ma lyre se ressent de cette terreur de Jéhova, que je porte en moi.

Dès mon enfance, le crève-cœur et la désolation furent mes éducateurs. Un vent de révolte amère fit trembler mon berceau... Puis arriva le moment où l'on m'écorcha, où l'on fit de ma peau un soufflet. Voilà pourquoi ma muse est animée du feu qui me consume.

Dès mon enfance on me lapida de sandales (on m'humilia). La malédiction et l'insulte guettèrent mes pas. Déjà le lait de ma mère m'abreuvait de poison. Voilà pourquoi les malédictions qui sont sorties de ma bouche l'ont emporté sur les bénédictions que j'ai reçues de mes ancêtres...

Le poète n'a donc pas ignoré les bénédictions des ancêtres ; mais la souffrance l'a rendu mauvais. Parmi les poètes hébreux modernes, Chapira fut peut-être le premier qui s'inspira des sujets populaires.

Il recueillit les petits contes, tels qu'on les raconte aux enfants du ghetto, et il en fit des chefs-d'œuvre du style populaire, comme « les visions de mon peuple ». On y lit le récit des deux élèves rabbiniques qui cherchent à retrouver la tombe du roi David, pour hâter l'arrivée du Messie, ou bien encore le récit poétique et tendre de la cérémonie de la bénédiction des Bougies,

que sa mère accomplissait le vendredi soir. Et jusque dans ses chants de révolte, dans le flot débordant de son amertume et de sa haine, le poète n'oubliera pas la note tendre et mélancolique traditionnelle dès qu'il évoquera l'image de la Mère Rachel, cette figure douce et affectueuse de la tradition biblique, incarnation de la pitié d'Israël.

Dans les champs de Béthleem, sur la route d'Efrat, une pierre se dresse solitaire et triste : antique tombe. Mais dès que l'heure de minuit sonne, on voit une Beauté quitter sa demeure souterraine pour venir sur la terre. La voilà qui chemine silencieuse dans la direction de l'Orient, vers le Jourdain ; la voilà qui silencieusement contemple les ondes sacrées : une larme tombe alors de son œil pur dans les ondes paisibles du fleuve sacré. Et doucement les larmes tombent l'une après l'autre. Point de cris, point de soupirs, seules les larmes qui s'écoulent l'une après l'autre tombent dans le Jourdain, emportées, entraînées par le mystère des eaux.

On voit combien ici le poète reprend la note familière habituelle à la poésie hébraïque de l'Exil : plainte toujours, avec la résignation qui caractérise le lyrisme Juif.

Le *Kinor Zion*, le « violon » traditionnel de Sion, qui préside au lyrisme hébreu, le poète le

décrit, dans l'introduction qui précède la série de ces chefs-d'œuvre lyriques :

Israël est un violon d'or, entre les mains du poète, les cordes sont les rayons de la lumière céleste. Epanche-t-il son âme dans les chants sacrés, il fait frissonner tous les cœurs et de ses lèvres coulent des torrents de charmes, comme de l'or mystérieux.

Ce violon, Dieu l'a prédestiné uniquement aux pleurs et aux larmes ; ce n'est que pour eux qu'il en a tendu les cordes...

A cause de ces accents toujours pareils, il arrive un moment où les larmes incessantes n'émeuvent plus les cœurs endurcis par la misère individuelle et par l'égoïsme.

Malheur au poète qui, dans ces conditions, cherche à renouer les traditions des Psalmistes et des Païtanim pour chanter la misère collective des siens.

Pleurez le peuple qui se traîne à travers la détresse, mais plus encore pleurez son poète, qui veut communier avec lui dans la douleur, avec ce peuple qu'il voit repoussé par tous et rejeté d'un précipice à l'autre...

Il faut bien le dire, le lyrique hébreu est séparé de la plupart de ses compatriotes par sa mentalité même. Alors que le plus grand nombre

d'intellectuels juifs se plaît dans les bienfaits que leur offre la vie moderne — lui reste un être à part, un être ancien : l'époque n'est plus d'un Juda Halévy où le cœur de tout un peuple croyant battait à l'unisson de celui du poète.

Ah ! pleurez le peuple qui se traîne à travers la détresse, mais plus encore pleurez son poète. Le peuple fut frappé à mort par des étrangers, mais ses propres fils n'ont-ils pas tué le poète, et pourtant il a survécu !...

Chapira, plus que tout autre, est peiné de cette indifférence; retourné au judaïsme après l'avoir renié, ramené par toute sa sensibilité héréditaire à l'affection du patrimoine perdu, il se donne plus complètement. Peut-être parce qu'il a des remords, peut-être aussi parce qu'il a comme un regret du bien-être que lui offrait sa qualité de chrétien.

Et c'est là, sans doute, l'une des raisons de sa haine contre la société chrétienne, si malveillante pour les Juifs, qui fait de lui un révolté désespéré.

Telle serait peut-être aussi la cause de l'originalité de ce poète qui a plus d'un trait commun avec le génie de Byron.

Chapira fut en effet un poète hautement original. Le premier il rompit avec cette résigna-

tion qui caractérise la poésie nationale juive, pour y faire pénétrer un sentiment de révolte patriotique, sentiment que Gordon avait ressenti déjà, mais le plus souvent au point de vue de la liberté individuelle.

Dans la poésie, en général, et dans la poésie hébraïque surtout, il faut distinguer deux éléments qui, d'abord unis, se séparent ensuite pour former deux genres bien tranchés. L'un, la résignation, qui est d'essence romantique, et l'autre, le désespoir révolté, d'origine réaliste. Prenons un exemple : le patriotisme. Il peut être abattu, mais il ne désarme jamais. Un Samson aveugle, près de mourir, songe à venger les siens, et dans son énergie il puise des ressources formidables. « Puissé-je périr, pourvu que les Philistins succombent ! » Pareille manière d'agir relève du réalisme : un facteur moral intervient pour déterminer un acte physique. Dans le même ordre les Lévites de l'exil qui, après avoir dignement refusé de chanter le chant de Sion sur une terre étrangère, ne manquèrent pas d'appeler la vengance suprême contre les pillards babyloniens : « Heureux celui qui briserait leurs enfants sur les rochers. »

De même, au temps de la puissance romaine, les zélotes de la Judée cherchaient jusqu'à leur dernier souffle, et par tous les moyens, à venger

sur les envahisseurs la ruine de leur nation. Bien différentes sont les conséquences de la résignation et le mot l'indique par lui-même. Un Juda Halévy, pleurant sur les malheurs de Sion, sacrifiera sa carrière, sa famille, pour parvenir à fouler le sol de la terre sacrée ; mais son effort n'ira pas plus loin, il ne dépassera pas les bornes de la sensibilité romantique. Incapable lui-même de libérer sa patrie, ne voyant d'autre issue à la situation d'Israël en exil que l'intervention mystique de Jéhova, le chanteur des Sionides acceptera le destin : il se réfugiera dans un désespoir paisible, sans crise de colère, et s'y enfermera comme en une tour d'ivoire.

Il est possible que si ce rêve se fût réalisé, Halévy eût fini par regretter l'évanouissement de cette mélancolie devenue inutile dans laquelle il se plaisait.

La tradition hébraïque a, d'ailleurs, nettement séparé les deux genres. Elle donne à Samson une mort éclatante. Quant à Juda Halévy, elle rapporte qu'il se serait laissé piétiner par le cheval d'un cavalier sarrasin, alors qu'il récitait avec exaltation la meilleure de ses Sionides. La même résignation se retrouve dans Dolitzky et ses nombreux émules. Il était réservé à Chapira de nous faire entendre les accents coléreux, inconnus aux

poètes de la Diaspora. Pour Chapira le « mal juif » est éternel et tout juif doit le souffrir.

Mais loin de lui l'idée d'augmenter la longue liste des pleureurs éternels d'Israël.

Que des chiens m'aient entouré, qu'ils aient meurtri ma chair, même qu'ils aient osé aboyer contre ma Mère-Lionne, qu'ils aient versé mon sang innocent pour rien, ô mes frères, ce n'est pas cela que je déplore...

Qu'ils m'aient dépouillé de mon honneur, qu'ils l'aient échangé contre l'opprobre, que je sois infiniment rassasié de mépris dans un pays étranger, qu'ils aient profané ma gloire, obscurci mon étoile, ô mes frères, ce n'est pas cela que je déplore...

Toutes ces misères, d'autres que lui les avaient déjà pleurées et combien inutilement : mais pour lui le Renégat, le Mécréant, le Juif malgré lui, il est un malheur plus immédiat.

Le premier en hébreu, il prononça les paroles que la légende chrétienne met dans la bouche d'Ahasvérus, le « Juif Errant », mais que le juif du ghetto, mettant l'amour de la vie au-dessus de tout, n'a en réalité jamais connues.

Que le Créateur, dont on dit l'œuvre juste, m'ait maudit de la sorte ; que les flèches de la Mort me manquent toujours, qu'éternellement je sois obligé de vivre, voilà, mes frères, ce que je déplore !...

Parce qu'il est las de vivre une vie qui n'en est pas une :

Ce n'est pas l'excès des malheurs, ce ne serait pas même un surcroît de peines, mais c'est la charge de la vie qui me lasse surtout. S'il ne s'agissait que d'un châtiment de Dieu, je le supporterais vaillamment, mais être persécuté par des êtres vils m'enlève toute force de vivre...

Les fléaux de la nature, les catastrophes n'atteignent pas l'individu dans sa dignité : mais les persécutions, les humiliations de toutes sortes sont faites pour exaspérer le cœur. Parce qu'il est atteint dans son orgueil, le poète sent son patriotisme renaître. Il lui est impossible maintenant de se contraindre, il ne peut plus rester indifférent à tant de misères. Il avait cru qu'en changeant de religion il recouvrerait sa tranquillité.

C'est en vain, s'écrie-t-il, que j'ai trempé ma chair dans les eaux (bénites) du Jourdain ; c'est en vain que je me suis efforcé de trouver là un remède : mon sang ne cessera pas de bouillonner jusqu'à la tombe. Hélas, mon pauvre cœur s'agite en moi comme un tourbillon et est arraché de sa place et l'écho de la forêt me souffle la douleur de voir la misère de mon peuple...

Ces malheurs des juifs qu'il lui est impossible

d'abolir, pour lesquels il n'aperçoit pas de fin, qui défient la mort elle-même, le hantent et empoisonnent sa vie. La Haine s'empare alors de son âme, la Haine avec ses visions sanglantes, la Haine qui sera la source de son inspiration.

Dans le sang de mon cœur blessé, j'ai trempé mes doigts, et c'est avec ces doigts qui dégouttent de sang que j'ai réveillé ma lyre. Le jour, je peine pour un morceau de pain, comme un esclave; la nuit, sans pain, je chante comme un prince.

Dans le sang de mon cœur blessé, j'ai trempé ma plume: et voilà l'encre dont je me sers pour écrire. Le jour, je mange mon pain empoisonné ; la nuit, je bois mon verre rempli de mes larmes.

Dans le sang de mon cœur blessé, j'ai trempé mon papier, pour que les traces de mes rouges blessures y soient marquées. Oh! les chiens que j'aimais, ceux que j'élevais, que je favorisais sous ma table, ce sont eux-mêmes qui ont avec leur langue étanché le sang de mon cœur...

Avec ses mains sanglantes, le poète touche à la Lyre d'Israël, elle qu'il compare pourtant lui-même « au roucoulement d'une colombe », elle qu'il dit même « être destinée par Jéhova aux larmes et aux plaintes ».

Viens, *Shira* (muse), reviens, je t'en prie. S'il est vrai que la lumière soit éteinte en moi-même, le

souffle de ton esprit sacré suffira pour ranimer ce qu'il y a de bon en moi. N'as-tu pas déjà pris mon cœur? Emporte donc mon âme ; viens la prendre ; puis, tu pourras t'en aller...

Ayant éteint lui-même ses lumières, il s'essaye à rentrer dans la tradition romantique des résignés.

Prends donc mon âme, fais-en une lyre brillante ; avec les muscles de mon cœur, fais des cordes, et fais-les longues jusqu'au ciel ; et tes mains, ô Muse, allonge-les sans cesse :

Que les fibres de mon cœur murmurent et frémissent, afin d'exprimer la douleur immense des humains, leur misère sans nom : afin que les cieux eux-mêmes laissent couler des torrents de larmes, et que le crépuscule et l'aube en soient éternellement noyés, afin qu'elles chantent la condamnation de Sion, celui de sa honte continuelle...

Mais cela lui est impossible.

Pleurer encore? Mais à quoi bon? Vingt siècles de larmes n'ont servi qu'à aggraver le mal. Halte, Shira! Halte donc! Plus de pleurs, plus de lamentations. Ecarte-la, ô Lyre, la coupe de consolation, écarte-la de moi: des consolations vaines ne sauraient apporter de remède, des fontaines de larmes ne sauraient panser une vieille blessure.

Prends plutôt de la gelée, fais-en un violon de

glace dont les cordes se tendront en liens de mort, s'allongeront jusqu'au Sheol souterrain. Et façonne-les de tes mains, ô Malédiction, tends-les sans qu'elles se rompent...

Qu'elles attirent la malédiction de Dieu, la terreur et la perdition...

Et verse aussi ma bile dans mes chants, au point de rendre amer tout ce qui est doux.

Dresse tes mains, ô Malédiction, et que le Scheol lui-même tremble : oh, chante-moi un nouveau cantique, chante-moi le cantique de l'enfer, un chant du Tophet ; que le chant vengeur soit enfin entonné !...

Que le triomphe des barbares s'écroule, qu'elle s'évanouisse la joie de ceux qui boivent comme du vin le sang de l'homme. Oh ! puissé-je me venger sur mes ennemis, puissé-je écraser les malfaiteurs ! Qu'avec mon chant, ils boivent le poison, qui est le sang de mon cœur versé dans le cantique !...

Cette inspiration nouvelle, ce « Chant nouveau » diabolique, qui travaillera la génération naissante, réapparaît dans les autres œuvres du poète. Il ne voit plus dans la nature que sang et terreur, il reste tragique même dans ses poésies d'amour :

J'ai vu la vierge aux beaux yeux, assise et qui me regardait silencieusement : sa pupille me scrutait mystérieusement. Il y brûlait un feu capable d'incendier les cieux.

Et dans le feu de l'amour où elle semblait languir se cachait l'ardeur de la vengeance !...

Autre extrait :

Tu m'as captivé, ô sœurette chérie, ô ma belle, la plus belle des femmes, tu m'as captivé par tes yeux de serpent. Oh ! détourne-les de moi, tes yeux, ces yeux d'où jaillissent des flammes, et laisse-moi plutôt entendre ta voix si douce, qui appelle l'amour, qui captive mon cœur !...

Reptiles, flammes, sang, telles sont les images qui hantent le poète. Il n'a plus rien à lui ; la douce lyre même de ses ancêtres est brisée :

Certes, je suis venu au monde affamé, impuissant : et (sans m'en douter) j'ai donné mon âme contre un morceau de pain...

Une dernière relique me restait encore sous ma tente. C'était la lyre de mon peuple qui me fut léguée par les ancêtres... Heureux de la posséder, j'y posai mes lèvres et sous mon baiser elle murmurait les doux mots d'amour et de vie... Oublieux de la faim, défiant la misère, je me consolais avec elle des peines d'ici-bas. Je portais ma lyre sur mon épaule, et je marchais proclamant partout la gloire de Jéhova : ainsi je descendais les vallées, j'escaladais les collines... Un jour, je fus soudain projeté sur la vallée de la Malédiction ; et les soldats qui gardaient la frontière me saisirent ; ils me dépouillèrent de tout

mon bien jusqu'à ma dernière chemise, et je me trouvai tout nu. Puis en me malmenant, ils m'entraînèrent jusqu'à un lieu de Prosternation (Eglise) ; là ils brisèrent ma lyre avec mes os...

Et le poète regrette de ne pas avoir d'autre arme qu'une lyre. La lutte pour l'existence n'est-elle pas basée sur le droit du plus fort ?

Hélas, pourquoi n'ai-je pas hérité d'un poing au lieu d'une lyre; d'un compagnon de fer ou de pierre au lieu de la muse de Sion ; je n'aurais pas supporté si longtemps la honte et le mépris ; le lion (que je sentais en moi) n'aurait pas accepté de manger de la paille comme un bœuf...

CHAPITRE III

LA NOUVELLE JÉRUSALEM

La persécution continuait : moins violente, mais devenue depuis 1882 un mal chronique dont les poètes hébraïques semblaient prendre leur parti. Les colères poétiques de Chapira leur paraissaient hors de mesure, sa manière eut peu d'adeptes, et l'école de Dolitzky garda sa prépondérance dans le ghetto.

Disciples de la Haskala, nourris du scepticisme Gordonien et influencés par le réalisme presque nihiliste des écrivains russes, les lettrés hébreux aimèrent à se réfugier dans la sensibilité romantique, qui écartait d'eux une perception trop nette de la réalité.

Quelques-uns même, tel Frischmann dont il sera question plus loin, essayeront de remonter le courant du nationalisme renaissant par l'é-

vocation d'une humanité égalitaire et libre !

A une époque où tous ses compagnons levaient l'étendard de Sion, où le romantisme patriotique atteignait son apogée, Frischmann trouve le courage de constater que la voix du sang peut être plus forte que celle des distinctions religieuses (1).

Il est vrai que sa note ne fut qu'une note isolée dans la légion des romantiques hébreux, qui peut elle-même se diviser en deux camps : D'un côté les anciens, partisans zélés de la Haskala ; ceux-ci désertaient la cause de l'émancipation pour se ranger sous la maxime croyante du Psalmiste : Si je t'oublie, ô Jérusalem !

De l'autre les jeunes, les nouveau-venus de tout âge, qui, épris d'un rêve patriotique de renaissance, désiraient une rénovation de la vie juive. Le souffle ardent du patriotisme prophétique passa sur eux ; ils se déclarèrent prophètes à leur tour. Combien le vieux Delitzsch eût été enchanté de voir au bout d'un demi-siècle ses prévisions réalisées ! La poésie hébraïque revenait à sa source : et Sion était de nouveau le centre de l'idéal hébraïque avec, en moins, le mysticisme religieux.

(1) Cf. Ha-Assif, 1885. *Les deux voix*. C'est la voix de l'homme qui dans la pensée de l'auteur devrait l'emporter sur celle de la foi; etc.

Le rationalisme si peu lyrique, né de la Déesse Raison, que Delitzsch ne savait assez condamner, aura donc servi à la transformation de l'idéal juif : utopie ou non, l'idée de la Renaissance de Sion devenue sociale et terrestre apparaîtra désormais comme un facteur de civilisation, le positivisme ayant contribué à la déchéance du moyen-âge théologique. Ceux qui, après avoir renoncé au mysticisme messianique, finirent par franchir l'étape sioniste, seront désormais perdus pour la métaphysique.

Parmi les poètes de l'ancienne époque revenus à la tradition sioniste, quelques-uns doivent être cités :

D'abord Juda-Léon Levin, surnommé Jehalel : En 1867, ce poète publia un recueil de poésies lyriques, d'ailleurs peu apprécié par les lecteurs. On y trouve des poèmes sur l'amour et la nature. Ils sont d'un style lourd et manquant de personnalité. Plus intéressant est son grand poème réaliste intitulé : *Kishron Ha-Maassé* (L'industrie). L'auteur, épris du développement économique de la Société moderne, l'exalte dans une éloquente épopée qui se ressent du réalisme utilitaire à la mode entre 1870 et 1880.

Arrive la catastrophe de 1881-1882 et le poète, déçu comme les autres dans son rêve d'émanci-

pation économique des masses juives, affirme dès lors que la situation politique anormale des juifs les empêchera de goûter les bienfaits du progrès et qu'ils ne sauraient prospérer que dans leur patrie propre.

Le poète a subi une véritable crise morale qu'il nous dépeint dans une série de poésies satiriques. Toutes tendent à prouver combien anormale est la situation exceptionnelle des masses juives, exposées à l'arbitraire de leurs ennemis.

L'une de ces poésies a pour sujet l'inique accusation du Meurtre Rituel. La scène a lieu à Alexandrie ; la nouvelle se propage dans le quartier juif qu'un grec aurait été trouvé assassiné. Et de suite la panique saisit toute la population juive :

Le cadavre est celui d'un chrétien, quel deuil chez les juifs ! Chaque maison est devenue un abîme de larmes : les mères se jettent au cou de leurs enfants, les jeunes filles se cachent dans les caves, les synagogues se remplissent de gens qui tous implorent Jéhova...

Pour une fois au moins Jéhova exauça son peuple : presque aussitôt on apprit que le cadavre était celui d'un juif, que les Grecs n'auraient par suite aucune raison pour se jeter sur le quartier juif.

On sut que la victime était un juif : ah ! quelle joie !
Il n'y a donc pas eu de malheur ! La victime est un de
nos frères, c'est bien un Juif ; ce n'est pas un Grec.
Chantons donc et réjouissons-nous, peuple miséreux !

Ce sarcasme amer est encore plus accentué dans un psaume que l'auteur adresse à Jéhova pour qu'il détourne de ses fidèles le fléau des machinations antisémites.

Il commence par constater le fait avéré « que Jehova a abandonné son peuple, qu'il reste sourd à ses plaintes, à ses supplications ». Le poète ne l'invoquera pas, car il semble que plus Israël invoque Jéhova, plus il devient l'objet de sa colère. Pourtant Jéhova n'aurait qu'à enlever aux Gentils tout prétexte à leurs accusations contre les juifs. Par exemple : un indigène ivrogne tomberait-il dans un fossé, un enfant non juif s'égarerait-il en chemin, Jéhova veillerait sur eux pour qu'ils retrouvassent le droit chemin, qui les ramènerait aux leurs, afin que les juifs ne fussent pas accusés d'avoir commis un meurtre rituel..., il veillerait aussi à ce que les paysans ne s'enivrassent pas, qu'ils ne fussent pas en état d'exercer leurs sévices contre les juifs ; à ce que les savants du pays ne commissent point d'erreurs, car il suffirait qu'un collègue juif les réfutât pour qu'ils devinssent

antisémites; à ce que les millionnaires juifs n'enlevassent pas aux nobles les cantatrices applaudies dont ils désireraient les faveurs, autrement leur jalousie se donnerait libre carrière contre tous les fils de Jacob. Il veillerait surtout à ce qu'un juif converti à l'Orthodoxie ne s'avisât point de revenir à la foi de ses pères, car le système d'interdiction de séjour qui pèse sur les juifs russes deviendrait alors plus rigoureux encore ...

Et le poète de terminer :

O Jéhova, si tu veux m'exaucer, agis bien vite. Tes faveurs ne sont-elles pas déjà toutes données aux étrangers, alors que ton peuple demeure suspendu par la fragilité d'un cheveu ?...

L'excès même de cette satire s'explique par la déception des rêves du poète qui est un ancien humaniste converti au patriotisme.

Mais est-il tellement excessif, ce langage amer, après toutes les horreurs dont la Russie et la Roumanie dans ces trente dernières années nous offrent le tableau ?

Plus modéré est un autre poète, ancien Maskil converti au Sionisme : Salomon Mandelkern (1), qui fut un historien et un philologue

(1) Poésies, 3 volumes : *Shirei sefat Eiber*, Leipzig, 1890-1898.

distingué, et qui nous a légué trois volumes de poésies hébraïques. Styliste pur et fin, il excelle surtout dans les satires et les épigrammes contre les obscurantistes. Comme Gordon, il railla, dans ses poèmes, les superstitions des masses juives et de leurs rabbins. Et lorsque même il fut converti à l'idée de la Renaissance nationale, il ne se laisse pas aller à des excès de chauvinisme. Il demeure un passionné de Lumière et de Progrès. La fuite en masse des juifs devint, après 1881, un phénomène social permanent dans l'Europe Orientale; or, le poète exhorte ceux d'entre les émigrants qui s'en vont Outre-Mer à ne pas trahir l'Idéal historique des juifs :

Devenez des citoyens dignes de votre nouvelle terre, mais ne cherchez point de nouveau ciel.

A ceux qui s'en vont en Palestine où la réaction menace, il dit :

Vous faites bien de préférer l'ancien sol, mais restez aussi fidèles au nouveau ciel (aux idées modernes).

Mandelkern est, avec la plupart des lettrés hébreux, un admirateur de la France républicaine. La construction de la Tour Eiffel provoque chez lui un enthousiasme qu'il exprime dans une

petite pièce qui donne une idée de sa manière d'écrire, en ce genre, où il est de réelle force.

Français, vous avez pris les droits de l'homme et la justice pour criterium. Aujourd'hui vous érigez la tour de la Paix avec le même fer dont vos ancêtres faisaient des instruments de mort et de destruction. Aussi, puisse Jéhova agréer votre œuvre : aussi, puisse sa lumière jaillir sur toutes vos entreprises. Puisse votre ville joyeuse ne plus entendre le bruit des gémissements, puisse aucun ennemi désormais ne faire irruption sur votre territoire, jusqu'au jour où seront réalisées les prédictions d'Isaïe et de Michée concernant le règne de la Paix Universelle...

De ce Paris que le poète aimait tant était venu un concours précieux pour l'œuvre de la colonisation de la Palestine. Les sept premières colonies juives, que Mandelkern avait été un des premiers à chanter, comme « les sept becs du Candélabre », destinées à éclairer les ténèbres d'une persécution sans issue, dépérissaient faute de ressources, faute d'expérience. Heureusement pour les pionniers de la Palestine, la communauté juive de Paris comptait encore à cette époque dans son sein des philanthropes et des gens de cœur clairvoyants. L'effort moral entrepris par les rêveurs du Ghetto, pour conserver intact le patrimoine des masses juives, personnifiait pour

elles une idée de haute justice; les Zadoc Kahn, les Erlanger surent apprécier la valeur de cet effort.

Sous leurs auspices bienveillants, un philanthrope parisien, qui garda l'anonymat, voulut sauver cette première tentative de colonisation agricole juive en Palestine, et vint en aide avec une admirable générosité aux pionniers juifs. Les poètes du Ghetto furent reconnaissants à cette main secourable. Le Nadib ha-Yadoua (le philanthrope connu, le baron Edmond de Rothschild) est un nom qui restera dans les annales de la poésie hébraïque. Et c'est Mandelkern qui sut le mieux exprimer la gratitude des siens.

Qui donc est-il, celui qui apparut dans la ville glorieuse (Paris), tel un ange sauveur dans un moment de détresse, celui qui multiplia ses générosités à l'égard de ses frères? Et s'ils sont de race noble, n'est-il pas lui leur père en noblesse? C'est le Philanthrope connu !...

L'existence d'une nouvelle Palestine semblait ainsi devenir un fait accompli...

Si l'existence d'une population agricole sur la Terre sainte amenait quelques adeptes à l'idée d'une nouvelle Jérusalem, d'autres n'étaient jamais sortis de cette idée.

Ceux-ci, les « Rêveurs de Sion », que nous

avons retrouvés jusque dans le Folklore hébreu, où le Sionisme est la note dominante, se comptaient parmi les lettrés en plus grand nombre qu'il ne semblait.

En effet, on a vu l'italien S.-D. Luzzato et la plupart des membres de l'école italienne continuer en plein milieu du dix-neuvième siècle la tradition des *Païtanim* : on a étudié ailleurs l'œuvre d'un poète populaire russe, Gottlober, qui contient des éléments sionistes malgré sa mentalité de Maskil. Mais cette idée surtout s'aperçoit sous une forme romantique, dans l'œuvre des Mapou, de M.-J. Lebensohn, et dans tout le récent folklore hébreu.

Elle est plus vivace encore, plus nettement exprimée, dans l'œuvre poétique de Joseph Halévy, dont la *Mahberet* parut à Paris en 1894.

L'intérêt que présente l'œuvre d'Halévy est double. D'abord par la forme achevée du vers : chez lui le rythme est basé sur un sentiment profond de la langue; par là il se rattache à la poésie classique médiévale. Avec S.-D. Luzzato il a l'accent le plus oriental des poètes hébreux. En outre, il a l'unité du fond, et sa persévérance semi-séculaire dans l'idée patriotique rachète la monotonie du style, qui semble ignorer l'effort de plusieurs générations de régégérateurs de la langue biblique.

Mais Halévy est avant tout un rationaliste. De même que Gordon il s'écrie : « Réveille-toi, mon peuple !... » Et au nom du Dieu des Hébreux il l'appelle « à jouir de la Lumière de la Science, à ne pas demeurer à l'écart... »

Il combat le rabbinisme, mais il se révèle déiste dans son poème *Foi et Espérance*.

Toute son inspiration étant d'ordre national, il traite rarement des sujets profanes.

Deux ou trois poèmes d'amour, quelques pièces de circonstances, et c'est tout.

En revanche, il ne trouve pas assez de mots pour célébrer son amour de la langue hébraïque, cette relique d'un passé plusieurs fois millénaire : *Vive l'hébreu* ! tel est le titre d'un hymne qu'Halévy consacre à la langue sacrée.

Du (pays du) soleil levant et de son couchant, faites entendre vos chants, ô fils de l'exil !... Vive l'hébreu, qu'il vive à jamais, parmi les myriades du peuple réunies !..

Que la tristesse, que le chagrin n'altèrent point ta sérénité tant qu'un dernier souffle subsiste en nous...

Nous jurons par Dieu que seule la mort te séparera de nous !...

Dans une autre ode, le poète s'écrie :

Je te salue avec allégresse, ô langue des prophètes divins, ô mère chérie qui me caressait dans mon en-

fance, qui même aujourd'hui dans ma vieillesse m'appelle avec amour pour que je lui prépare ses mets préférés !...

Il exhorte les jeunes filles juives pour qu'elles se joignent à ceux qui ressuscitent la langue hébraïque :

Vierges de Sion, parlez donc hébreu ; soyez de vraies femmes d'Hébreux. Déjà vous possédez le don de la beauté, ornez-vous aussi de la couronne des patriotes.

Cette couronne, vos mères l'ont portée aux temps de joie comme aux temps de détresse, avant que le peuple ne fût rejeté de son sanctuaire pour s'abreuver à la coupe amère (de l'exil).

Que vos lèvres expriment toujours la langue des ancêtres avec facilité et que vos oreilles ne se prêtent plus aux vœux d'amour prononcés dans une langue étrangère...

Le jour où vous serez sollicitées par un ignorant de contracter avec lui une alliance légale, vous lui répondrez : va-t'en, jeune homme, va-t'en d'abord apprendre l'hébreu...

On voit comme l'idée de sauvegarder la langue antique marcha de pair avec celle de la résurrection de Sion ; Halévy est également un « Chanteur de Sion », comme il se proclame dans une de ses poésies. Et de son cabinet de travail il envoie un salut fraternel à ceux qui reprennent le chemin de la Terre-Sainte.

O vous qui revenez à Sion, labourez sans cesse et ensemencez votre terre avec une piété orgueilleuse ; n'est-elle pas votre mère dont le sein fertile vous récompensera mille fois à l'arrivée de la Nouvelle Lune?

Et souvenez-vous de la vigne et du vin (d'antan). N'avez-vous pas assez bu d'eau dans la maison d'esclavage? Levez votre tête en hommes libres, et par le travail redevenez un peuple...

« Le chant du laboureur du Carmel » est une pure idylle. Mais plus touchant encore est le rêve caressé par le poète de son retour en Palestine. Ici il se double d'un archéologue.

Mon espérance n'est pas encore perdue, ô patrie douce et aimée, de trouver sur ton sol un coin pour m'y établir avant que ma fin n'arrive.

Une maisonnette sur le sommet d'une colline au milieu d'un jardin de légumes et d'arbres fruitiers. Une vigne abondante en grappes, une source limpide, jaillissant avec bruit...

Là-bas, sous les feuillages d'un arbre touffu, je travaillerai, je respirerai légèrement. Et jusqu'à la chute du jour, je rechercherai les antiquités de la terre des ancêtres.

J'interrogerai les ruines éternelles environnantes dans l'avenir des choses ; devant elles j'épancherai le murmure de mon deuil ; je demanderai : A quand la fin de la Colère ?

Mais lorsque, aux confins des vallées mystérieuses, j'entendrai le chant de mes frères vigoureux, je

dirai : voilà la fin des malheurs où les jours de tristesse seront évanouis.

Seul l'agriculteur, par son trava l,fera disparaître nos peines. C'est lui qui enlèvera la honte d'Israël, l'opprobre qui lui reste de ses pérégrinations dans le monde...

On s'aperçoit de l'influence qu'une certaine poésie française put exercer sur Halévy, ce savant oriental francisé. Mais on entrevoit surtout chez lui une note populaire, communicative par sa simplicité. Par elle il ressemble à un autre poète, le premier chantre de la Palestine renaissante.

Naphtali-Hirz Imber, galicien d'origine, se trouvait en Palestine à l'époque de la fondation des premières colonies juives. Il a vécu de leur vie, suivi leur douloureux enfantement et leur pénible début.

Tempérament enthousiaste, son style est incorrect et verbeux ; c'est un chansonnier plutôt qu'un poète, c'est surtout le barde de la Palestine renaissante.

Dans son recueil *Barqaï* (l'aube du matin), Imber chante les premières colonies. Il glorifie la Palestine et les ouvriers de la Renaissance, il appelle les Juifs de la Diaspora à prêter leur concours à cette œuvre.

Il écrit une sorte de *Garde du Jourdain*.

Son *Hatikva* (l'Espérance) a eu la fortune de devenir un chant populaire qu'on entonne dans les réunions sionistes. En voici trois strophes :

Elle n'est pas encore perdue, notre espérance de retourner au pays de nos ancêtres, à la ville où résida David.

Tant qu'une âme juive frissonne dans l'intimité de notre cœur, tant qu'un œil s'ouvre encore pour contempler les confins de l'Orient vers Sion...

Ecoutez, ô frères, vous qui êtes dans les pays de l'exil, la voix d'un de vos poètes : avec le dernier juif subsistera aussi notre dernière espérance...

Les chants d'Imber n'ont pas eu de lendemain La Nouvelle Palestine végétait : le régime turc permettait tous les abus et, le premier feu passé, on s'aperçut que ni les colons ni leurs dirigeants ne se trouvaient à la hauteur de la tâche. L'entreprise promettait d'être longue, et décourageante. Les masses s'en désintéressaient. Seuls les Hobebei-Zion russes et roumains, des lettrés hébreux pour la plupart, s'efforçaient de soutenir le zèle des colons. Cependant la génération naissante, celle dont les pogromes et les appels patriotiques des Dolitzky et des Chapira avaient réveillé la conscience, demeura inébranlable.

Ce n'est pas ici l'endroit de raconter l'évolu-

tion de la littérature hébraïque depuis l'apparition des journaux quotidiens et des grands recueils littéraires. Disons seulement que ce fut le génie souple et mélancolique d'Henri Heine qui inspira les nombreux poètes hébreux dont les noms remplissent les recueils littéraires de 1885 à 1890.

Parmi les disciples de Dolitzky, mentionnons la poétesse Sarah Chapira. Cette dernière a produit fort peu, elle a moins encore publié.

Sa poésie « *Ce n'est la Rosée ni la Pluie* » doit à sa douceur toute féminine et à son assonance rythmique de s'être imposée comme romance populaire.

Ce n'est la rosée ni la pluie, ce sont mes larmes qui arrosent, ô Sion, tes montagnes. Ce n'est pas le feu ni le soleil, c'est notre sang qui fait rougir, ô Sion, tes cieux !

Et une vapeur monte, formée des larmes de nos yeux, jusqu'au ciel, et devient de la pluie. Et ces eaux douces apaisent notre esprit, l'esprit de ceux qui pleurent Jérusalem.

Ces larmes des yeux sont une consolation pour l'âme, un remède au cœur brisé. Ce sont elles qui fortifient les cœurs abattus et qui apaisent l'âme agitée...

Ezéchiel Lifschitz sut préciser la grandeur

des deux sentiments par qui survit le peuple juif : *Souvenir* du passé et *Espérance* de l'avenir :

Ce sont ces deux grands astres qui éclaireront la peuple errant jusqu'à ce qu'il retourne dans son pays, où il retrouvera la lumière universelle...

A.-D. Lifschitz reprendra dans un beau style, coulant, le thème éternel de Dolitzky : Sion est sa bien-aimée qu'il ne connaît cependant pas, qu'il n'a jamais vue, mais qu'il sait être splendide, parfaite, admirable, qui l'attend éternellement.

Il a également écrit un chant de nourrice, devenu populaire, qui ouvre un cycle de poésies maternelles hébraïques, et qui montre, en outre, que quelque chose est changé dans le ghetto.

Dors, ma fleur, mon fils chéri : pendant que je balancerai ton berceau, je vais te dire le conte de ta vie future.

Je commence par te prévenir, ô mon chéri, que tu es un Hébreu, que tu as Israël pour nom, et que c'est là ton titre de noblesse.

Quand tu auras commerce avec des gens étrangers à ton peuple, ne sois pas honteux devant leurs insultes. Mais réponds-leur bien haut.

Devant ces insultes des insolents, oh ! je t'en prie, sois sans peur aucune, dis-leur : Ne suis-je pas le descendant des saints, fils du peuple éternel !

Fils du peuple éternellement persécuté, malheu-

reux comme il n'y en a point d'autres, glorieux quand même, car il dure et cela depuis des siècles et cela pour toujours...

Ne désespère point, mon fils chéri, parce que ton peuple est en exil, crois plutôt que le soleil de justice un jour brillera sur nous...

Souviens-toi sans cesse que nous avons un pays là-bas, très loin, que c'est vers lui que l'âme de tout juif aspire avec ardeur.

Sur ses monts, dans ses champs délicieux, tu deviendras ce que tu voudras, mais plus jamais marchand courant le vent.

Là-bas, que tu sois ce que tu voudras : vigneron, berger, planteur, jardinier, tu vivras paisible sans plus jamais dévorer l'air...

D'autres poètes méritent pourtant une mention, comme aussi Z. Cherchewski, N. Tour, Minz et Lourie, traducteurs de Heine, et plusieurs autres.

A. Kaminka publia à Paris un curieux recueil de poésies, où la note française est très sensible.

En Galicie, le mouvement littéraire avait repris. Le vieux F. Mieses et plusieurs autres continuent à versifier, mais sans atteindre une perfection réelle.

Cependant le plus grand effort poétique fourni par un Galicien est celui de J.-L. Landau. Ce dernier a essayé de combler une lacune de la littérature hébraïque contemporaine, en

s'essayant dans le genre dramatique. Il écrivit cinq ou six drames historiques en vers, qui sont presque tous empruntés à l'époque des Hérodiens : l'influence de la nouvelle école s'y fait sentir ; l'auteur essaie d'entreprendre, surtout dans son *Hérode*, une réhabilitation de ce prince, qui, poussé par la Raison d'État, commit tant de crimes.

Landau publia deux recueils de poésies lyriques dont l'une, *Nous sommes témoins*, fait partie du répertoire populaire.

Le genre didactique continue à fleurir : l'anecdote, le conte et le proverbe, l'épigramme en vers trouvent des maîtres stylistes tant en Russie qu'en Autriche. Nous y consacrerons une étude à part.

Parmi les poètes didactiques, dont plusieurs tendent au lyrisme, signalons B. Mandelstamm, Papirno, Z. Cherchevsky, Is. Hourvitz, J. Steinberg, Samueli, Bril, etc... (1)

En résumé, toute cette étude montre combien la poésie hébraïque de la fin du siècle tendait à se rapprocher par son inspiration des anciens chants bibliques. Jusque dans sa forme, elle essaya de s'inspirer de l'antique prosodie hébraïque.

(1) Cf. les recueils littéraires : *Ha-assif*, *Keneset Israël*, *Ha Pardés*, *Ha Kerem*, *Ozar Ha-safrout*, etc.

CHAPITRE IV

ILLUSIONS ET DÉSILLUSIONS

Le retour à la forme du vers biblique, ce fut Zeeb Yavetz qui s'en fit le promoteur.

Romantique religieux, historien selon la manière de Bossuet, esprit d'une rare valeur, il mériterait d'être mieux apprécié. Il s'efforça de dégager le vers hébraïque de la prosodie moderne et de le ramener à la forme du parallélisme biblique, où l'équilibre de la pensée remplace celui de la rime, particulièrement dans les *Neginot mini Qedem* (Mélodies de l'antiquité), où il fait une paraphrase des contes talmudiques.

Il doit à sa profonde connaissance de la langue, plus qu'à sa faible inspiration poétique, de ne pas avoir manqué son œuvre. Aussi n'a-t-il guère trouvé d'imitateurs. En fait, le parallé-

lisme des images et des idées juxtaposées exige un état d'âme intuitif et inspiré, et provient plutôt d'un don que d'un art objectif et réfléchi. Seul le génie de Bialik parviendra plus tard à nous donner quelques rares spécimens du genre biblique.

Il n'y a pas jusqu'au genre du *Piout*, c'est-à-dire du style enflé et précieux propre aux poètes de la liturgie rabbinique, qui n'ait tenté plusieurs écrivains hébreux, dont deux sont parvenus à une certaine perfection !

Isaac Rabbinovitch, de Kowno, est le type achevé du poète populaire. Les thèmes qu'il chante, ce sont les vieux sujets de la poésie populaire juive, qu'il reprend avec un accent plus ou moins pur et moderne.

Tantôt il pleure les misères de la colombe exilée à laquelle on a coupé les ailes ; tantôt il raconte, dans un poème long d'un millier de vers, les misères du judaïsme en Roumanie et en Russie, et salue l'aube nouvelle de la Palestine.

Mais là où il est surtout touchant, où sa rhétorique touche au lyrisme pur, c'est quand il se met à raconter les misères propres d'un poète populaire juif qui, pour toute récompense, est contraint de s'exposer à toutes les vicissitudes de l'existence.

C'est Elle qui a raison est le titre d'une de

ses poésies personnelles. *Elle*, c'est la femme du poète.

Je suis devenu même épicier — et je nageais dans une mer de soucis pour pouvoir apporter à mes petits un morceau de pain sec – mais je n'en demeurais pas moins poète; je chantais à l'aube : et lorsque, de mes mains salies de naphte et de pétrole, j'écrivais furtivement mes méditations, — l'œil de ma femme me scrutait silencieusement et je percevais le reproche muet de sa bouche : veux-tu ruiner définitivement notre commerce !...

Et je savais bien qu'elle avait raison (1).

Plus littéraire, plus travaillé, mais plus encore genre Piout, est l'œuvre du docteur Isaac Kaminer (2). Dans des épigrammes sarcastiques à large allure oratoire, ce prédicateur dénonce les tares des juifs : aux pauvres il reproche leur ignorance, leur négligence; aux riches l'amour des excès qui engendrent la jalousie. Voici un spécimen de sa poésie qui est dirigé contre les riches du Ghetto :

Pourquoi te plains-tu toujours ? tu ne fais que te lamenter sur les maux de ton peuple. Est-ce qu'il n'y aurait plus de bienfaisance chez Jacob ni de

(1) Rabbinowitch s'établit plus tard à New-York. C'est là que nous trouvons également Ezechiel Leavitt, auteur d'un recueil poétique.

(2) Poésies réunies, 1909.

générosité en Israël ? Regarde et vois-les donc ces seigneurs aux centaines de milliers d'écus, ces princes d'argent, cette dizaine de millionnaires qui illustrent ce pauvre peuple d'Israël ! Ah, ces seigneurs aux centaines de milliers d'écus, ces princes d'argent, ces millionnaires n'ont-ils pas de tout temps été la plaie de la maison de Jacob ? Ce sont eux qui ont amené à notre peuple tant de cruelles misères, c'est à cause d'eux que nous avons toute gabelle (prélevée sur les pauvres) à l'intérieur, toute catastrophe qui vient du dehors.

Parfois aussi Kaminer devient patriote. Il abandonne la satire pour appeler le peuple à l'union de tous ses fils.

Réunissez-vous, mes frères, fils de Jacob, vous tous qui vous réclamez du grand nom d'Israël. Réunissez-vous, dans la commune de Jacob, près de notre mère qui est la Synagogue d'Israël. Voici Sion qui tend ses mains pour embrasser tous ses enfants ; voici ceux qui reviennent à leur peuple, à sa langue, ceux qui reviennent au pays des ancêtres !...

Mais, à la longue, on finit par se lasser d'entendre des voix qui, toutes, ont un même ton. L'âme des lettrés hébreux, repue de rêvasseries, aspirait à des thèmes plus humains et répondant mieux à leur sensibilité de modernes. On a donné en hébreu à cette inspiration vague, propre aux écrivains de la fin du siècle, la définition de

Shoafim, « les aspirants », dans un terme qui explique tout un état d'âme littéraire né de l'inspiration.

Par l'époque de sa naissance (1859), par son éducation initiale qui fut purement orthodoxe, par le milieu lithuanien d'où il est issu, Mardochée-Zébi Mané appartient encore à l'école de transition. Jusqu'à l'âge de 17 ans, il étudia le Talmud et lut les œuvres de l'hébreu moderne. Un goût très vif pour la peinture s'étant manifesté en lui, il se rendit à Vilna. Il y fréquenta l'école des arts et cultiva les lettres. Malheureusement il y souffrit une misère atroce, qui ébranla sa santé. Plus tard il alla à Saint-Pétersbourg, où il fréquenta l'Académie impériale des Beaux-Arts. En 1887, la phtisie l'emportait, à 27 ans.

Mané est un sensible, un lyrique d'inspiration sincère. Ce sont ses émotions, ses sensations propres qu'il exprime. Il les traduit dans un style simple, clair, assez pauvre de verve et d'imagination, mais touchant par sa simplicité, sa sincérité et ses nuances mélancoliques. Il est le poète des éternels sujets de la détresse humaine où s'expriment la souffrance du mal de vivre, le néant de l'être et la résignation. Le sentiment de la nature est très accusé chez lui. Aussi se plaint-il dans sa première production poétique que l'éducation puritaine du rabbi-

nisme lithuanien l'ait entraîné à méconnaître les charmes de la nature.

Ces misères (du ghetto) n'ont-elles pas meurtri tous mes sens, n'ont-elles pas desséché ma sève, coupé mes ailes... Ce sont elles qui ont profané une âme pure et naïve, car la souillure a sali le cœur de l'enfant innocent que j'étais...

Et cette nature, il l'aime en impressionniste, avec toute la tristesse d'une âme nostalgique et paisible. Il aime les soirées de printemps pour « leurs clartés qui remplissent son être de délices, pour leurs fleurs, pour le ravissement de leur chant qui monte ».

Mais il aime aussi les tièdes soirées d'été. Et surtout il aime les roses !

Que tu es superbe, ô jolie rose, avec tes veines vermeilles, d'un rose bleuâtre, avec tes gouttes de rosée qui tantôt, comme autant de larmes, tombent pour moi, et tantôt me sourient, pareilles à des yeux clairs...

C'est la nature qui ranime le poète languissant. Il aime la contempler sur les hauteurs (*Sur les monts de la Vilna*), comme il l'aime partout ailleurs et en toutes choses, en ses nuits, en ses étoiles, en ses espaces. Elle est sa seule bien-

aimée. Quand elle le trahit, il est triste comme la mort.

Hélas ! le printemps n'est pas encore venu, c'est en vain que déjà je me réjouissais, que déjà je chantais !

Mais dès que le printemps revient, tout revient !

C'est ta voix, ô nature, que j'ai perçue !
A quoi bon alors me plaindre, puisque (je retrouve) mon âme pure...

Même malade, même dans ses instants de souffrance aiguë, le retour de la vie, de la saison génératrice est pour lui un moment de bonheur, car la nature le guérit de toutes ses douleurs.

Sa *Consolation dans le mal* qui le ronge, c'est toujours la Nature.

Ne sont-ce pas les oiseaux chanteurs qui viennent à ma rencontre, lançant leurs trilles joyeux ?... Ne sont-ce pas les roses parfumées qui reposent mon âme avec leurs teintes lumineuses ?...

Au plus fort de ses douleurs, de ses agitations, de ses passions, un seul sourire de la nature est pour lui le « meilleur des remèdes ». Cette grâce douce et résignée, en contraste avec le pathos et le mouvement coutumiers de la plu-

part des poètes hébreux, fait l'intérêt de l'œuvre humaine de Mané.

Et lorsque même il se sait condamné, qu'après une longue lutte entre *l'Espérance et la Tristesse*, son esprit veut se dérober, et que la tristesse finit par l'emporter, il prendra son parti. Un désespoir paisible demeure la note prédominante. Contre l'oppression du mal, il trouvera un refuge dans une espèce de compromis qui l'accommode avec son mal, comme ce juif du Folklore, qui, dans l'impossibilité où il se trouvait de se débarrasser de la Dalouth (la Misère), lui demanda de devenir son amie et son aide, et qui ne sut plus se passer d'elle. Mané accepte la Tristesse et la considère comme une amie nécessaire.

Je te prie, ô douce tristesse, de ne pas m'abandonner. Ta flèche aiguë n'est-elle pas déjà trempée de mon âme? C'est à toi de m'accompagner vers les demeures de l'Eden céleste ou dans les abîmes de l'enfer... Certes, je t'aime, ô tristesse, malgré tes morsures, malgré que tu suces mon sang, car tu me fais goûter une jouissance délicieuse... N'est-ce pas à toi que je dois ces torrents de larmes qui apaisent les plaies de mon cœur, qui donnent un libre essor à mes sentiments bouleversés, qui me font baiser amoureusement les lèvres de ma Muse ?...

Et c'est dans cette illusion poétique que le poète vivra, souffrira et chantera. De temps à autre il se rappellera qu'il ne lui sera pas donné de savourer longtemps une existence aussi paisible, car la Mort le guette. Les roses qu'il aime tant lui inspirent le symbole de sa courte existence (*Mon image*) :

Parmi les fleurs, j'ai cueilli une rose ; sa splendeur n'est point encore flétrie, sa fraîcheur n'est pas encore évanouie. Je la vois étalée sur ma fenêtre en face de moi ; elle charme mes yeux de ses vives couleurs. Mais quelle misère ! Elle se fane et dépérit de jour en jour. C'est en vain que j'arrose sa tige. Mes propres mains ont coupé le fil de sa vie...

Les passions physiques demeureront inconnues du chaste poète du ghetto. L'amour de la nature, une sentimentalité patriotique emplissent son être. Élevé d'après les idées de Smolensky, Mané se souviendra toujours de l'enseignement du maître du relèvement juif. Il lui empruntera jusqu'au titre de « Am Olam » (le Peuple éternel) que Mané donne à son poème d'exaltation patriotique.

Comment proclame-t-on de temps à autre, de tous les bouts du monde, que notre peuple soit flétri, fini, que notre individualité soit disparue, que notre esprit se soit évanoui, que la vie ne batte plus dans notre cœur ? Mais non ! Ne sommes-nous pas le peuple

éternel, notre cœur n'est-il pas éternellement solide comme un rocher? Ils ont disparu : Rome, Babel, la Perse, et l'empire des Mèdes. Seuls nous survivons.

Et ce n'est pas seulement le peuple qui survit. c'est aussi son antique patrie. Et Mané rêve son plus beau rêve, celui de s'en aller vers ce pays du Soleil où, malade, il trouvera un remède à ses souffrances en même temps qu'à celles de sa nation.

Mas'eat Nafchi (Mon Idéal) est le chant de cygne de Mané.

Le soleil printanier se penche vers l'Occident, vers les confins du ciel. Une lueur rouge s'y répand, délicieuse à la vue! Un calme serein règne tout autour. Pas une feuille ne bouge : sur le sommet du coteau, le poète est assis solitaire... Silence! On entend un battement d'ailes : un vent pur caresse mon visage, il balance aussi les branches.

Voici la cigogne aux ailes toutes grandes, au ventre clair comme la neige : la voici qui, sur l'horizon, coupe la mer d'azur.

Ici, c'est le printemps des paysages du Nord. Mais le vol de l'oiseau suscite chez le poète, la vision du pays du Midi dont « l'air vivifie les âmes » !

Oh! puissé-je avoir aussi des ailes comme la colombe

moi homme-ver! Puissé-je du moins être homme libre pour choisir le lieu de mon séjour! Je m'envolerais, à la rigueur je m'en irais à pied vers le pays de l'Est, là où chanta, où mourut Halévy, là où, devant des champs de blé et de fruits, ma douleur cesserait bien vite...

Et à côté des agriculteurs juifs, sur ces champs de blé et de fruits, moi aussi je travaillerais, je chanterais, je respirerais l'air qui referait mes forces...

Et il termine ce chant qui symbolise le peuple malade tout entier :

Où es-tu donc, ô terre sacrée, vers laquelle mon âme se transporte? puissions-nous tous deux à la fois renaître à une vie nouvelle !...

La prière du poète ne devait pas être exaucée : l'œuvre de colonisation de la Terre-Sainte ne faisait pas de progrès.

Après Mané, les prophètes se turent, faute d'inspiration, et les rares poètes qui surgirent entre 1885 et 1895 manquèrent de thèmes et de personnalité. C'est ainsi que N. Pinès se fit remarquer plus par l'élégance de son style que par la profondeur de ses pensées.

Un autre jeune poète, Samuel L. Gordon (1), qui,

(1) Poésies parues dans les *Sifre Agora* de Touschiya et dans plusieurs recueils littéraires.

à la qualité d'une langue simple et coulante, joint le souci de la forme, se plaint également de l'absence d'un Idéal susceptible de captiver l'imagination du poète.

Dans un long poème, S.-L. Gordon pleure l'inanité des *Rêves du Temps*. Il les dénonce comme des lumières qui égarent tour à tour les jeunes générations. Il raconte comment dans sa jeunesse il avait connu la foi, et comment il planait sur les hauteurs mystiques du Ciel, lorsque la Science (moderne) survint et le chassa de l'Eden céleste.

Les cieux, mais que sont-ils devenus ? Ils ont disparu, ils se sont évanouis dans l'abîme de l'éther ; ils ne sont plus qu'un globe sidéral qui passe par les hauteurs d'une mer de néant.

Et en bas, sur terre, il se trouve dans le ghetto sombre, dont il n'a pas seulement la satisfaction de partager les croyances, et dont il ne partage que les misères.

Et en bas, hélas ! c'est un marais qui s'étend autour de moi, ce sont des vers qui rampent autour de moi, et je suis moi-même un ver !

Certes, il entrevoit, au delà de ce marais, des horizons souriants : une belle nature, l'amour, la science, la liberté, visions que l'une après l'autre

il salue, et auxquelles il jure un « amour, un dévouement, une affection pour tous les humains et aussi pour les animaux ». Il traverse alors une crise de libéralisme et nous montre le libéral juif qui plaide pour la justice universelle, dont il exclut pourtant ses propres frères :

Mes frères d'autrefois, ces vers du marais, combien je les haïssais, combien je les méprisais...

Cependant les vagues de haine revenaient ; la persécution rejeta le poète en arrière, vers le ghetto dont, après avoir goûté à la vie moderne, il ne veut plus partager la vie mesquine et dégradante. Heureusement, la vision de la Jérusalem nouvelle lui offre une illusion : s'il lui est impossible de vivre en homme libre dans le ghetto, du moins il s'en ira en Palestine pour vivre en juif libre...

Le poète supplie sa nation d'en finir avec une vie si méprisable, de retourner en Palestine, et il lui expose le programme du Sioniste éclairé :

Lève-toi donc, lève-toi du gouffre de ton esclavage éternel et porte-toi vers ces monts sacrés, vers la montagne de la sainteté et de la liberté, foyer éternel de « justice égale pour le citoyen et pour l'étranger », où s'élèvera ton étendard de la justice éternelle, celui qui n'a jamais été souillé de sang. Étendard

d'amour pour l'ennemi de la grâce, pour son propre adversaire. Oh! lève-toi donc, et monte vite à la montagne sacrée.

Après un séjour personnel en Palestine qui ne semble pas avoir précisément attisé son ardeur sioniste, Gordon revint en Russie. Mais la source de son inspiration étant tarie, il se retrempa dans les traditions du moyen-âge. C'est le martyre d'Israël qu'il chantera dans une série de poèmes historiques.

CHAPITRE V

ILLUSIONS ET DÉSILLUSIONS (*suite*)
I.-L. PEREZ

Le néo-romantisme hébreu devait jouer de malheur. L'hébreu semblait perdre sa terre classique, la Lithuanie : trois générations d'écrivains auxquelles la littérature doit presque tous les courants populaires semblent l'avoir épuisée. Le nihilisme slave, dont la littérature hébraïque avait préservé ce pays, finit par forcer cette dernière forteresse du rationalisme séculaire d'Israël.

La désillusion des Maskilim, suivie de près par la déception des Hobebei-Zion (les Sionistes pratiques) qui ne voyaient plus en Palestine de solution possible à la question économique et politique juive, avait détaché de l'hébreu la majeure partie de la jeunesse. Cette contrée au

judaïsme puritain, sobre et réfléchi, la seule où les juifs slaves aient su résister à l'infiltration du mysticisme dissolvant des Hassidim, ne se berça pas longtemps d'illusions peu réalisables. Aigrie par les misères, exaspérée par les persécutions, toute une jeunesse se révolta et entraîna les masses vers un nihilisme désespéré d'origine slave. C'est de là que sortit le Bund et plusieurs autres organisations révolutionnaires juives à tendance anarchiste. Non seulement on revenait aux traditions antirabbiniqnes des Maskilim, mais on inaugurait une guerre acharnée contre tout ce qui rappelait le passé juif : on cherchait, entre autres, à remplacer l'hébreu, langue des « intellectuels et d'idéologie », comme on disait dédaigneusement, par le judéo-allemand, jargon barbare d'importation *germanique*, parlé par le peuple... Cette crise dure depuis de longues années et la littérature hébraïque s'en ressentit.

C'est dans la Pologne russe et ses dépendances méridionales, où vivent près de trois millions de juifs arriérés et tous adonnés aux pratiques ésotériques du hassidisme, qu'à la fin du siècle la « scène hébraïque » se transporte.

Dans ce milieu imbu de mysticisme, contre lequel la Haskala ne pouvait rien, la sensibilité sioniste devait opérer la transformation que la raison avait autrefois accomplie dans les mi-

lieux puritains des talmudistes lithuaniens. Sous l'influence du journal et du livre hébreux, des cercles de jeunes lettrés, gagnés à la vie moderne, se multipliaient dans toutes les provinces polonaises. Ils ne persévèrent pas dans la voie traditionnelle, mais leur influence suffit à marquer une nouvelle étape, qui n'est pas encore achevée, dans l'histoire littéraire de l'hébreu. C'est d'eux, en effet, que datent les tentatives d'art en hébreu, de l'art souvent conçu comme un nihilisme moral et surtout mental.

Quoi qu'il en soit, le centre de gravité de la littérature hébraïque passe à Varsovie, qui eut Odessa comme rivale.

I.-L. Pérez, né vers 1850, est le premier poète de l'école polonaise. Ancien Maskil converti au nationalisme, il débuta en écrivant des tirades dirigées contre les assimilateurs juifs.

Dans ses *Mélodies contemporaines*, il constate avec l'exagération qui le caractérise le revirement que le retour de la persécution fit subir à ses idées.

Un jour d'expérience, un jour de colère nous a démontré que toutes les richesses du savoir sont périmées ; il a démontré que les sept vaches grasses sont des louves, que les fleurs de la Haskala sont de la lèpre. Oh ! fils pervers ! Revenez à votre Dieu, Revenez à Jéhova !...

C'est sur le même ton chauvin qu'il chante la gloire de la Tora et d'Israël. Aux jeunes filles juives qui sont belles, superbes, il reproche « de devenir étrangères » à la Renaissance hébraïque et à ses prophètes.

Seulement le didactisme ne s'alliait pas au tempérament impulsif, à la vision nébuleuse du hassid polonais qu'est Pérez. Et si le symbolisme était de mode vers 1890, il avait été cultivé de tout temps en hébreu : les images indécises évoquées par une intuition non réfléchie, la suggestion des idées et des figures et surtout des mouvements réflexes de l'esprit, étaient des procédés que l'on avait pu constater chez les auteurs de la Bible comme chez les poètes du moyen-âge. Il n'est pas jusqu'au libertinage plus suggéré que personnel, qu'on ne retrouve dans les œuvres des Juda Halévy, des Ibn Ezra, et surtout d'Emmanuel le Romain.

L'apparition entre 1890 et 1894 des poésies symbolistes, qui touchent au décadentisme, et que Pérez réunit ensuite en un seul recueil, n'en fut pas moins une innovation dans les belles-lettres hébraïques : la sensibilité mystique du poète se prêtait merveilleusement à cette forme. D'autre part les lecteurs hébreux, las des répétitions éternelles, des mélancolies monotones des sionides, écœurés de l'idéologie des puri-

tains lithuaniens, saluèrent ce nouveau lyrisme comme une révélation, au grand scandale des lettrés de la vieille école.

Ha-Ougab est le titre du recueil de Pérez. Le terme est équivoque. Ougab veut dire en hébreu « une flûte » ; mais sa racine suggère en outre l'idée de libertinage, d'érotisme. Ceci montre combien Pérez avait compris la nécessité pour le symboliste « fin de siècle » de jouer sur le sens équivoque et suggestif des termes, des nuances, des expressions et des tournures, comme sur le rythme des vers, et de se livrer à toutes les variations auxquelles la langue française particulièrement s'était si bien prêtée. Pérez se tira admirablement de ces difficultés linguistiques. Malgré les incorrections qu'on put lui reprocher, il eut une poésie souple, colorée et foncièrement hébraïque. Symboliste, mais avant tout « sensibiliste », il sent noir, il voit rouge et c'est à la tristesse éternelle, au cri et au sanglot qu'il réclame des sensations nouvelles.

Les thèmes mélancoliques ne lui manquent d'ailleurs pas. Dans la courte dédicace qu'il adresse naturellement à *Elle*, il déplore la situation tragique du poète, qui écrit des vers d'amour en une langue que sa bien-aimée ne comprend seulement pas...

Lorsque mon cœur se brisa en moi comme un vase, je mordis mes lèvres de mes dents. Aujourd'hui ma Muse s'épanche en lamentations dans une langue qui lui est étrangère...

C'est dans cette langue étrangère pour *Elle*, mais familière pour lui, qu'il contera les épisodes de ses misères, de ses sensations d'amour...

Artiste et impressionniste, il sait placer son amour dans le cadre de la Nature environnante. C'est dans la Nature qu'il prend les figures et les images qui traduisent son état d'âme. Au moment où son amour s'épanouit, il ne voit partout que des Lueurs.

En même temps que tous les bourgeons, la *Rose* de mon cœur se réveille, elle aussi ; aux chants des étoiles matinales et nocturnes, la Muse de mon Ougab s'épanche, elle aussi. Lorsque le rossignol fit entendre sa voix, mon cœur se fondit en larmes ; lorsque la Nature s'endormit autour de moi, mes rêves se réveillèrent...

Les *rêves*, c'est tout d'abord la vision d'une *Étoile*, mais d'une étoile symbolique :

Des myriades d'étoiles sont là-haut au Ciel. Unique est l'étoile qui éclaire mes ténèbres.

Mais « un nuage passe et obscurcit l'astre » : heureusement que c'est un astre qui ne s'éteint

pas et qui, pour le poète, éclaire toute la Nature :

Les mystères des étoiles, des cieux, je les découvre dans tes yeux, ô ma Belle ; et je déchiffre le secret du murmure des fleurs, aux gouttes du miel qui tombe de tes lèvres. Et quand ta main mignonne est sur ma tête, le Livre du Passé s'ouvre devant moi, et à l'éclat lumineux de tes yeux d'azur, j'entrevois jusqu'à la fin des siècles.

Ces yeux d'azur pour un poète hébreu sont un peu inattendus. N'oublions pas qu'Israël n'est plus l'incarnation des aspirations du poète ; il s'agit des désirs charnels de la femme, d'une femme, et probablement — sûrement — d'une excellente catholique aux yeux bleus.

Ton front clair est mon ciel où luisent les étoiles de tes yeux. Sans toi, mon existence est l'Ombre de ma Mort, car mon soleil c'est le sourire de tes lèvres... C'est toi qui es mon flambeau, qui es ma vie. Sans toi, je ne serais qu'un atome inerte, car ce sont les lueurs de tes yeux qui ont tissé mystérieusement mon âme. O toi qui es mon existence, ma lumière, ma lyre !

Mais les roses sont entourées d'épines, le poète se plaint que sa bien-aimée soit méchante :

Je ne reviendrai plus chez toi, ô ma Belle. Les

instants de bonheur que j'y passe ne sont-ils pas terribles ? Ce n'est point la grâce lumineuse que tu distribues aux visiteurs : c'est mon cœur que tu déchires pour en partager les morceaux à tout le monde...

Chez *Elle* la jalousie l'étreint, aussi l'invite-t-il à le suivre vers le champ solitaire, dans le cadre de la nature qui est le sien :

Allons, allons aux champs, pour nous asseoir sur une colline verdoyante ; c'est là que je règne *tout seul*, sous le talon de ton pied mignon...

Royaume bien restreint, mais suffisant pour l'amoureux, qui se sent ainsi à l'abri de la jalousie :

Allons, allons à la prairie où un calme serein nous entoure, où notre amour fleurira parmi les fleurs du printemps... Allons, allons au bois, où passe, parmi les branchages, un vent qui te soufflera à l'oreille les secrets de mon cœur...

Désabusé, l'amoureux finit par tout accepter de sa bien-aimée, qu'il traite de « cruelle et de miséricordieuse » à la fois, à qui il pardonne d'avance, lui qui « serait heureux de figurer parmi ses victimes ».

Ou bien:

Ma raison, indignée de tous ses caprices la maudit,

alors que mon cœur noyé dans mon propre sang l'invoque en murmures.

Cependant l'Illusion de l'Amour s'en va, et il ne reste plus à l'auteur que des lamentations, des *Kinot*. Mais ses Kinot ne ressemblent guère à celles des rabbins, ce sont des Kinot « fin de siècle ».

Le soupir de ma lyre s'est exhalé avec violence des cordes de mon violon.

Un vent silencieux le porta sur ses ailes vers les espaces de l'Infini.

Et il volait... Lorsque le fleuve l'eut entendu, ses vagues se heurtèrent avec colère.

Et il volait... Lorsque la forêt l'eut entendu, elle siffla au point de faire trembler ses feuillages.

Et il traversait les vallons, les collines, et les fleurs lui répondirent.

Le lys, son frère à *elle*, en eut le visage pâle de honte.

Et il s'éleva aux hauteurs du vent, là où les étoiles intercèdent pour moi.

Et il pénétra au-delà des rideaux du Ciel, là où les Anges de la Gloire (divine) fondirent en larmes...

Cette poésie déjà si touchante est remarquable par son accent foncièrement hébraïque.

Voici maintenant une élégie symbolique :

Le fleuve coulait serein, se vantant de la limpidité de ses eaux de cristal.

Il dit : N'est-ce pas à travers mes eaux qu'on voit les étoiles, et les rideaux célestes ne s'y étalent-ils pas ?

Soudain les cieux se couvrirent en haut, le tourbillon y ayant accumulé les nuages.

Et le ciel s'obscurcit, et les astres s'éteignirent...

Ainsi fut troublé le fleuve orgueilleux...

Mais le symbolisme domine dans la série : *le Soir et le Matin.* Ce sont les clartés et les ténèbres qui entourent son amour, que le poète raconte :

Une figure lumineuse se porte le soir, d'une envolée, vers ma chambre, et les clartés brumeuses du rideau reposent sur les boucles de cheveux de ma Belle. Avec les gouttes de la rosée des fleurs, elle orne sa tête comme une couronne ; une dentelle tissée de rayons de lune fait une robe sur sa chair splendide.

Et l'odeur des parfums du printemps émane du souffle de la Très Belle au-dessous de ses lèvres vermeilles : c'est ainsi qu'elle (la figure) s'arrête pour un instant dans l'antichambre.

Jusqu'au moment où les rayons des yeux bleus caressent les cordes de ma lyre, où mes entrailles agitées se meurent, et la Poésie jaillit de mon cœur.

Cependant l'impression qui se dégage de cette poésie n'est pas joyeuse :

Seulement elles sont moqueuses, les lèvres roses

et les yeux bleus sont taquins. Ce sont autant de flèches qui ouvrent les plaies de mon cœur, d'où s'écoulent mes vers...

L'image décevante des traîtres yeux bleus de la fille du Nord rappelle à l'auteur l'origine méridionale de sa race et de sa Muse. Il se sent les instincts du « bédouin libre », il éprouve l'hallucination « du désert », de la solitude et des espaces, mais ce n'est qu'un rêve. Dès qu'il se réveille, le malheur de sa passion déçue le tourmente ; il est dévoré par des visions charnelles inassouvies :

Etoiles de bonne augure, étoiles matinales, étoiles de l'espérance miséricordieuse, un seul soleil peut vous éclipser, c'est le Soleil du Désir satisfait.

Et il essaie d'y absorber son être, de s'oublier :

Je me noyai dans les profondeurs infinies de ses yeux, sans plus entendre ses paroles, sans plus avoir conscience de « mon moi ». Je ne perçus plus que la musique de sa voix qui m'avertissait que je vivais encore. Hier, cependant, mes sensations se heurtaient dans mon cerveau, pareil à une ruche, tandis que ma raison s'évanouissait, et ceci parce que mes cieux, ses yeux à Elle, se fermaient. Seules ses lèvres chantaient toujours la Mort de mon bonheur, un chant de Deuil.

La mort de son bonheur suscite dans son imagination de décadent le spectacle de la mort de toutes choses :

Les cieux se sont assombris et ressemblent à la terre cuite, et mon âme s'est assombrie avec eux. N'est-ce pas que bientôt mes yeux seront couverts de fragments de terre cuite (1) ?

Et ce sera dans des larmes amères, à cause de mon malheur, que les nuages se fondront, ce seront des larmes froides qui couleront des yeux de la Belle sur ma tombe.

Ce fantôme de la Mort qui efface tout, qui empoisonne toute jouissance, tout bien-être, obsède le poète dont la pensée maladive crée des images malsaines et macabres :

Connais-tu, ma Belle, le Champ que toutes les générations ont semé de larmes ?

Connais-tu, ma Belle, le Champ qui fait pousser les pierres et qui nourrit les vers ?

Connais-tu, ma Belle, le Champ où parmi les épis mon espoir fleurit ?

Connais-tu, ma Belle, le Champ où se tairont, tous deux, mon cœur et ton amour ?

La *Palmette* incarne pour lui le symbole du retour éternel des choses qui ont toujours la

(1) Allusion au rituel mortuaire en usage chez les juifs.

même fin macabre. C'est à elle qu'il adresse la dernière série de ses élégies :

Dis-moi, *Palmette*, pourquoi ce vent lugubre, qui souffle silencieux dans les Champs de la Création ?
Seraient-ce les âmes des morts qui y verseraient leur souffle funèbre et cette désolation de pourriture qu'on boit dans la coupe des nuits ensorcelantes ?

Evoquant le récit d'Ezéchiel, le poète interroge la *Palmette*, et lui demande si, au milieu de cette lassitude de vivre qui marque la décomposition d'une civilisation, une résurrection encore est possible :

Dis-moi, *Palmette*, se peut-il qu'aucun prophète ne se lève plus pour accomplir le miracle de la Vallée des Ossements ?

Et il voudrait approfondir le problème de la vie; c'est tout un chapitre de philosophie pessimiste qui est exprimé dans ce morceau :

Est-ce Dieu qui a appelé du Néant le Monde et tout ce qu'il contient ? Ou bien est-ce l'homme qui se crée des Dieux selon son image ?
Existerait-il quelque part un œil surveillant une main qui note tout sur un registre : « Rendez compte » serait-il vraiment l'écriteau effrayant gravé sur les Portes de la Mort ?
Ou plutôt ne ferions-nous qu'inscrire sur l'eau,

graver sur le sable les événements et notre Livre des Chroniques serait-il destiné à être dévoré par les vers?

Toute notre semence n'est-elle pas la proie des épines ? Nos larmes n'arroseraient-elles pas les rochers seulement ?

Tout ce pessimisme d'impressionniste ne peut être que la conséquence d'un amour trahi. Les derniers vers de cette poésie autorisent à le croire :

Ah ! la Lumière de mon Amour s'est éteinte et mon cerveau est rongé de vers...

Ainsi, après avoir erré d'un mysticisme ardent à un nationalisme rétrograde, le poète ne recherche plus que les sensations morbides d'amour physique.

Pérez ne devait pas se servir longtemps de l'hébreu : entraîné par le courant d'un démocratisme mal compris, il se mit à écrire en judéo-allemand. La majeure partie de ses œuvres est écrite dans ce dialecte impur et sans harmonie. Cependant l'artiste raffiné, le poète nébuleux qu'il est ne saurait être compris de la grande masse, et il est probable qu'il reviendra à la poésie hébraïque.

D'ailleurs, vers 1895, — comme en 1885 et en 1905, — l'hébreu subit une crise qui sembla

devoir hâter sa disparition comme instrument littéraire : désillusionnés et déçus, les écrivains réalistes employèrent le russe, le polonais, le judéo-allemand, abandonnant la culture hébraïque aux idéologues. Mais de même que le phénix renaît de ses cendres, le recueillement est toujours suivi d'un renouveau des Forces Créatrices...

LIVRE TROISIÈME

LA POÉSIE CONTEMPORAINE

CHAPITRE PREMIER

LE LYRISME PATRIOTIQUE
H.-N. BIALIK

Les rives du Dnieper et les régions voisines de la mer Noire contiennent une population juive primitive et peu cultivée. C'est là aussi que s'est développé le moins européen des judaïsmes modernes. Son histoire est celle des populations qui se sont succédé dans ces contrées, depuis le début du moyen-âge. Entre le huitième et le onzième siècle, le sud-ouest de la Russie actuelle fut le théâtre des migrations des juifs qui, persécutés en Orient et dans l'Empire byzantin, se portèrent vers les pays slaves pour se mettre sous la protection de leurs coreligionnaires, les empereurs khazars. Marchands, agriculteurs, artisans, gouvernants même, ces israélites vivaient dans un état d'ignorance religieuse, voire

d'indifférence, qui contrastait avec la religiosité rabbinique des juifs du nord. L'annexion de l'Ukraine à la Pologne fit affluer en masse les rabbins d'origine allemande dans les provinces de la Nouvelle-Pologne ; et bientôt l'étude de la Loi, l'usage de l'idiome judéo-allemand, fortement slavisé d'ailleurs, s'y généralisa. Toutefois des survivances de l'origine orientale de ce judaïsme peuvent être constatées jusqu'à une époque tardive ; jusqu'au dix-septième siècle on rencontre des *cosaques* ou guerriers juifs, et des groupes de juifs caraïtes ou dissidents d'origine byzantine. Cependant, en 1648,le soulèvement des cosaques provoqua le massacre d'un demi-million de juifs, la ruine de centaines de communautés et la décadence morale de la population juive. Cet état de choses se prolongea jusqu'en 1796 ; les massacres et l'arbitraire démoralisèrent les populations des pays arrosés par le Dnieper. L'anarchie politique détermina une recrudescence de superstitions et de mysticisme. L'influence de la Turquie, qui, avec la Pologne en décadence, disputait à la Russie les provinces méridionales, la persistance parmi les juifs indigènes d'une mentalité orientale, eurent pour conséquence la formation de la secte des Hassidim. Cette secte, par sa doctrine, rappelle le maraboutisme musulman. Elle pré-

conise le mysticisme pratique, le culte des saints vivants, l'enthousiasme dans le rituel, la sensibilité et l'exaltation religieuse. Elle servit plus tard à contrebalancer l'ascendant du rabbinisme puritain et dénué de poésie qui se cantonna en Lithuanie. Cet état d'âme maintint les populations de la Petite-Russie dans un état d'ignorance générale : l'étude de la Loi y était peu développée ; les lettres hébraïques y étaient encore moins cultivées. Les rares écrivains qui, originaires de ces pays, se sont convertis à la Haskala, le doivent au contact avec les lettrés de la Galicie ou de la Lithuanie.

Le *Kulturkampf*, ou l'antagonisme entre les jeunes et les vieux, ne se produisit dans ces pays que vers la fin du dix-neuvième siècle. Encore ce mouvement n'est-il dû qu'à des causes économiques, qui poussaient les jeunes à s'instruire pour mieux gagner leur vie. Et comme ils n'en trouvaient pas les moyens dans leur province, ils tâtonnaient, ils traversaient des crises mentales avant d'arriver à une conception plus précise des choses sociales et morales. Chez ces populations ignorantes, le talmudisme était déjà un progrès, car il représentait une besogne intellectuelle : aussi de 1880 à 1890 on constate un fort courant de jeunes gens qui, de la Petite-Russie se portent vers les écoles

rabbiniques de la Lithuanie : ils en revinrent sans doute plus savants dans les choses du Talmud, mais, en outre, initiés à la littérature hébraïque moderne, qui offrait à leur foi mystique ébranlée plus de satisfactions morales que la rigidité du talmudisme. Partagés entre une foi caduque et la sensibilité juive qu'ils tenaient de leur milieu, ces hommes passionnés se trouvent exposés à une terrible lutte morale dont Feierberg, dans ses poèmes en prose, et Berditchevsky, dans ses contes, ont narré les phases.

Ainsi la poésie hébraïque, frappée de décadence en Lithuanie, rencontra une nouvelle source d'inspiration. On vit alors la sensibilité vague propre aux Juifs du Midi russe se préciser, s'éprendre de la mélancolie sioniste, et donner naissance à une pléiade de néo-romantiques hébreux, dont le meilleur représentant est *Haïm-Nahman Bialik* (1).

La biographie de H.-N. Bialik est celle de tous les jeunes lettrés de la Petite Russie. Originaire d'une misérable bourgade de la Volhynie, et fils de prolétaires, il fut élevé selon les concepts des Hassidim. Il étudia dans sa jeunesse la Cabbala et le Talmud. Esprit lucide, il fut un des rares écrivains du Midi russe dont la pensée

(1) Né en 1873 à Rady en Volhynie. *Poésies* (*Shirim*), éd. Touschiya, Varsovie, et *Moria*, Odessa, 1908.

devait sortir indemne du conflit entre le hassidisme et la Raison moderne. Intéressé par la dialectique subtile de la scholastique rabbinique, il se rendit à Volozjin, la dernière grande académie du talmudisme au déclin, et garda de son séjour dans cette ville les meilleurs souvenirs. Mais si la doctrine ardue et sévère des rabbins lui procure des satisfactions cérébrales, elle ne contente ni son imagination ni son cœur : au contraire, la littérature hébraïque, romantisée, lui apporte de profondes jouissances émotives, qui s'empareront de lui. Il revint dans sa province natale maître de la langue hébraïque et patriote juif d'autant plus convaincu qu'il n'avait jamais connu les excès du rationalisme sceptique de ses prédécesseurs de la période de la Haskala. Il enseigna l'hébreu, fit de menus commerces, mais n'en demeura pas moins poète et rêveur. Le poème intitulé *A l'Oiseau*, qu'il publia dans un recueil d'Odessa (1), fut un succès. Plus tard il s'établit à Odessa, qui, depuis l'éclosion de la littérature hébraïque dans le Midi russe, était devenu un centre littéraire important. Styliste érudit et créateur inspiré, il enrichit la poésie hébraïque de véritables chefs-d'œuvre.

(1) *Ha-Pardès*, 1. 1891.

Personnel et sensible, le poète raconte sa vie et l'origine de son inspiration :

Savez-vous d'où je tiens ma Muse ? Un poète solitaire se trouvait dans la maison de mon père, c'était le Grillon, le chansonnier de la Dalout (1)...

Ah ! la Dalout des pauvres petits bourgeois juifs que le poète avait connue dans son enfance :

Lorsque mon père se voyait obligé de passer le Sabbat aussi misérablement qu'un jour vulgaire... Sept enfants affamés entouraient la table, à la voix des Zemirot (2) que notre père faisait entendre, assis à côté de notre mère affligée... Cette pauvre femme souffrait à elle seule pour tous les siens... Ses larmes coulaient dans la farine. C'est ce pain que j'avalai, et c'est lui qui pénétra dans mes os...

Fils de la misère, le poète parodie une chanson russe dans *l'Étoile égarée* :

Mon père, c'est la *Galout* amère (3) ;
Ma mère, c'est la *Dalout* noire...

Seules, la persécution, la misère ne l'auraient pas trop effrayé : les Juifs ont connu ces deux fléaux de tout temps, et n'en ont pas moins vécu.

(1) *La Misère.*
(2) *Chants de samedi.*
(3) *L'Exil.*

Mais le cerveau du poète est imprégné du scepticisme moderne, et l'absence de tout idéal, de tout rêve d'un avenir national meilleur le tourmente :

Mais non ! Ce n'est pas mon bâton, ni mon sac de Juif Errant qui me pèse. Ce qui est plus lourd, plus cruel, c'est une vie qui sombre sans aspiration, sans idéal...

Homme qui a perdu la foi, il a connu tous les mauvais côtés de la vie du ghetto, sans pouvoir participer à ses quelques satisfactions morales :

Et c'est dans une longue journée ennuyeuse qu'on t'avait prédit toute une vie futile. C'est l'araignée qui avait tissé dans ton cœur ce rêve méchant : les humiliations de Dalout, la boue immonde, des misères inouïes, tout ce qui offre la vision des ténèbres sans fin suspendues sur tes Cieux...

Ah ! la triste existence que celle du lettré hébreu dans le ghetto : à la rigueur il pourrait devenir Melamed, instituteur religieux, seule profession libérale qui lui soit accessible ; mais il s'exposera ainsi aux humiliations des bourgeois abrutis, à la misère matérielle la plus atroce, à la nécessité de l'hypocrisie, et il aura en outre à enseigner, quinze heures par jour, des choses surannées qui répugnent à sa conscience de

libre-penseur. C'est ce que Haïm-Nahmam Bialik exprime dans son poème : *L'espoir d'un pauvre Melamed.* Il ne reste donc au poète qu'à végéter dans sa pauvre province natale, qu'à peiner, qu'à souffrir, et à se soulager, si possible, en versant des larmes. Seulement ce n'est pas en vain qu'il est Maskil : le déterminisme exaspéré de Gordon et la Révolte pessimiste de C. Chapira lui sont trop familiers. A l'inverse des juifs des temps passés, il ne croit plus à l'efficacité des plaintes contre le mal juif.

Je sais bien, s'écrie-t-il, que mes pleurs, pareils aux pleurs d'un chat-huant dans les ruines, n'attristent pas les gens, n'émeuvent pas les cœurs...

Sans illusion présente, sans perspective d'avenir, le poète imite ses prédécesseurs et reprend le chemin du passé. Il devient romantique ; il fait, par la pensée, un pèlerinage à travers sa petite ville natale où il cherche les rares points lumineux que la vie nouvelle n'a pas encore éteints. Il aime, cette petite cité juive de la Volhynie où il s'est « lassé à flâner, et où il est revenu de loin », car il aime en elle les derniers sourires d'une tradition populaire qui s'en va. Il aime ses pauvres habitants et leurs souffrances résignées ; il aime l'optimisme fataliste de ses humbles habitants, parmi lesquels étaient ses

parents, la piété naïve de ses derniers dévots, la foi primitive de ses derniers mystiques, la chasteté discrète de ses jeunes filles ; il y goûte les légendes populaires traditionnelles et la naïve crédulité des cabbalistes.

La note populaire est un des éléments qui font l'originalité de l'œuvre de Bialik. Issu du peuple, il restera peuple et sa muse s'en ressentira toujours. Elle sera parfois de tournures et d'expressions vulgaires, d'images naïves et se parera de cette sensibilité brumeuse qui est dans la nature du juif de la Petite-Russie.

Dans le *Tikoun Hazot* (les veilleurs de nuit) Bialik fait le tableau des derniers disciples de l'antique tradition « Abélé Jéroushalaïm », vieillards qui se lèvent à minuit pour pleurer la Ruine de Jérusalem.

Rabbi Zarah est le cabbaliste retardataire. Après avoir vainement cherché à déjouer par des procédés purificatoires et des formules magiques les machinations qu'ourdit Satan pour empêcher l'arrivée du Messie, le patriote cabbaliste finit par se convaincre que rien ne réussira : la faute en est à l'incrédulité générale ; Satan lui-même est devenu libre-penseur !

Le Samaël (Satan) de notre époque est aussi perverti que l'homme, il est lâche et gâté : lui non plus

ne croit plus dans le Dieu d'en haut : aussi les Sacrements de Jéhova n'ont plus de prise sur lui !...

Déçu à nouveau, le pauvre mystique renonce à la sorcellerie, et, devançant les sionistes, il part à la découverte des moyens pratiques pour aboutir à la Jérusalem nouvelle et à la délivrance des siens. Il en perd la raison.

L'Espoir du pauvre, poème populaire qui nous dépeint l'existence d'un misérable « Melamed », est un modèle achevé de style populaire.

Ah ! le temps arrive-t-il, le moment approche-t-il où moi aussi, moi Leizer-Mendel le Melamed, je pourrai enfin trouver une trêve à ce vil labeur qui rend mes os comme le bois, qui ronge ma chair... Voilà déjà huit *Zémanim* (semestres), quatre longues années, que je ne suis plus retourné dans ma maison, que je n'ai revu ma femme et mes enfants (puissent-ils vivre !)... Dieu sait cependant combien mon cœur languit, comme il s'ennuie en se rappelant ces délices de mes yeux, mes petits poussins, ma digne moitié, la dame Zipa (puisse-t-elle vivre !) Mais qu'y pouvais-je ? Le Ciel m'est témoin que je n'aurais su rentrer les mains vides, rentrer sans avoir amassé 500 pièces d'argent ; je me l'étais promis au moment de me séparer de ma femme (condition qui serait aussi sûre que celle des fils de Ruben (1) et de Gad).

(1) Cf. *Nombres*, ch. 27.

A présent que Dieu soit loué! Plus que deux semestres, deux seulement, à plier l'échine sous le joug de l'enseignement, pour que la somme de 500 sicles soit complète. Alors tout sera fini, gloire à Dieu, Créateur du Monde !...

Encore un an, pourvu que Dieu me laisse vivre! Jusque-là ce sera la veille du jour du rite du Hamez (1) avant la Pâque... Alors, debout, Leizer-Mendel, debout pour signer à jamais l'acte de divorce avec le fouet, le banc scolaire et l'enseignement lui-même!... Assez de cette vie d'ascète et de pérégrinations, de cette vie de martyr à l'étranger, loin, loin de ton nid... Dépêche-toi donc et cours sans t'arrêter, vole vers ce nid où t'attendent ta colombe et tes petits poussins !... O chère femme, enfants chéris ! J'imagine comme ils seront heureux...

— Qu'est-ce que tu m'apportes, mon mari ?

— Et à nous, qu'apportes-tu, père ?

— Je n'apporte rien pour chacun, pressé que j'étais de vous rejoindre. Seulement, j'apporte à tous un beau cadeau, un cadeau précieux, superbe, car c'est lui qui chassera la Dalout de tous les coins de notre maison, c'est lui qui nous consolera de nos peines antérieures... Je vous apporte cinq cents bonnes pièces d'argent...

Je m'imagine de quelle lumière, de quelle sérénité la pièce s'emplira, en cette soirée du « Seder » solennel de Pâque, tandis que le vin brillera dans les coupes pures et que mon plus petit Jehiel me regar-

(1) Le Pain levé.

dera en face, et de sa voix claire posera les questions rituelles : « Père, pourquoi cette nuit est-elle différente de toutes les autres ? »...

Et immédiatement après la Pâque, si toutefois Dieu me laisse vie, lorsque le vent du printemps aura soufflé et que les marais seront desséchés, j'ouvrirai, à l'heure propice, une boutique dans notre petite ville, une boutique comme on en a vu rarement. Et puis je ne manquerai plus de rien, sauf peut-être d'un peu de chance, d'un peu de succès et d'un peu de miséricorde divine... Est-ce en vain que j'aurai beaucoup voyagé, mesuré la terre de mes pas? N'aurais-je pas quelque compétence dans les affaires pratiques et dans les choses du commerce ? Et puis, ce n'est pas moi, Leizer-Mendel, le « Kabzan (1) » qui oserai — à Dieu ne plaise — nier la Providence. N'aurions-nous donc plus de Père au Ciel ni de Foi dans le cœur ? Et ma femme Zipora ne serait-elle pas une vaillante femme ? O Seigneur du monde ! quand, quand arrivera-t-il enfin le jour que j'espère, que j'attends avec angoisse, d'un cœur usé mais sûr pourtant...

Hélas ! quelles douleurs aiguës je sens au côté gauche : les voilà qui me rongent comme des vers avides, qui me sucent, me sucent... Qu'importe ! Dès que je serai de retour chez moi, je m'appliquerai des emplâtres, je boirai du lait de ma propre chèvre, et le mal sera enlevé, et la misère disparaîtra.

Oh ! le temps arrive-t-il, l'heure approche-t-elle

(1) Mendiant humble.

où je me reposerai de ma peine, moi Leizer-Mendel... Mon gagne-pain peut être aussi amer qu'une olive, je ne désire qu'une chose : qu'il me vienne directement de Ta main, de Ta propre main, ô Père Miséricordieux !...

Ce poème montre toute la compassion du poète pour le pauvre peuple dont il fait partie lui-même. On ne peut que difficilement se rendre compte du charme de couleur locale d'un tel morceau. Ce caractère est encore plus accusé dans la série des « Contes populaires » que le poète publie depuis l'année dernière, et que nous citons ici pour mieux illustrer sa maîtrise dans ce genre. Il s'agit d'une jeune fille qui attend fiévreusement un fiancé. En voici le premier chapitre :

Entre le fleuve d'Euphrate et le fleuve Hideqel (Tigre), un palmier s'élève sur la colline et dans ses branches une huppe dorée a fait son nid.

Oiseau doré ! Vole, voltige, va chercher mon fiancé et dès que tu l'auras trouvé, attache-le pour l'amener ici.

Si tu n'avais pas de fil rouge, tu lui dirais des paroles de salut. Que lui diras-tu ? Dis-lui que mon âme languit après mon chéri.

Et dis-lui : Le jardin est en fleur, mâis il reste clos, car personne n'est là pour l'ouvrir ; il y a dans le

feuillage une grenade dorée, mais il n'y a personne pour faire la bénédiction.

Et dis-lui aussi que j'arrose chaque nuit ma couche de mes larmes, que mon oreiller chaque nuit est consumé sous ma chair blanche.

Et s'il ne voulait pas, je te dirai mon secret : tout est préparé dans mon coffre : la laine et la soie, et dans mes malles vingt chemises brodées de ma propre main.

Des plumes fines l'attendent : elles ont été préparées par ma mère qui s'est privée de sommeil pour faire les oreillers destinés à la noce de sa fille.

Dans un lieu caché attend le voile de mariage brodé d'or : ma dot est en lieu sûr, je suis toute prête. Pourquoi donc les pas de mon fiancé tardent-ils encore ?

Un murmure, une incantation, une coupe de bénédiction. Puis la huppe répond : Cette nuit même je m'envolerai vers la maison de ton ami et je lui révélerai ton secret.

Je le saluerai en ton nom, je lui montrerai ton image en rêve : et soudain il sautera de son lit et viendra vite chevauchant sur un balai.

Il viendra et il te dira : Me voilà, ô toi, joie de ma vie, pupille de mes yeux : ce n'est pas pour la dot, ce n'est pas pour les apports, c'est pour ton amour que je me fiance à toi. J'ai assez de biens par moi-même : je t'offre ma chevelure noire et le feu de ma jeunesse : et d'un pas léger, viens, fiancée, vers ton élu !

La nuit vint. La huppe s'envola dans la nuée, elle monta au Ciel. Cependant sa prédiction ne devait pas se réaliser. La nuit et le matin, je lève les yeux vers les Nuages : « O nuages purs, est-ce que l'élu de mon cœur ne vient pas encore ?... »

Mais le poète ne s'arrête pas aux détails de l'existence quotidienne ; il a une conception plus large de la vie juive, il s'élève au-dessus de la vie du ghetto pour embrasser d'un regard perçant l'ensemble de la vie d'Israël dans l'espace et le temps : patriote puissant, formé par la Bible et les romantiques hébreux, éloigné d'un humanitarisme trop abstrait, son amour pour le judaïsme lui fait découvrir les lueurs qui éclairent les ténèbres du moyen âge, si décriées par ses prédécesseurs de l'école de la Haskala. Romantique, il regrette cette foi sincère qui éclairait la nuit du martyrologe juif dans le passé, ce feu sacré qui prêtait aux Israélites une force de résistance désormais affaiblie.

Plus de but à mes pérégrinations qui sont maintenant dépourvues de tout souffle sacré. L'ombre de Dieu a disparu, l'Esprit-Saint s'évanouit.

Le poète avait encore pu entrevoir cette ombre de Dieu, pendant le séjour qu'il avait fait dans la Yechiba de Valozjin dont la fermeture, décidée

par mesure administrative du gouvernement russe (vers 1900), devait clore une civilisation millénaire. Ce fut la fin de cette tradition talmudique de l'Ecole française du onzième au quatorzième siècle qui, à travers l'Allemagne, s'était réfugiée dans l'Europe Orientale. Bialik avait assisté à son agonie. C'est là qu'il avait appris à apprécier tout l'idéalisme sublime qui se cache sous la rigidité des talmudistes de Lithuanie : et c'est un peu en étranger (n'oublions pas qu'il était originaire de la Volhynie) qu'il avait pu observer, d'abord avec une curiosité bienveillante, ensuite avec une sympathie grandissante, ces pauvres élèves rabbins, derniers représentants d'une tradition séculaire, qu'il personnifie dans son chef-d'œuvre romantique *Ha-Mathmid* (le studieux).

Instruit à la Yechiba, le poète avait approfondi toute la variété pittoresque, le riche trésor de sentimentalité résignée, de leçons morales, humanitaires, profondes, qu'exprime ou sous-entend cette encyclopédie chaotique qui est le Talmud :

C'est en vous, pages du Talmud, ô vous, feuilles usées des légendes antiques et charmantes, que je trouve une consolation chaque fois que ma triste vie m'accable.

Il en conçoit toute la poésie, poésie qui ne se communique qu'à ses familiers, et qui échappe aux philologues, à cause de la forme confuse des textes :

Mais oui, il y avait autrefois là, en Babylonie, des géants de l'esprit qui excellaient à chanter, qui savaient faire vibrer les cordes sensibles de ma Lyre...

Il sait aussi apprécier le pauvre Bet-Hamidrasch (oratoire-école) de sa ville natale et qui, dans son pays, remplace les écoles organisées qu'on trouve en Lithuanie.

O temple du Dieu de ma jeunesse, ô antique Bet-Hamidrasch, je m'abrite de nouveau sous ton plafond vermoulu !

Le premier parmi les modernes, il voit nettement le fond des choses: ces pauvres écoles rabbiniques, ces oratoires, ces cercles, où des gens d'humble condition, avilis par la misère séculaire, mais poussés par un instinct de vitalité sociale, se réunissent pour perpétuer la culture nationale et les traditions d'un passé lointain. D'un regard devenu lucide, il les voit se dépouiller de leur manteau de barbarie misérable pour apparaître comme les dépositaires d'une antique civilisation, les gar-

diens du judaïsme prophétique. De tant de haines, d'abaissements et de misères, le poète a su dégager comme d'une matière grossière *l'Idée pure*. Et il reconnut dans le Cabbalisme, le Talmudisme, le Maskilisme autant d'enveloppes d'une conscience nationale latente, d'un idéal de justice, d'un feu prophétique qui couvait sous les cendres des ruines. Ennobli par sa vision, le poète s'attendrit à la pensée de la juste cause du peuple-Messie.

Parce que, s'écrie-t-il, je n'ai pas trahi mon passé, je n'ai pas accoutumé mes mains à frapper d'une poigne criminelle, je me croyais destiné à chanter seulement le chant de Jéhova...

C'est pour cela que je souffre ; ils ont effacé mon nom du Livre des Nations parce que je ne l'ai pas souillé de la sueur d'autrui et de sang...

Et cette évocation de l'idée de la justice prophétique entraîne le poète, devenu prophète lui-même, à s'écrier dans un élan de foi en la justice finale :

Mais non ! Tu ne crouleras pas, ô tente de Sem (1) ! C'est moi qui te reconstruirai, c'est moi qui te relèverai de tes ruines, qui construirai tes murs ! Tu

(1) Le créateur légendaire de la première école où on enseignait la Tora.

continueras à user les palais, comme tu en as déjà tant usé... Quand j'aurai rebâti le Temple ruiné de Jéhova !...

Dans cette révélation de ce qui fait la raison d'être historique d'Israël, le poète s'aperçoit que ce n'est plus le Dieu des rabbins qui parle, le Dieu des pratiques minutieuses et des récompenses individuelles, mais Jéhova, le Dieu de la Force mondiale, de l'Idée pure dominatrice de l'Univers. Et il prédit le jour où les brumes se dissiperont :

La lumière refoulera les ténèbres envahissantes, et quand la nuée disparaîtra, la gloire d'Adonaï redescendra et toute chair verra que l'herbe sèche, les plantes se flétrissent, et que seul Jéhova est éternel.

Dans *Ha-Mathmid* c'est précisément un dépositaire de la Parole de Jéhova, un talmudiste zélé qui s'obstine à porter le feu sacré.

Il y a encore des villes misérables dans les dispersions de l'Exil, où notre vieille chandelle brûle toujours. Jéhova a laissé subsister pour une survivance de longue durée des braises qui couvent dans les tas de cendres..

Cette chandelle qui brûle encore est la Ye-

chiba, le foyer de la Tora ; ces charbons qui couvent sont les élèves rabbiniques qui sacrifient leur enfance, leurs désirs, les passions, les plaisirs, à l'étude de la Tora. Ce n'est pas que le Mathmid, le jeune homme studieux, ne soit sensible aux attraits de la vie terrestre.

Il arrive que le vent, rempli des senteurs de l'azur, danse sur sa face, pareil à un Satan tentateur, et cherche à le flatter de ses séductions, à caresser les mèches de ses cheveux, à l'atteindre dans sa foi en lui inspirant le désir de l'amour.

Il les voit, il les désire même ces charmes de la Nature physique, et cependant...

Toute la journée et jusqu'au milieu de la nuit il ne bouge pas de sa place ; assis dans un coin, il mange son morceau de pain noir... Mais que pourraient le granit et le diamant contre la volonté d'un adolescent juif qui s'adonne à la Tora ?

Dans la Yechiba, on n'entend que le refrain éternel :

Oï, Oï, Rabba parlait, les Rabbins enseignaient. Et l'aurore, le jardin, les parfums des champs s'envolèrent comme un oiseau, s'effacèrent comme un nuage. Le monde et ce qui le remplit fut oublié, ou plutôt, il fut confiné ici, dans *la cour*, avec tous les soleils lumineux.

Oï, Amar Raba, Oï, Amar Abaïé ! (1) Est-ce ici l'atelier où se forge l'âme de la Nation ? Est-ce ici où elle puise le sang qui fait circuler sa vie éternelle, qui lui communique tout son feu, toute sa chaleur ? Est-ce ici que se font ses maîtres, les astres futurs qui formeront son esprit ?...

L'effet que produit ce refrain mélancolique et mélodieux est particulièrement impressionnant.

On croirait être projeté par une main puissante vers des hauteurs inexplorées, vers des espaces inconnus, emporté par un tourbillon comme un poisson pris dans une nasse...

Le pauvre élève continue son refrain.

Il continue à écraser les désirs les plus ardents à étouffer dans les ténèbres la moindre envie, à arracher, à fouler sa dernière fleur juvénile.

Et s'il lui arrive, au jeune homme, de se douter de ce qui se passe dehors, d'éprouver des velléités de révolte contre sa vie austère, bien vite il les éloignera en se replongeant dans l'étude.

Les souffrances elles-mêmes lui étaient chères avec la Tora ! Et pourquoi l'ébranler, lui parler de ces

(1) Le docteur Rabba, ou Abaïé disait.

souffrances ? Est-il si malheureux ? Se doute-t-il seulement qu'il est malheureux ?

Malheureux ? Et pourquoi donc ? Qui donc pourrait prouver que l'homme n'est pas né que pour les vastes espaces ? Et pourquoi l'adolescent ne serait-il pas heureux dans le coin étroit où il trouve juste assez de place pour mettre ses pieds ? La vaste Tora, la Tora Lumineuse, n'a-t-elle pas invité de tout temps à rechercher les endroits étroits et obscurs ? Dieu ne l'a-t-il pas conduite à travers les ténèbres pour qu'elle se transmette de père en fils ?

Et encore :

Qu'il est mélancolique, qu'il est pénible l'air de la Guemara (1) ! Qu'est-ce donc qui empoisonne votre voix, qui verse tant de tristesse dans votre chant mélancolique, ô prisonniers des « coins » de l'École ? Dans ma jeunesse, je les avais entendues ces voix, je les voyais ces travailleurs silencieux. Hélas ! le sort n'a pas voulu que je me perde parmi vous, ô pauvres ouvriers ! Ainsi je fus éliminé de votre nombre.

Mais je me souviens toujours de vous tous, tous... Je me rappelle surtout combien est solide le noyau, combien est saine la graine qui est cachée dans votre champ ingrat. Que de bien vous auriez pu nous apporter, si un seul rayon de lumière l'avait réchauffé avec amour...

(1) Le Talmud.

Une pareille exaltation au sujet du passé qui s'efface révèle dès l'abord un esprit romantique. Mais ce n'est pas en vain que, dans un siècle nouveau, Bialik est le dernier venu d'une lignée de poètes réalistes et révoltés. S'il regrette le passé, la résignation lui est étrangère. La douce Colombe roucoulante ne personnifie plus pour le poète national hébreu la Nation en exil. Il prendra pour symbole le roc, le granit qui défie toutes les vagues ; et quand le flot voudra le submerger, il tiendra ferme, orgueilleux et fier de sa solidité : Voyez *Le Roc et la Vague.*

Moi, le Roc, on m'appelle aussi *Vengeance.* De longues années d'un passé lointain, oublié, la haine, la douleur ont été mes éducatrices, les soupirs, mes nourriciers. Jadis je ne ressemblais qu'à une larme, à une tache de sang. Mais ces temps-là sont passés. Maintenant c'est à vous de vous soumettre à ma soif de destruction...

Il y a dans cette image une allusion, sûrement involontaire et tout intuitive, à la nouvelle orientation psychologique des masses juives. Le renouvellement de la persécution et les désillusions sionistes ont contribué à la diffusion de théories révolutionnaires qui contrastent étrangement avec la résignation qui était celle de ce peuple pendant les persécutions précédentes.

La première poésie de Bialik est intitulée : *A l'Oiseau*. Comme dans les vers de Lamartine, il s'agit d'un Oiseau qui revient du sud et que le poète interroge sur les frères qui ont le bonheur de voir cultiver les champs de la Judée. Dans ce poème, le ton est encore élégiaque. Il devient solennel dans la *Bénédiction du Peuple*, que le poète envoie plus tard aux colons de la Palestine.

Courage. Courage, mes frères, vous qui relevez les ruines de notre pays là-bas ! Ne vous laissez pas décourager ! Joyeux et allègres, travaillez tous ensemble pour le salut du peuple... Ne savez-vous pas que tous nous comptons vos peines, que tous nous apprécions les larmes et les gouttes de sueur qui tombent de vos visages comme autant de gouttes de rosée sur Israël, dont elles recréent l'âme fatiguée et menacée?...

Chaque goutte de sueur ne pave-t-elle pas de votre chair et de votre sang le chemin de Jéhova? Vous n'avez construit que la base de l'édifice, d'autres viendront qui élèveront et cimenteront les murs...

Nous sommes un peuple tiraillé comme un fil, et c'est fil à fil (pierre à pierre) que vous relèverez les ruines des temps antiques pour bâtir un monument éternel...

Le jour viendra où ceux d'outre-mer viendront voir le miracle accompli par le peuple le plus méprisé...

Et vous autres qui dédaignez la petite besogne

des premiers jours, ce dédain retombera sur vous, ô railleurs !...

Allez donc et sauvez votre peuple en maniant les pioches, jusqu'au jour où du sommet des montagnes retentiront les voix de Jéhova : Montez-y !...

L'enthousiasme du poète en présence de la petite œuvre réalisée en Palestine l'abandonne dès qu'il s'agit de la propagande sioniste. L'appel fait par le docteur Herzl en faveur de la constitution d'un État juif, dont le sionisme organisé devait sortir, avait rencontré une forte opposition dans les cercles des Amis de Sion, qui craignaient de voir compromis les résultats acquis; cependant, le poète est trop patriote pour ne pas saluer la première réunion du Congrès sioniste (1897) dans son « Assemblée solennelle » :

C'est la Misère de votre peuple qui vous a réunis de tous les coins de l'Exil. C'est son cri amer de détresse qui vous a soulevés... Et la grande larme jaillit enfin, cette larme douce, claire, chaude, que nous invoquons depuis longtemps... Qu'elles jaillissent donc ensemble les larmes de notre peuple ! Si la Délivrance se fait attendre, la grande heure arrivera quand même...

Bialik n'était donc pas de ceux qui voyaient des possibilités de délivrance dans le sionisme politique. Ni l'enthousiasme populaire, ni l'a-

dhésion de centaines de milliers d'hommes, ni le concours des intellectuels soulevés par les Herzl, les Nordau et par le programme sioniste dit de Bâle, ne suffisaient à donner la foi au poète. Avec Gordon, avec Ahad Ha-Am dont le pessimisme l'avait trop pénétré, il croyait que la difficulté de fonder un État juif tenait plus aux Juifs eux-mêmes qu'aux obstacles d'ordre extérieur. En pleine période d'exaltation sioniste, Bialik lança son *Akhen Hazir Ha-Am*, qui peut figurer parmi les meilleures poésies de notre époque. Le tragique véhément qui le caractérise fait de ce chef-d'œuvre d'éloquence un modèle du genre biblique dont aucune traduction ne saurait donner une idée même approximative :

Certes, le Peuple est comme l'herbe ; il est desséché comme une fleur d'arbre ; certes, le Peuple est un cadavre infiniment pesant : et lorsque la voix de Jéhova retentit de temps à autre, le peuple ne bougea pas, le peuple ne frissonna même pas... Et il ne s'élança pas comme un Lion, ne secoua pas sa crinière comme le roi des forêts, et on ne vit pas un seul homme dans aucune ville trembler à la voix de l'appel. Et le cœur de tout le peuple n'a pas vibré, lorsque se présentaient à lui ses propres fils, ceux qui portaient la semence du Dieu de la vie, après s'être rassemblés de loin à la voix de Jéhova...

Et il ne leur tendit pas même la main, il ne leur a même pas envoyé son salut, à tous ceux qui se réclamèrent de son nom dans un élan de foi sincère...

Pouvait-il en être autrement, puisque les juifs riches, les seuls capables de fournir les moyens de coloniser en masse, se retranchaient derrière l'hostilité de certains chefs spirituels qui, dans le Sionisme, pressentaient la fin de leur influence.

Et au milieu du vacarme d'un peuple insensé qui entoure les Idoles d'Or, la voix de Dieu fut étouffée, son tonnerre s'évanouit. Et voilà que d'un cœur lâche et vil, il dédaigne avec des insultes et du mépris la parole de Jéhova, et la tourne en ridicule.

Certes, le peuple est lâche, plein de vilenies et de venin ; tout en lui est pourri. Aussi n'a-t-il pas produit un homme pour accomplir de grandes actions, un homme vraiment vivant en qui battrait un cœur brûlant d'étincelles, qui fait bouillonner le sang, et dont le cerveau répand des lueurs qui éclairent la route devant le peuple.

Celui pour qui l'honneur de son peuple et de son Dieu serait plus précieux que l'Or et la fortune des Idoles vaines ; celui qui, avec un peu d'Idéalisme et beaucoup de volonté et de courage, aurait une haine féroce pour une vie dont le lot est l'esclavage et le mépris; celui qui aurait une pitié vaste comme la Mer, une compassion pour la misère de son pau-

vre peuple, aussi grand qu'est lourd le joug qu'il porte...

Et tout cela devrait s'agiter dans son cœur, le faire bouillonner, écumant comme la Mer, ardent comme les flammes, tout cela devrait allumer le sang (de cet homme) pour qu'il répète comme un écho jour et nuit : Va, agis ! va, accomplis ! La main de Jéhova n'est-elle pas avec nous ?

Certes le peuple est perdu, il respire la honte et l'opprobre, ses actions manquent de base, ses œuvres de solidité. Des milliers d'années de vagabondage, la Galout insupportable ont égaré son cœur, lui ont fait perdre sa conscience nationale... Accoutumé comme il l'est au fouet et à la verge, comment aurait-il senti la douleur d'une âme torturée par la honte, lui qui sent à peine la fustigation de sa chair ?..

Et comment un peuple emporté dans le val sinistre de la Galout, profonde elle-même comme l'abîme, saurait-il penser à autre chose qu'aux soucis de la vie quotidienne ? Comment saurait-il aspirer au jour, prévoir la Lumière, dresser le plan du pont qui mène à la Fin, laisser un testament (comme Loi) à la génération future ?

Ah ! Il ne se réveille que lorsque le fouet le secoue, il ne se lève que lorsqu'une catastrophe le met sur pied !

Une feuille flétrie sur l'arbre, une graine enlevée par les vagues, un pied de vigne désséché... La rosée vivifiante pourrait-elle seulement le ressusciter ?

Et même le jour où la Trompette vibrera, où le Drapeau sera hissé, le Mort se réveillera-t-il, le Mort frissonnera-t-il seulement ?

Cependant le patriotisme du poète se refuse à croire que le mal soit sans remède. Sa conception romantique le ramène en arrière, vers cette histoire de l'Exode qui nous montre Moïse aux prises avec un peuple d'esclaves, à « la nuque dure », incapable de toute discipline, rongé par les passions et les ambitions viles. Cette génération incapable de Liberté n'a-t-elle pas succombé au Désert ! Ahad Ha-Am (1), le philosophe des Sionistes Idéologues, ne conseille-t-il pas lui-même une tactique de résignation à la première génération qui voit se réveiller le sentiment national? L'essentiel, selon lui, serait de préparer l'avenir. Aussi le poète fait un pèlerinage chez cette antique génération consacrée par la légende juive sous le nom de « Morts du Désert ». C'est au désert que le poète va retrouver ces géants dont les ossements, s'il faut en croire la Aggada, demeureraient encore intacts dans le sable où ils sont enfouis. Et dans une épopée d'un style majestueux, dont les longs vers sans rimes ne font qu'accentuer le rythme

(1) Essais réunis *Al Parachat Derakhim*, éd. Ahiassaf (Varsovie).

naturel de la phrase, l'écrivain raconte ce qu'il a vu.

Métei Midbar, tel est le titre de ce poème. En voici quelques fragments :

Ce n'est pas une réunion de Lions, de rois des fauves qui couvrent l'horizon des steppes là-bas. Ce n'est pas la couronne du Liban, ses cèdres les plus beaux qui auraient été fauchés par une main puissante. Ce sont les géants qui gisent lugubrement devant le seuil de leurs tentes, qui sont couchés tranquillement, pareils aux lions au milieu des dunes rouges du désert. Le sable est enfoncé sous le poids de leurs corps massifs et de leurs ossements de fer. Ainsi les Puissants sont cloués à la terre, ils dorment à côté de leurs armes. Leurs épées, qui sont taillées de pierre, pareilles à des piques, sont étendues à leurs chevets entre leurs épaules larges. Les fourreaux tiennent à leur ceinture, tandis que les lames sont enfoncées dans la terre.

Le jour, la Nature environnante est aussi triste, aussi immobile que les dormeurs. Aucun changement ne se produit jusqu'à l'arrivée de la nuit.

Un moment, le calme est troublé. Un serpent affamé quitte son nid pour chercher une proie et aperçoit ses ennemis séculaires qui gisent par terre :

Et le camp est vaste, immense, les cadavres sont

innombrables. Ils sont tous couchés le visage découvert et tourné vers le ciel. A la vue du serpent leurs yeux marquent l'effroi, car c'est la haine latente du Serpent originel qui se perpétue, s'allume, et dans les yeux aigus du python luit une flamme verte...

Ce mouvement du serpent est le premier signe de vie nocturne qui se manifeste dans cette vallée des Morts.

Lorsqu'une nuit de clair de lune tombe et repose sur les espaces du Désert et sur ses granits, lorsque la désolation s'enveloppe alternativement de nuances blafardes et noires, des lieues et des lieues de sable et de steppes s'évanouissent dans la pâleur de la Lumière, pendant que des ombres épaisses se dressent aux confins, semblables à des bêtes gigantesques, à des animaux fantastiques, aux éléphants de la préhistoire, qui se seraient réunis pour délibérer sur un secret antique...

Et la face mélancolique de la Lune contemple ce triple Mystère : la *Nuit*, le *Désert* et l'*Antiquité*. Alors elle verse sur eux sa lumière mystérieuse et le Désert languit, et il rêve le cruel rêve de la Désolation éternelle...

Puis, un lion passe, la vie nocturne du désert anime, mais les géants dorment toujours :

Or, voici que le Désert, las du silence, se réveille ; il se lève pour venger la tristesse de la Dé-

solation sur son Créateur : soudain, une grande agitation se produit dans le camp. Saisis d'une énergie farouche, les terribles Géants s'animent et, d'un coup, la puissante Génération du Désert se soulève. Leurs yeux lancent des éclairs, leurs mains saisissent les épées et les « six cent mille » (1) entonnent ensemble d'une voix vibrante ce chant :

Nous sommes les héros de la dernière génération de l'esclavage et de la première de la Délivrance ! Notre main seule, notre main robuste avait secoué le joug qui pesait sur notre cou orgueilleux. Nous avions levé nos yeux vers le Ciel et il nous semblait trop étroit, et nous courions au Désert en disant à la Désolation : C'est toi qui es notre Mère ! Sur les sommets des montagnes, entre les nuées des nuages, nous avons bu avec les aigles du Ciel la *Liberté* dans sa source même. Qui donc pourrait être notre maître ?...

Et aujourd'hui encore, malgré que le Dieu vengeur nous ait enfermés dans son Désert, il suffirait qu'un chant de Victoire, de Révolte retentît : Aux épées ! Aux lances ! Assemblez-vous et allez ! Soyons prêts à braver le Ciel et sa colère, à monter comme un tourbillon à l'assaut de la Terre et de la Montagne sacrées...

L'Orage disparaît et les Géants retombent dans leur sommeil hiératique. Seule une cara-

(1) Le nombre des Israélites à l'époque de l'Exode.

vane arabe marque en passant le réveil de la vie quotidienne.

Et voici ce qu'on y raconte au sujet des cadavres.

C'est là le camp d'Allah. C'était un peuple antique, un ancien peuple glorieux et vaillant. Mais il était dur et rebelle comme le sont les riches de l'Arabie. Il remplissait d'amertume l'âme des prophètes. Il osa braver jusqu'à son Dieu. C'est pourquoi il l'enferma entre les montagnes et fit tomber sur lui un sommeil éternel... Ce sont là les ancêtres du Peuple de l'Écriture...

Ce même thème a inspiré à Bialik un autre poème, les *Derniers morts du Désert*, dans lequel ce sont les juifs contemporains qui sont en cause.

Debout, ô, Errants du désert! Quittez la Désolation. La Route est longue, la lutte durera! Mais n'êtes vous pas fatigués d'errer, de vagabonder à travers les steppes? N'entrevoyez-vous pas le chemin large et grand qui s'ouvre devant vous? Certes, nous n'avons parcouru les montagnes que pendant quarante ans et déjà nous y avons laissé six cent mille cadavres... Seulement, ne regrettons point les cadavres de ces hommes, que leur penchant à la servitude morale a tués, n'y pensons plus! Qu'ils pourrissent dans leur honte, courbés sur les sacs qu'ils ont emporté de l'Egypte sur leur épaule.

Ceux-ci sont des esclaves qui ont voulu échanger la Liberté contre les « oignons d'Egypte » :

Que ce rêve leur soit doux, ce rêve des oignons, de l'ail à discrétion, des nombreuses marmites remplies de viande... Encore une journée seulement et le soleil se réjouira d'envoyer sa lumière sur une génération vaillante... celle qui dans son for intérieur perçoit la parole de Jéhova : Va ! Te voilà en marche vers un Pays Nouveau...

Le poète croit à ce nouveau Pays de vie et de lumière, il l'entrevoit déjà :

Mais non ! Plus de tentes de tumulte, plus de scolastique dans le Ciel, plus de rêvasseries abstraites. C'est une autre maison que tu édifieras, c'est une tente toute différente que tu dresseras. Car, outre le Désert, hormis la plainte de la nuit, le silence de la Désolation, Dieu possède encore tout un grand monde, un vaste monde ! Ainsi tu apprendras à connaître sous son soleil ce monde si beau...

Ce monde si beau, c'est-à-dire la Nature environnante, le poète du ghetto aura de la peine à le connaître : longtemps la vision de la Palestine l'obsèdera, et c'est par là qu'il appartient à la lignée des poètes traditionnels du ghetto.

Les chants dans lesquels Bialik glorifie la Nature, l'Amour et le Mal de l'existence ne

comptent sûrement pas parmi les chefs-d'œuvre de sa poésie. Toutefois, l'intensité de sa sensibilité naturelle, la souplesse de son génie lyrique et la perfection de la forme sont telles que même ces poésies dernières figureraient avec honneur dans toute anthologie nationale.

En lisant ces poésies relatives à la Nature, on constate que Bialik la comprend, saisit ses charmes avec une intelligence pénétrante, mais qu'il ne la possède pas, qu'il ne se confond pas avec elle : son intuition, qui le seconde admirablement dans les poésies juives, l'abandonne dès qu'il se dégage du monde juif : il se sent toujours sur une terre étrangère, sur une terre qui ne saurait absorber son individualité et il reste subjectif, personnel. Il demeurera toujours un Lévite dépaysé. Lisez son poème intitulé *Au Champ*, où il analyse lui-même ses sensations.

Hélas ! Je ne suis point comme le rossignol captivé qui s'évade, en chantant la liberté recouvrée, ni pareil à un lionceau prisonnier qui brise allègrement ses chaînes. Comme un chien qui s'évade des mains des bourreaux, qui le méprisent et le torturent, je cherche dans les champs un refuge contre les tourments de mon impuissance.

C'est le même état d'âme qui lui fait dire :

J'irai dans les champs pour entendre la voix de

Dieu qui sort des épis, pour percevoir les murmures du vent qui se dégagent dans un choc de mystères superbes...

Je me jetterai sur la terre humide et je lui demanderai dans les pleurs amers : Oh ! dis-moi, Mère la Terre, toi la vaste, la pleine et la grande, pourquoi ne donnes-tu pas aussi ton sein à mon âme humble et languissante ?

Seulement, la Terre maternelle est incapable de répondre à ce poète qui la considère comme une marâtre, qui ne comprend pas le langage des vents du Nord soufflant sur la Petite-Russie, et qui est hanté par « le pays où notre Etre est transporté par nos rêves »...

Il a même honte de se tenir devant ces beautés d'un paysage auquel il est moralement indifférent et qu'il ne considère pas comme étant sien :

C'est comme un mendiant que je me tiens devant la splendeur du blé lumineux et joyeux, car c'est seulement près de lui que j'ai compris toute la profondeur de ma misère. Hélas, ce ne sont pas mes bras qui vous ont fait pousser, ô épis ! ce n'est pas ma vigueur qui vous a fait vous dresser...

Les beautés mêmes de la Nature, le poète du ghetto arraché aux choses terrestres n'avait appris à les apprécier — il l'avoue lui-même —

que depuis le jour où il avait eu la vision d'une nouvelle Jérusalem terrestre. C'est en redevenant citoyen de Palestine qu'il a senti la nature physique. La prédiction de Delitzsch se trouve donc réalisée. Le poète n'apprécie les spectacles de la Nature que :

depuis qu'ils me rappellent la vision de mes frères lointains qui travaillent dans ma patrie et qui répondent à l'unisson à mon salut...

Avec le charme du style, c'est la mélancolie du Juif Errant qui caractérise ces poèmes de la Nature dans laquelle l'écrivain ne voit que son moi tourmenté. Encore l'élément descriptif, qui s'accuse surtout dans les dernières poésies de Bialik, ne s'est-il développé que sous l'influence du jeune Saül Tchernikhovsky.

Voici d'ailleurs un fragment de l'un des plus beaux poèmes descriptifs de Bialik : *Aux Crépuscules*.

Au milieu des nuages de feu, des nuages de sang, le soleil baissa vers les confins de l'Occident ; et des rayons lumineux s'entrecroisèrent, pareils à des épées tranchantes ; la cour fut abreuvée d'une clarté tendre et la verdure touffue s'éclaira de lueurs. Il versa sa lumière sur les cimes des arbres et fit couler du feu dans les eaux du lac. Il couvrit d'or le haut de la colline et répandit les clartés sur les

blés. Et il se pencha, baisa l'aile du jour, pour descendre vivant dans le gouffre béant...

Tous les êtres vivants demeurèrent dans l'ombre : la nuit venait, la nuit était venue ! Et un vent doux arriva, souffla, s'enfuit, après m'avoir confié un secret. Dans un élan de foi intègre il me chuchota, parmi les rayons de la Lumière du jour qui faiblissait : Les heures de la jeunesse, ô enfant chéri, s'envoleront aussi vite que l'oiseau. Ici, tout est vil, tout est pervers... Mais il y a un autre monde beau et joyeux comme une fête. Il y a un coin béni dont le soleil a la justice pour nom et où le vent s'appelle Liberté. C'est là que j'ai trouvé une place pour toi et pour moi... Allons-y, mon fils !...

Mais le fils refuse de le suivre. Il lui manque précisément la « foi intègre », dans la possibilité d'une joie de vivre pour le fils du ghetto.

Il y a certes des espaces libres, mais pour toi ils restent toujours étroits...

Le fils du ghetto n'a pas un coin sur terre où il soit chez lui, où il puisse situer ses méditations, ses sensations :

Oh ! qu'il est vaste l'ennui sur cette terre hospitalière, si peuplée de vivants, qui nous offre tout, tout excepté le repos... Nous n'avons aucun lieu sûr où attacher notre être, où nicher un seul de nos sentiments !...

C'est l'absence d'un sol, d'un territoire qui empêche le juif d'être artiste ; son imagination erre dans le vide et crée des fantômes qui n'ont rien de commun avec la réalité des choses. Toutes les aberrations des cabbalistes qui transforment en spectres les objets de la nature ne proviennent-elles pas du fait que leur pensée, détachée des matérialités, vagabondait dans le néant de l'abstraction ?

C'est là probablement que se trouve la solution d'un des problèmes les plus curieux de la psychologie juive. Bialik a la vision des *clartés* et des lueurs « du matin ou de la nuit ». Son passé hassid lui a laissé le souvenir de ses « visions matinales » (zafririm), de ses « Lueurs » (zahrourim) que le poète cherchera à fixer dans ses fantaisies : les *Pygmées de la Nuit*, les *Mystères de la Nuit*, chants inspirés par le monde mystique de la Cabbala. Mais son esprit lucide, réfractaire aux rêveries prolongées, ne s'arrêtera pas là; son génie deviendra plus mâle, sa culture plus étendue (en même temps que la joie de vivre apparaîtra dans les écrits de la jeune école); il acquerra une notion plus exacte de la Nature, et ses dernières poésies s'en ressentiront.

Rappelons à ce propos son magnifique poème *La Fontaine* (Ha-Beréikha) avec ses jeux de couleurs, de sensations et de méditations; avec ses

leçons d'énergie, poème que nous regrettons de ne pas pouvoir traduire. Plusieurs autres pièces sont consacrées à l'hiver russe et le caractère slave du détail n'y enlève pourtant rien à l'originalité de l'ensemble, à la vie dont l'œuvre déborde. En voici un passage :

De nouveau, un jour clair d'hiver me contemple à travers la fenêtre : et mon cœur est secoué, vaillant, courageux et fier. Mon bras est redevenu de fer : donnez-moi une forêt et je l'arracherai, donnez-moi un lion et je le déchirerai, Og ou Goliath et je les écraserai ! En attendant, donnez-moi un bâton, je m'envelopperai dans ma fourrure et j'irai me promener, méditer sur les boulevards de la Ville. Attaque-moi, ô gelée ! souffle, allume, brûle et pique, glace le souffle de ma bouche sur mes moustaches et verse ton fer dans mon cœur ! deviens une scie tranchante et fais de ma figure une épée aiguë !... Amène-moi dans la forêt qui est loin de la ville ; là, je tirerai mon cœur de ma poitrine comme on tire une épée du fourreau, et je le purifierai avec de la glace et je le mettrai sur l'enclume. Et je le frapperai avec le marteau, je frapperai à coups puissants et redoublés, si fort que l'écho de la forêt répondra malgré lui : Amen ! Hazak (bravo) !... Et mon cœur rempli de forces nouvelles, inconnues jusqu'ici, reviendra sept fois plus fort, plus solide...

Sensible à la Nature, le poète l'est aussi à la

Femme, mais son idéal féminin ne dépassera jamais les limites du ghetto. Le meilleur poème qu'il ait consacré à la femme est celui où il glorifie la pureté morale de la *Fille d'Israël* (*Bat Israël*) :

S'il reste encore un fleuron vide dans ta couronne, c'est moi qui en détiens la pierre. Et s'il est déjà garni, j'y ajouterai un diamant de plus.

J'ai chez moi une pierre précieuse, son nom est Amour; prends-la pour toi, puisque je te l'offre Seulement, place-la très au-dessus de tous les autres diamants ; qu'elle figure au sommet de ta couronne.

Crois-moi, elle est faite pour ajouter une splendeur nouvelle à toutes les autres pierres; à toutes, elle communiquera des nuances nouvelles et nombreuses.

Et les étoiles elles-mêmes te suggéreront alors des allusions mystérieuses que tu n'as pas encore entrevues, et tu percevras un bruissement nouveau dans la rumeur des mélodies de ton cœur.

Sache-le; je te le jure par les étoiles célestes; c'est là une pierre pure et intègre où tu ne trouveras aucun défaut, même à la clarté de sept soleils.

J'avais une mère, dont le souvenir me protège, qui m'avait enseigné à dompter mon cœur, à cacher silencieusement au fond de moi-même des trésors de pierres précieuses et de perles.

Au Crépuscule qui consacrait la soirée du Sabbat, ma mère allumait sept bougies, et mon âme en resta

pour toujours baignée d'une lumière discrète, d'une lumière sacrée.

Prends donc mon cœur tel qu'il est, sans ornements, sans artifices et sans flammes : il pourra t'apporter une perle bénie, il saura t'apporter l'étincelle de la pureté d'une « fille d'Israël ».

Autant le poète est exalté dans son patriotisme, autant il est doux et calme dans son amour. Quand il rencontre une jeune femme et qu'il se prend à l'aimer, il a peur que les excitations de la chair ne viennent troubler ses sentiments :

Ma pure ! je t'aimais et je t'aime toujours fidèlement, et si je t'ai quittée, je l'ai fait par amour. Tu es trop pure pour être mon amie, trop sainte pour demeurer près de moi. Sois donc pour moi une Déesse, un ange, pour que je t'adresse des prières, pour que je t'adore !

Sa chasteté naturelle a horreur de l'amour charnel :

Tout ce luxe du corps, cette abondance de chair délicieuse, cette chair qui m'avait rassasié d'un flot de jouissance et de plaisir. Il avait suffi d'un moment de délices et de joie pour que tout un monde fût détruit. Qu'il est élevé le prix dont j'ai payé ta chair !...

La plupart des poésies d'amour de Bialik sont des idylles dans le genre de son poème *Elle m'a*

écrit une petite lettre. Elles parlent de dévouement, d'affection, sans mélange d'érotisme ni de libertinage...

Malgré l'intérêt plus littéraire que psychologique que présentent ces poésies, on pourrait dire avec le poète lui-même que la passion charnelle, l'amour qui envahit l'être sans laisser de place à rien d'autre, lui sont étrangers :

On dit que l'amour existe dans le Monde. Mais qu'est-ce que l'Amour ?

Cette confession naïve confirme notre jugement, quoi qu'en disent les admirateurs du poète.

En somme, par les sources de sa sensibilité qui sont foncièrement juives, par son tempérament exalté et personnel, par le mouvement violent des idées et des images qui l'obsèdent et qui excluent toute possibilité de contemplation artistique, et surtout par le génie puissant de la langue, Bialik se rattache à tous les points de vue aux grands poètes de l'Exil, tels que Juda Halévy.

Toutefois, poète de la Renaissance moderne, il rompt définitivement avec la poésie de la plainte et de la résignation. En retrouvant le sens de la dignité humaine et nationale, le poète a également retrouvé le sentiment de révolte et de colère qui caractérise les livres prophétiques.

Aussi est-il un des premiers à réussir dans ce que nous appellerions volontiers « le genre prophétique ». Nous examinerons des exemples de ce retour au fond biblique, dans le dernier chapitre de notre ouvrage.

CHAPITRE II

SAÜL TCHERNIKHOVSKY

POÈTE DE LA RENAISSANCE

La joie de vivre, l'art pour l'art, l'amour pour l'amour, le sentiment artistique de la nature, tous ces thèmes si peu exploités dans la poésie hébraïque, y font une entrée triomphale avec l'œuvre de Saül Tchernikhovsky (1), le plus athénien des Hébreux. Ce n'est qu'après son apparition qu'on peut vraiment parler de « Renaissance du courant humain et cosmopolite » dans le monde hébreu.

Le jeune poète (2), il est vrai, était issu d'un milieu différent de celui de ses prédécesseurs,

(1) Poésies en 2 volumes. Bibliothèque hébraïque. Cf. *Ha-Shiloah*, etc.

(2) Il naquit vers 1878.

et ne connaissait le ghetto que par ce qu'il en avait lu ou entendu dire.

Il naquit dans le village de Mikhaïlovka, dans le midi de la belle presqu'île de Crimée, dont le spectacle limpide et clair évoque l'air et les cieux de l'Hellade et de la Judée : c'est un cadre tout méditerranéen auquel la population musulmane autochtone ajoute un aspect oriental. Le souvenir des Hellènes et des hellénistes juifs est encore vivant dans les régions côtières de la presqu'île. Dans la population juive, deux groupes de descendants des antiques colonies juives subsistent encore plus ou moins purs: notamment celui des Krimtchaks, juifs orthodoxes de langue tatare accusant certaines survivances grecques, et celui des Karaïtes, juifs dissidents et anti-talmudistes. Depuis la conquête russe, de nombreux Allemands et de nombreux juifs russo-polonais vinrent s'établir, les uns dans les colonies agricoles prospères, les autres dans les nouvelles cités commerçantes créées par le Gouvernement. C'est là qu'un judaïsme nouveau se forma, très loin des misères et des humiliations du ghetto, au milieu même d'un bien-être matériel. Un judaïsme au dialecte russifié au détriment du jargon qui devait conserver une sorte de mentalité orientale qu'il tenait des autochtones juifs et tatars : il devait aussi

manifester les tendances les plus matérialistes et les moins idéologiques qu'on puisse rencontrer dans le Territoire russe. Et c'est dans cette atmosphère de bien-être et de santé mentale et sur cette terre embellie par les charmes d'une nature magnifique que le jeune Saül grandit, s'imprégna d'un air vivifiant.

Il reçut une éducation élémentaire, selon l'usage en Russie ; le jargon lui demeura étranger. Mais, en revanche, un professeur d'hébreu, lithuanien d'origine, lui donna le goût de la langue hébraïque et l'initia aux légendes de la Bible. A douze ans il écrivait déjà des vers en hébreu. A quinze ans, il vint à Odessa pour continuer ses études. C'est là qu'il fut découvert par notre cénacle de jeunes lettrés, presque aussi jeunes que lui, qui rêvaient tous de réaliser la Renaissance hébraïque au nom de la Liberté et de l'Art. Devenu l'enfant gâté de la jeune compagnie, Saül ne cessera plus de produire. L'effet de ses vers, d'un style souvent incorrect, mais toujours nerveux, frais, pleins de vie et de lumière et allant droit au cœur du lecteur, fut tel que le jeune auteur exerça peu à peu une influence capitale sur l'évolution de la poésie hébraïque. C'est par cette influence, plus peut-être que par sa valeur intrinsèque, que l'œuvre de Saül est intéressante. Toutefois, peu d'écri-

vains peuvent se vanter d'avoir puisé à des sources humaines aussi nombreuses et aussi variées. Laissons la parole au poète.

Sa Muse ? Ce n'est pas une vile araignée qui la lui avait inspirée. C'est la Nature entière — la Nature perçue par un Athénien.

Bat Shirati (Ma Muse)

Le murmure enchanteur sur les lèvres roses, voilà le son des cordes qui font vibrer l'âme. Pareil à un écho des mélodies angéliques, il jubile dans les profondeurs de mon cœur.

Aux accents de ce chant rempli de charmes, une multitude de voix répondent. Sont-ce les branches qui causent dans le jardin, est-ce une source qui murmure dans le roc ?

Leur causerie échappe à mon être, et cependant mon cœur ému en est plein, et c'est ainsi, dans un éclat orgueilleux, que ma Muse jaillit des cachettes de mon cœur.

Elle jaillit, pareille à un torrent, à travers la poussière de la Nature lumineuse. Mes petits chants sont autant de vagues de fontaines couronnées par le rythme des rimes...

Le poète se rend parfaitement compte du caractère exceptionnel de ces « petits chants » vivaces qui contrastent avec la mélancolie éter-

nelle des poésies de ses prédécesseurs. Utilisant une légende talmudique, il se proclame lui-même un de ces *Enfants de la Terre*, qui, après avoir été enterrés vivants sur l'ordre de Pharaon, étaient ressortis du sol avec les plantes printanières pour former l'élite qui devra aider Moïse à délivrer le peuple esclave.

Sachez-le, nous sommes les Enfants de la Terre, nous avons poussé dans la steppe, dans ce domaine de la Liberté : pendant la nuit un orage passager nous a courbés. Mais aux premières clartés, nous voilà remis, nous voilà redressés !

Et ramené à une vie nouvelle par la lumière du printemps, le poète montre qu'il tient à profiter largement des biens terrestres. A l'âge de quinze ans il s'écrie :

Allons habiter allègrement, — dès que la saison du froid et de la gelée s'en ira, — les oasis verdoyants de Lumière et de Joie...

Ou bien :

Réjouissons-nous, faisons l'amour, chantons, goûtons la joie, mon chéri : tant que les nuages n'ont pas obscurci nos cieux enveloppés de Lumière délicieuse... Tant que nos visages sont tout de flamme, tant que mon cœur et le tien sont des bûchers ardents, tant que l'âge de la jeunesse, l'âge de

la joie ne s'apprête pas à nous quitter, tant que les ombres du soir ne se penchent point, tant que nous aspirons à la vie, tant que nous la désirons, réjouissons-nous, faisons l'amour, goûtons la joie, chantons, ô chéri !...

D'ailleurs, le temps contraire ne parviendrait pas à troubler l'âme joyeuse du poète. L'hiver n'est-il pas doux dans sa Crimée natale ?

La plainte du vent ne cesse point : à travers la cheminée je l'entends. Je sais bien que dehors c'est l'hiver, mais j'y crois sans y croire... Dans ma chambre, ma Belle est là et, avec elle, le Printemps paré de ses couleurs les plus vives. Sur ses joues si fraîches viennent s'épanouir les roses les plus tendres...

Mais combien le poète est plus heureux par un jour d'orage printanier, alors que les forces latentes de la Nature éclatent, qu'elles se mettent à l'unisson de son tempérament vigoureux !

Lorsque le violon gémit sous la main émue, et que la fine corde se déchire sous la pression de la douleur excessive, lorsque le déchaînement de toute une mer de tendres accents soupire dans la flûte, et que la Lyre divine résonne dans un accès d'épanchement mystérieux...

Lorsque les steppes se couvrent d'un voile d'azur et que la Lune erre dans le silence de la soirée muette, et qu'elle réapparaît, sortant des nuages

comme par l'enchantement d'un sorcier et que des créatures de brumes se brodent dans l'espace...

Lorsque l'orage du midi se porte sur la route, en secouant, en assommant et en brisant les cèdres, pour s'enrouler ensuite en nuées de sables, et lorsque viennent la pluie torrentielle qui fond les masses et les atomes, et l'éclair qui déchire les nuages lorsque les voix du tonnerre éclatent...

Alors je vis de ta vie, ô Immensité de l'Univers Divin, comme toi alors j'aspire à la Lutte et à la Liberté, et mon soupir éclate avec ceux de l'Univers, et de mes blessures coule du sang avec le sang de tous les siècles...

C'est le règne de Pan. Le terme et l'idée ne sont certainement pas hébraïques et pour s'exprimer le poète est ailleurs obligé d'écrire : « Être puissant » (Yesh adir)... Panthéiste lui-même, c'est la force, la vigueur, l'Élément qu'il aime dans les manifestations de la Nature. La mer surtout, élément redoutable par excellence, l'impressionne et lui suggère ses visions les plus émouvantes :

J'ai rêvé que j'avais vu la Mer, l'immense Mer majestueuse, ses espaces infinis, sans limites, enveloppés des obscurités et des nuées qui parlent à l'âme, qui captivent le cœur par des milliers de mystères éloquents...

Et la Mer était d'airain gris, endormie du som-

meil paisible d'un Géant étendu dans une pose d'orgueil superbe... Sa poitrine, foncée et brunie par les orages tumultueux, frissonnait. Et les amas d'écume flottaient sur son dos, pareils à des mèches grisonnantes qui se meuvent au souffle du moindre vent...

Soudain la mer vibra, s'agita ; des montagnes de vagues s'entrechoquèrent : était-ce parce qu'il était devenu gai, ou bien parce qu'il était pris de chagrin, et seraient-ce ses soupirs qui font bouillonner les gouffres profonds ? Puis les ondes se battirent et la mer changea...

Un gouffre appelle l'autre, et la voix monte, et voilà que la mer se recouvre de brouillard... Ah ! ces géants de brumes !..

La pensée de l'Elément qui disparaît dans les brumes évoque chez le visionnaire juif le souvenir d'un autre géant des brumes, historique. Nous voulons parler de Bar-Kokheba (fils de l'Etoile), la terreur des Romains, que les rabbins, fils du ghetto, ont effacé des chroniques juives, mais qui eut sur l'imagination du poète une influence aussi puissante que celle des éléments.

C'est ici (à la Mer) que j'eus la révélation d'une autre Majesté, d'une autre puissance... Toi, dont personne n'a compris le Génie, toi, dont personne ne devait approfondir la grandeur morale... Toi auquel

on avait donné le nom de « fils du Mensonge (1) », mais qui demeures le « Fils de l'Etoile »...

Lorsque tu te dressas, ô Géant, la terre trembla et fut secouée de l'Asie jusqu'aux Iles, et Rome trembla elle-même sur ses sept collines...

Et toi aussi, tu avais des sources de vigueur et de puissance, tu avais toutes les aspirations des fils superbes de ton peuple, toi aussi tu avais des sources de vie et de lumière, notre sève, notre vigueur, l'Énergie de la Nation avant qu'elle ne fût paralysée par nos embaumeurs nationaux (les rabbins)...

On reconnaît ici le visionnaire, l'artiste qui embrasse d'un regard tout le monde physique pour trouver à son inspiration des cadres dignes d'elle. Et pourtant il demeure objectif.

Il sait assigner à ses héros la place qui leur convient, même quand ces héros ne sont pas juifs. Le premier parmi les écrivains hébreux, il sait admirer le génie farouche de cet autre sémite qu'était Mahomet...

Contemplant en panthéiste des choses qui relèvent de la mythologie, le poète glorifie dans un poème d'un décor pittoresque et d'un souffle qui rappelle Longfellow un autre élément, le Soleil printanier : *Agadot Abib* (*Contes du Printemps*).

(1) Bar Kosiba, version talmudique du nom du héros du IIe s.

Il existe au monde un héros superbe. Il se nomme Soleil.

Certes, elles sont grandes les actions du Soleil, et son œuvre est étonnante ! Et si tu désires entendre les Contes du Printemps et quelques-uns de ses chants, assieds-toi, sœurette, à ma droite et je te les raconterai. Seulement, tâche d'être attentive à ce que je te dirai...

La vie juive est triste. Peu lui importe :

Il est vrai qu'il est sombre le ciel de notre existence, et qu'il est noir ! Mais il arrive aussi que l'obscurité est transpercée par un rayon de Lumière...

Or, l'action de ce rayon est suffisante pour éloigner l'être des ténèbres, car :

L'œil du soleil est de la vie, et la vie c'est de l'amour, et là où l'amour fait défaut, c'est le règne de la mort, le règne d'un avorton. Or, dans tout l'Univers il n'y a pas un seul coin qui soit soustrait à ce soleil d'amour dont les rayons sont tout de grâce et de lumière... Et dès qu'un seul rayon pénètre dans l'intimité de l'être humain et dans les cachettes secrètes du cœur, un hymne enchanteur en jaillit...

Et dans ce chant-là, il y a du charme et de la lumière et des rêves qui sont lumineux, des rêves de jeunesse où il arrive que le ciel, la terre et les profondeurs de la mer fondent ensemble dans un seul baiser... Quiconque aura rêvé une fois ce rêve, en

sera possédé jusqu'au jour de sa mort. Il le paiera du sang de son cœur, de la sève de sa vie, et il le gardera gravé au diamant sur la table de son cœur...

Or, ce rêve-là, moi je l'ai rêvé. Le soleil printanier dorait alors la mer, des nuages planaient dans le ciel, et ces nuages laissaient couler des gouttes de sang, et la clarté de la terre s'obscurcissait jusqu'à l'instant où une couleur sombre la couvrait, ainsi que les nuages et le jardin tout à la fois...

A ce moment-là, celle qui avait ravi mon cœur se tenait en face de moi. Je rêvais, ayant mon cœur éveillé, mes yeux voyaient l'adolescente, et distinguaient sa couronne; c'était une couronne de vers luisants qui ornait sa tête d'un cercle lumineux. Et cette lumière avait une clarté tendre et mystérieuse qui faisait frissonner la chair... Et ses grands yeux rêvaient, plus profonds que la mer. On y voyait se refléter dans un baiser les mystères de la nuit et les lueurs roses du jour...

La Nature, la Lumière et l'Amour sont pour notre poète les facteurs de toute manifestation de vie. Aussi ne saurait-t-il se contenter des rêveries abstraites.

Voyez plutôt son *Élégie* :

Dans les espaces de la mer azurée, dans les espaces de l'Infini, des vagues se succèdent, des vagues se disputent, innombrables...

Le jour, le soleil les baise et ses baisers sont autant de flammes divines, le silence de la nuit les cache sous ses ailes mystérieuses.

Or, sur toute cette étendue d'eau mouvante, c'est le froid glacial d'un bloc de marbre qui passe. On ne perçoit point de murmure, doux ou tendre.

C'est à défaut d'amour qu'elles caressent le roc et qu'elles ne font qu'effleurer la lumière, et quand elles s'en séparent, elles demeurent étrangères à la tristesse, à la langueur.

Heureusement, le poète ne se trouve pas dans ce cas; l'amour qui ranime tout être le favorise, lui prodigue ses grâces à chaque heure, à chaque occasion. Il l'avait connu jeune garçon, alors que l'amour représentait un « Idéal » auquel se rattachaient toutes les perfections et toutes les grâces terrestres. Adolescent, il rencontre une affection qui le charme, qui le satisfait :

Au printemps de notre vie, au mois de Mai, dans ce champ désert et pendant cette nuit de charme et de mystère, je t'ai embrassée, je t'ai caressée...

Fleur lui-même, qui ne pense qu'à la sève de la vie, il ira allègrement cueillir sa rose :

Parmi les fleurs parfumées du jardin, mon âme se donne à la rose, et parmi toutes les jeunes filles gracieuses, je t'aime, ô Rose !

Et chaque jour, aux premières clartés, je me rends au jardin.
Et parmi toutes les fleurs mouillées de rosée, c'est le Lys qui est à la Rose.

Vieux jeu, dira-t-on, mais combien toujours jeune et nouveau ? Et combien réconfortant dans une langue réputée morte ! Si le poète répète le thème de « l'éternel féminin », du moins il n'est jamais trivial ; c'est le mâle, l'être sain qui déborde d'énergie et de vie. Sa licence, qui touche au libertinage est, elle-même, saine, parce qu'elle témoigne d'un tempérament impétueux. Il désire, il vibre d'amour.

A la toute belle (La-Yeféfia).

Un chant d'Eden, un chant admirable, le meilleur de tous les chants, c'est moi, ô ma Belle, qui le connais.
Et lorsque le feu s'éteindra dans les cellules de ton cœur et lorsque la tempête y gémira, ton être, las de jouissance et de plaisir, se détournera de l'adolescent. Même alors, ô ma gazelle gracieuse, ce chant d'Eden, ce chant admirable, je saurai te le chanter. Et à cette voix, ton sang bouillonnera comme l'eau dans une cuve. Ainsi seront réveillés l'amour et le désir... Ton sang bouillonnera, écumera ; les flammes apparaîtront sur ta joue, ton pouls battra comme un battement de forge, et le feu du désir secouera ta poitrine.

Cette ardeur passionnée, que le jeune homme trouve rarement chez les jeunes filles chastes de sa Nation, il l'a cherché chez les jeunes filles Tatares, ces compatriotes auxquelles il consacre son *Chant tatar* :

Il arrivera au crépuscule, lorsque la mer se couvrira de brumes et que le vent du Midi fera murmurer les cyprès endormis.

Vers ma demeure, viens alors, ô jeune homme, chez moi, dans les niches du rocher, là où les platanes se chuchotent des secrets, là où la lune éclaire la vallée !...

Chez moi ! Voici le silence de la nuit qui arrive, le rossignol a déjà cessé son chant. Viens ! mon père est loin, il garde le troupeau par là, sur les hauteurs du mont Élia...

Moi, je suis au Printemps de la vie, fraîche, brune et gracieuse, comme une gazelle, mes deux seins sont secoués comme des ondes, mes dents plus blanches que l'ivoire.

Par moments, mes deux yeux plus profonds que l'abîme s'allument et scintillent. Moi, je suis le feu, la flamme du Désir, de la Passion. Viens-t'en chez moi. Le jour n'a-t-il pas déjà baissé ?

Ce libertinage, si naturel chez cet homme jeune, se retrouve dans plusieurs autres de ses poésies. Plus tard, à Heidelberg (où il étudiait la médecine), il chantera les charmes des jeunes

filles des rives du Rhin. Une de ces poésies est consacrée à *la Belle de Dilsberg*. C'est le Bursche qui se réveille dans l'âme de l'hébreu slavo-oriental :

Que la joie est grande ici ! Garçon, vite un litre de vin ! pour ta santé, ma Belle, à l'âge tendre ! Que les rubans rouges te conviennent ! Que la couleur blanche de ta robe te va bien ! Un verre encore, garçon, et bien vite. O, Fraulein, bois avec moi et sans te gêner. Regarde-moi donc, la Belle, et vois ma poitrine pareille à une vague, et ma moustache dorée et soyeuse qui se dresse. Bois donc, puis nous danserons !

Embrasse-moi, embrasse-moi avec violence et chaleur. Qui sait ce que la journée de demain nous prépare... Oh ! je le trouverai bien le sentier de Dilsberg qui mène à la maison de ton père : et c'est toi, ma Belle, la fille de la Montagne, qui seras mon Étoile. Je suis moi-même des bords de la mer, dont les vagues battent toujours, et j'ai appris ses belles chansons... Et lorsque tu te lèveras doucement pour descendre vers moi, je chanterai pour toi là, dans la vallée, un chant étranger...

Ce chant hébreu est inconnu aux filles des Gentils, mais elles savent ce que c'est que l'amour. N'est-il pas étranger aussi aux jeunes filles du ghetto qui, souvent, ne savent rien, ni de l'hébreu ni de l'amour?

Dans le milieu du ghetto, cet amoureux évoquait des fantômes. L'une de ses belles est douce, est charmante : c'est une colombe pleine de grâce et de chasteté, mais, hélas ! à force de douceur :

Toi, ma colombe, la vie t'est inconnue !
Toi, ma colombe, l'amour t'est inconnu !

D'autres filles de Sion lui offrent des déboires, des regrets, des moments de mélancolie :

Je t'ai payée de la rosée de ma jeunesse, du premier frisson de mon être ; je t'ai payée du sang de mon cœur, d'un regret et d'un désespoir qui hélas ! viennent trop tard...

Heureusement que le tempérament joyeux du poète l'emporte sur sa mélancolie. Un souffle de vent printanier, un baiser du crépuscule et le jeune homme retrouve son calme, sa sérénité naturelle ; son « moi », si sensible à la nature, se confond avec l'Être puissant qui l'absorbe. Voici un instantané (en petits vers légers) d'allure simple et artistique à la fois :

Des coteaux de la colline, l'Ombre s'étend, obscurcit et dérobe au regard la source délicieuse. Les vagues sommeillent, se reposent. Au-dessus luit la lune. Alentour règnent la lumière et un calme enchanté. L'étoile polaire éclate et, soudain, le zéphir est réveillé, il

murmure doucement dans les ondes du ruisseau et se laisse capter lui-même par le roseau. Regarde ! voici planer le Chérubin doucement sur une Étoile céleste.

Cette sérénité toute artistique se révèle encore dans la méditation libre et sans rimes, où l'on retrouve les accents de la poésie populaire slave de Koltzov, mais c'est d'un Koltzov plus artiste, plus instruit et maniant une langue classique ; c'est surtout un chef-d'œuvre de poésie contemplative, un des rares morceaux où le poète donne libre essor à cette espèce de mélancolie qui est au fond de l'âme de tout artiste.

Est-ce que l'ombre qui descend empêcherait (à jamais) de reparaître l'éclat du jour ?

Est-ce que l'or, dont l'éclat s'obscurcit, perdrait de sa pureté ?

Or, quand je passe devant toi, tu n'y fais plus attention.

Quand je te salue, tu ne me réponds plus.

Ah ! je ne te donnerai pas d'avertissement, encore moins t'en demanderai-je la raison.

Celui qui captive un papillon, peut-il être traité en criminel ?

Celui qui cueille une fleur du vallon ne serait-il pas pardonné ?

Si mon cœur, en moi, est meurtri, quelle importance cela peut-il avoir ?

Et quand même il serait arraché, en serais-tu plus affligée ?

Certes, je ne maudirai point le jour où je suis né, et je ne conjurerai pas le temps pour qu'il s'évanouisse bien vite.

Le poète trouvera d'autres moyens de se consoler :

Je m'en irai au Bois, où les oiseaux chantent, ou bien dans la steppe, où est l'alouette, et dans l'espace divin.

Je gravirai la montagne, où sont nichés les nuages, ou bien je noierai mon humeur dans les profondeurs de l'abîme.

Au vent de la mer, au vent des déserts, je la dissiperai, je la disperserai :

Puis, des forêts immenses je ramènerai un chant joyeux, les mélodies des oiseaux libres, les accents des cèdres séculaires encore incompris...

Mais dans aucun cas :

Je ne maudirai le jour qui s'est obscurci pour moi, qui amène la tempête autour de moi. *Les larmes ne me sont-elles pas étrangères* ?

Je me ressaisirai, ma bouche se remplira de chants d'une allégresse infinie et, ainsi, le calme me reviendra.

Ah ! pourquoi alors faire attention à moi ? Est-ce que l'ombre qui baisse empêcherait le jour de reluire

jamais plus ? Est-ce que l'or qui se ternit, perdrait de sa pureté ?

C'est ce manque de tristesse qui caractérise le génie du poète de la Renaissance. Le premier, il a rompu avec la tradition millénaire des tristesses et des larmes désespérées d'Israël. Patriote, il entend le sentiment national comme on le conçoit dans les nations libres ou aspirant à la liberté au nom du droit de vie ; artiste, il croit que la nature n'est ni juste, ni bonne, mais tout simplement belle pour celui qui la comprend et il trouve inutile d'exhaler d'éternelles plaintes.

Si quelque chose le tourmente, le fait souffrir, c'est précisément l'existence anormale et si contraire à la réalité habituelle que mène son peuple, ce peuple qui n'en est pas un, ces douze millions d'individus qui ont tout : le nombre, les biens, les capacités et jusqu'à une langue et une patrie historiques, mais qui manquent d'énergie vitale collective pour se soustraire eux-mêmes à des souffrances inouïes et aux persécutions dégradantes.

Ces sentiments qu'il a hérités de Gordon, donnent chez Saül libre essor à son indignation contre un peuple qui manque de dignité, qui a désappris l'effort commun, et qui préfère les spéculations métaphysiques et les abstractions

d'idéologie à l'effort physique qui pourrait devenir salutaire. Cette énergie qui manque à son peuple, le poète va tenter de la lui donner.

D'abord il essaie de combattre les errements du passé, les servitudes volontaires, tout ce qui entrave la liberté du peuple. Tous les chants patriotiques de Saül T. sont un long réquisitoire contre le judaïsme historique, écrit au nom des principes de la Liberté nationale et individuelle...

S'occupant des héros du passé biblique, il rappelle dans les *Soupirs du violon* ces orgueilleux fils de Corée qui avaient refusé de chanter le chant joyeux de Sion sur une terre étrangère. Et le poète se demande avec anxiété :

A quand la fin de cette vision, de ce chant, qui est une plainte éternelle ?

Dans sa nuit de *Hanouca*, c'est l'ombre des Macchabées que le poète invoque. A la vue de la lâcheté générale des populations du ghetto, Juda Macchabée se demande avec angoisse :

Sont-ce là nos descendants ? Ces corps osseux aux bras secs, aux muscles exsangues ? Ces cerveaux rétrécis qui ne subsistent que par un miracle ? Ceux dont la vie n'en est pas une et qui, tout jeunes encore, sont déjà vieillis. Ces êtres sans vigueur, sans

énergie, qui ont la peur dans les yeux, de qui la taille est courbée comme le saule sur le ruisseau !

Eux qui ignorent la Lumière de Jéhova, dont la vie est une monnaie, dont l'âme abattue ignore ce qu'est la Beauté. Ceux qui, enchaînés dans les doubles chaînes de la religion et d'une persécution cruelle, commettent des péchés pour un morceau de pain. Ah ! peuple vagabond, peuple mendiant !...

Mais le patriotisme farouche des Macchabées, s'il explique la cause du mal, est loin de l'excuser. L'honneur vaut qu'on brave la mort !

Nous autres, nous allions périr dans le désert aride, dans un pays désolé, dans les montagnes, livrés aux tigres, bravant la soif, la faim, les coups d'épée ou la dent des lions; nous étions dévorés par les fauves ou crucifiés sur les voies publiques. Nous périssions, mais l'épée à la main ; nous nous disions :

Ceux qui nous succèderont nous vengeront par l'épée. Le jour viendra où la Corne retentira au haut du Liban, où se lèveront les héros pour hisser de nouveau le drapeau de Sion...

Sont-ce là ceux en qui nous avons espéré ? Ce peuple qui ne sait ce que c'est que la Liberté, qui ne sent même pas le fer de ses chaînes. Ah ! périsse le peuple esclave, la génération qui déshonore ses origines, la nation dont la pourriture a rouillé l'épée glorieuse...

A défaut de l'épée des ancêtres, le poète, dans

un accès d'exaltation, de révolte, cherche à en procurer une autre plus moderne (*Baïam Rouhi*).

Où est-elle donc, mon épée, cette forte épée. Vite, donnez-la moi; j'irai à l'assaut contre mes ennemis !

Mais il se rappelle tout à coup que l'épée n'est plus, depuis longtemps, l'arme qui convient au Juif Errant :

Que dis-je ? Moi j'ose appeler la guerre ? Mais où donc mes pensées audacieuses m'entraînent-elles pour que j'ose mettre, dans une crise de révolte, mon épée dans la balance ?... Moi je me servirais de l'épée !... Mais mon bras n'est-il pas desséché depuis longtemps, l'esclavage éternel ne m'a-t-il pas paralysé ? N'a-t-il pas abattu mon esprit et courbé l'homme qui est en moi ?

Il y a longtemps que je suis accoutumé à être l'esclave des esclaves, que mon âme a été arrachée à la Liberté et a oublié le Bien-être...

Une ressource lui reste cependant.

Chaque fois que mon esprit se révolte, s'agite éperdument, que mon âme aspire à la Liberté, à la Vie, ma bouche se remplit d'injures et, grinçant des dents, affolé, je mords mes chaînes...

Déçu lui aussi, le poète prend à son tour le chemin du passé : il remonte jusqu'à l'origine de sa nationalité, à l'épisode de Saül, le pre-

mier roi d'Israël qui consultait la pythonisse à « En Dor ». C'est une ballade, qui nous raconte la vision macabre de Saül aux prises avec l'Ombre de Samuel mort. Et déjà nous assistons à cette lutte acharnée que la morale des partisans des prophètes inaugure contre la Force, sans laquelle aucun peuple ne saurait subsister...

Et c'est la Force surtout que le poète admire dans Bar-Kokheba, le héros mystérieux du poème dédié à la mer dont nous avons déjà donné des extraits. Le poète reproche aux rabbins d'avoir effacé le nom glorieux de ce géant des annales juives, et cette fois ce n'est plus d'un excès de moralité qu'il les accuse, mais tout simplement de leur lâcheté de politiciens opportunistes.

Et parce que tu tombas, on te dédaigne. Mais serait-elle seulement capable de t'apprécier à ta juste valeur, cette communauté de nains méprisables qui ne font qu'apporter des encens au Dieu destructeur ?

Que sont devenus, se demande le poète avec véhémence, dans ses « Chants des exilés », tous ces zélotes, ces grands patriotes de la destruction de Jérusalem ? Sans le transfuge Josèphe, l'histoire des rabbins aurait laissé la question sans réponse :

Interroge plutôt le vautour des montagnes qui a crevé leurs yeux ; interroge plutôt le chien qui a

rongé leurs os ; interroge plutôt le vent qui a dispersé leurs cendres.

Mais ne le demande pas à ceux qui sont les guides et les sages de ton peuple : à ceux qui appellent Parizim (débauchés) (1) les meilleurs de ses fils et qui effacent ses martyrs de son cœur et de ses livres...

Les rabbins ayant tout mis en œuvre pour que le souvenir des héros de la liberté d'Israël ne se perpétue pas, la science moderne se charge de combler les lacunes : déjà nous connaissons, grâce aux travaux des savants non juifs, la persistance pendant de longs siècles en Arabie, en Éthiopie et en Afrique surtout, de judaïsmes primitifs politiques et libres.

C'est le souvenir des juifs libres de l'Arabie, détruits par Mahomet, qui est évoqué par le poème sur « le dernier des Beni Kouraïza ».

Est-ce à dire que tout sentiment d'héroïsme soit banni du cœur du juif? Loin de là. Le poète le démontre dans son poème *Baruch de Mayence*, sombre poème où l'on voit un vengeur juif du moyen-âge livrer toute une ville au feu en guise de représailles...

Seulement, ce sentiment a dégénéré de nos jours, avec le relâchement des liens de la solidarité juive. Lisez sa poésie : *Entre les fron-*

(1) Les Zélotes.

tières. Le thème est tiré d'un épisode authentique que voici ;

La guerre vient d'éclater entre la Turquie et la Grèce. Or, il y avait, dans une famille israélite de la Russie méridionale, deux frères en complet désaccord d'idées. L'un était sioniste et, considérant la Turquie comme une terre d'avenir pour le judaïsme, crut de son devoir de s'engager dans l'armée turque.

L'autre, épris des beautés du génie hellénique, s'enrôle dans les troupes grecques. En Thessalie, les deux frères se trouvent face à face et ne se reconnaissent qu'après s'être mortellement blessés, au moment où la mort va les réunir. Pourquoi de telles dissensions? Il n'y a, il est vrai, que deux existences de moins, seulement il reste deux vieux parents désolés, juifs de l'ancienne école, qui n'ont jamais pu comprendre quels mobiles avaient poussé leurs enfants à exposer leur vie pour des causes si étrangères...

Obsédé par les visions du patriotisme politique, le poète ignore les détails de la vie du ghetto.

Les rares essais qu'il tenta en s'inspirant de la vie populaire, montrent à quel point ce fils de la Crimée ignorait le peuple du ghetto. Son poème *Vendredi au Crépuscule*, description de l'avènement du Sabbat, est une œuvre manquée comme, d'ailleurs, sa paraphrase d'une légende russe *Amnon et Tamar*.

Son *Berit Mila* (1) (Circoncision) a le souffle poétique et l'allure épique, mais n'est pourtant pas un chef-d'œuvre ; ici ce ne sont pas les mœurs des juifs de la Crimée qui importent : c'est le sentiment profond qu'a le poète des beautés de la grande steppe qui s'étend « des frontières de Boudjak aux confins de la grande mer Caspienne », cette région qui, entre le huitième et le onzième siècle, était soumise à l'influence d'un judaïsme primitif.

Citons la fin de ce poème :

Et un doux vent mélancolique planait sur la steppe ; c'était le chant muet et amer de la profonde tristesse mondiale, des contes des mondes passés, des mystères des jours futurs...

D'ailleurs, ce qui domine dans ce poème c'est le sentiment idyllique et c'est même en ce genre que le talent de notre poète s'affirme de plus en plus.

Son précurseur, M.-J. Lebensohn, voyait dans le « pays » (La Terre sainte) l'Eldorado poétique du passé ; pour Saül il est plus encore, car il représente aussi l'avenir. La Jérusalem nouvelle symbolise pour lui la Liberté, les joies futures de vivre. Il appelle sa bien-aimée vers « cette belle

(1) *Sefer Ha-shana* de Sokolov.

région de l'Orient, « là où les ouadï sont bordés de roses, là où les palmiers font un abri contre l'ardeur du soleil... » C'est là, lui dit-il, que :

Je te caresserai, ma Belle, que je t'embrasserai de tout le feu ardent de mon désir... Et dans le murmure des branches tu entendras : Le peuple refleurira encore !

Débordant de vie, optimiste, le poète ne se formalise pas de ce que sa Belle « rit de ses rêves, de sa foi dans l'homme » et surtout de ce :

Que je crois toujours en l'avenir, fût-il lointain, où mon peuple refleurira, où une nouvelle génération se lèvera, unie à la Terre dont les chaînes seront enlevées, et qui verra la lumière pure face à face, qui vivra, qui aimera, qui agira, qui créera. Cette génération vivra sur la *terre*, et non plus dans l'avenir, dans le *ciel*, dans l'Esprit...

A défaut d'exemples puisés dans la vie nationale, ce maître d'énergie s'inspire des sujets que lui offrent les spectacles de l'histoire des Gentils. C'est ainsi que la visite d'un château fort du pays rhénan lui fournit l'occasion de chanter la gloire d'un *siècle étranger*. C'est le moyen-âge des chevaliers chrétiens, rudes et farouches, que le poète hébreu contemple au bord du Neckar. Le premier parmi les siens, il admire

les ruines du vieux château médiéval « dont les brèches sont couvertes d'un voile de mélancolie séculaire » que semble réveiller la voix des Éléments. C'est la voix du Pan nocturne, puissant héritage des tempêtes et des traditions antiques survivant dans le for intérieur de chaque homme moderne. Seulement la vie a disparu de ces débris du passé :

Regarde-les, tes forts, ô siècle superbe, famille de fer, génération téméraire et magnanime, qui savais percher ton nid dans les rocs et ta demeure dans les granits. Ton souvenir se perpétue dans ces pierres, *ô Toi, siècle grand dans la Foi et superbe dans le crime.*

C'est ici, dans ce palais de désolation, dans ce domaine de destruction, que, mille fois, me saisit la soif inextinguible d'une volonté énergique et ardente, qui ne connaît point de retenue, de la force turbulente dont les vagues frappaient ici violemment, pour se porter de là vers les confins de la terre qui furent remplis de tyrannie et de rapacité...

Le poète ne s'attarde pas à ces sombres visions du moyen-âge brutal et laid. Cet hébreu à l'âme athénienne est, comme Henri Heine, un artiste et un admirateur du beau. C'est dans l'antiquité hellénique qu'il se retrempe ; il y retrouve les beautés éternelles : conscient de sa parenté na-

turelle avec le génie grec, il s'écrie dans une de ses odes grecques :

C'est à la vie que j'aspire, à la Lumière qui est le secret de l'Ionie, patrie de la Lumière et de la Vie.

En présence de *la Statue d'Apollon*, le poète, épris de beauté, mais ayant conscience de sa personnalité juive, traduit ses sensations dans les lignes suivantes :

Je suis venu chez toi, ô dieu oublié depuis une éternité, toi, le dieu des lunes antiques, des jours anciens, toi qui gouvernais des courants humains aux vagues puissantes, abondantes vagues juvéniles.

Je suis venu chez toi. Me reconnaïs-tu ? Je suis le *Juif*. Il existe entre nous une querelle éternelle ; les eaux de l'océan ne suffiraient pas à combler l'abîme qui nous sépare. Les cieux et l'immensité des steppes se trouveraient trop étroits pour fermer la brèche qui sépare la Loi de mes ancêtres du culte de tes adorateurs.

Et cependant :

Tu le vois bien ! Parce que j'ai devancé mes prédécesseurs, parce que je me suis égaré dans les sentiers où aucun mortel ne passe plus, je suis le premier à revenir à toi le jour où mon cœur est dégoûté de l'agonie séculaire, dès l'instant où je brise les chaînes de mon âme, de cette âme qui vit et qui est attachée à la Terre...

Et c'est le procès du spiritualisme juif qu'il fait au nom de la Renaissance :

Le peuple, hélas, est vieux ! Ses dieux ont vieilli avec lui : et voici que des sentiments qui furent comprimés par les mains de maîtres impuissants ressuscitent, se délivrent d'une prison millénaire.

Mes os, ma chair, tout en moi réclame : de la Vie, de la Lumière ! et je suis venu chez toi !

Je suis venu chez toi ! Et voici que je me prosterne devant ta statue, symbole de la lumière dans la vie ; je me prosterne devant le Beau et le Sublime, devant ce qui est grand dans l'univers, superbe dans la création, devant le merveilleux des mystères originels, devant la Vie, la Force, la Beauté...

Émule hébreu de Nietzsche, il s'acharne contre les puritains stoïciens, contre les rabbins moralistes en faveur de :

Toutes ces belles choses, que des hommes sans vie, que des êtres pourris, vils et rebelles à la vie ont enlevées à Shadaï-Dieu-Roc (cette divinité impénétrable du Désert, qui présidait aux actes des conquérants de Chanaan) et qu'ils ont enchaînées dans les cuirs des philactères...

Cette dernière allusion à un rite rabbinique peu esthétique, auquel la tradition attache beaucoup d'importance, doit accentuer le contraste

entre la beauté du culte grec et le manque de goût des rabbins.

Le poète se rappelle qu'avant Adonaï, le Dieu pacifique et ritualiste des rabbins, il y avait Jéhova-Zebaot, le dieu guerrier et vengeur des Hébreux, dont le règne s'appuyait sur le patriotisme farouche et sur la Force. A côté des prophètes de la Justice, des Ecoles, il y avait en Judée de faux-prophètes chez qui la raison d'Etat primait la justice elle-même. La postérité n'a pas connu les œuvres de ces patriotes qui furent éliminés par les prophètes rédacteurs de la Bible, comme les rabbins devaient, plus tard, éliminer jusqu'au souvenir des patriotes de l'époque romaine; les rares indices que la Bible nous a conservés sur la Foi primitive des anciens Hébreux, les mythes, les légendes et les survivances qui s'y rattachent, montrent cependant que cette religion, jadis commune aux Hébreux et aux Phéniciens, ne devait pas être sensiblement différente de celle des autres peuples de la Méditerranée antique (1). Aussi le poète, revenu à la conception de la Force dominatrice, s'aperçoit tout à coup, entraîné par son imagination, qu'il pourrait peut-être réclamer sa part dans le culte de l'ancienne Grèce, et il s'écrie :

(1) Voir notre ouvrage, *Les Hébreo-Phéniciens.*

Ce n'est pas un Dieu qui m'est étranger, ce Dieu de la Beauté, de la Force, de la Lumière !

Il essaie de reconstituer l'œuvre disparue des faux prophètes d'Israël, en opposition avec celle des prophètes moralistes. Le cycle dit : *Visions des faux prophètes*, constitue un chapitre des plus curieux de la poésie hébraïque contemporaine ; il appartient encore au genre prophétique, comme style, comme accent, mais c'est du prophétisme à rebours :

Et aux (vrais) prophètes ainsi parla Jéhova, mon Jéhova à moi. Vous avez dit : Nous avons prophétisé la vérité ; or, la semence que vous avez répandue deviendra un ver qui rongera mon peuple au point de l'anéantir.

Et ceux qui nous succéderont démoraliseront le peuple, leur joug s'appesantira sur lui au point de le courber, tellement qu'en présence d'une mouche, il n'aura plus le courage de la chasser.

Et il adviendra qu'à force d'avoir regardé *En Haut* et d'avoir mis sa confiance dans les nuées célestes, son héritage passera à l'ennemi et ce peuple s'abaissera dans son impuissance, plus qu'aucun autre.

Et de son sein se lèveront des « Élargisseurs de la Loi » qui accumuleront « brèches sur brèches » et les précepteurs de votre Tora (à vous vrais prophètes) se dresseront contre la masse juive et l'ap-

pelleront avec mépris : Am-ha-arez (peuple de la Terre, rustre).

Et le jour où mon peuple, en face de l'adversaire qui aura brandi sa main terrible, se lèvera pour défendre son existence, ceux même qui jurent en Mon Nom détruiront la ville, et de leurs propres mains prépareront la catastrophe.

Et l'épée de l'ennemi les atteindra pendant le jour, tandis que la nuit il se tueront entre eux. Et ce seront les organisateurs du royaume du Ciel et de la vie d'En Haut qui démoraliseront les vaillants...

Voici ce que sera, à la fin des jours, votre génération, celle qui se réclamera de votre nom : âmes basses et cœurs de lièvre, ils feront tous perdre la dernière étincelle d'espoir.

Et bien d'autres temps nous seront encore réservés dans l'avenir incertain, lorsque la Nation, le peuple-ver, avili jusqu'à ne plus comprendre le sens de ces paroles, sera parvenu à dire : Mon sort me convient, c'est la part d'un chien vivant !...

Mais le faux prophète entrevoit un péril bien plus grand venant de cet excès de spiritualisme professé par les puritains :

Et je ferai autre chose encore, dit Jéhova. Je ferai que votre « esprit » se répandra sur toutes l'étendue de la Terre et jusqu'aux îles lointaines, chez des hommes et des peuples que vous n'avez même pas connus.

Et le nom de Jéhova deviendra universel, il sera

le nom suprême. L'orgueil des rois s'inclinera devant lui et les mères enterreront en son nom leurs enfants vivants, les pères s'endurciront jusqu'à refuser pitié à leurs fils...

Et parce que vous avez adoré le nom de Jéhova, mais que vous avez méconnu *son œuvre*, vous n'aurez plus de joie que dans la Mort et dans la Tombe, au point que vous n'aspirerez plus à la Vie ni à la Lumière.

Et la main de l'homme se tournera alors vers le mal, et son cœur deviendra plus dur que le fer, et l'excès de ses actes abominables fera pâlir l'ombre, frissonner les habitants de la tombe.

Et la Terre se prostituera et se remplira de sang, comme l'Océan est rempli d'eau, au point que l'honnête homme en sera dégoûté et ne trouvera plus de refuge.

Et la Mort et la Tombe étendront leur domination et multiplieront des Créatures fantômes, visions terribles, jusqu'au jour où les Ténèbres seront dissipées et où la Lumière finira par l'emporter...

C'est le procès du moyen-âge chrétien et juif issu du prophétisme. Quel est donc ce Jéhova que le faux-prophète oppose à celui des prophètes et des rabbins ? Le poète en donne sa définition qui lui est personnelle :

Et si vous me demandez au sujet de mon Dieu, de mon Dieu à moi : où est-il donc, où pourrions-nous l'adorer avec allégresse ? Il est ici, ici même sur terre et nullement dans les Cieux, sur cette Terre

qu'il a donnée à l'Homme. Dans un bel arbre, dans un beau champ, sa figure se reflète (1) ; il se dissimule sur chaque montagne haute, il s'incarne partout où il y a une sensation de vie, de chair, de sang, dans les plantes et dans les choses... Il a pour famille les espaces de l'Infini, la gazelle, le cerf, les broussailles et le nuage que porte le tonnerre. Car ce n'est pas le Dieu des esprits, c'est le « Dieu du Cœur », tel est son nom...

De toute cette étrange et pathétique poésie, souvent plus oratoire que sincère, mais toujours originale, où l'idée juive s'humanise définitivement, il se dégage pour les lecteurs hébreux une leçon d'énergie nationale. Car c'est la vie réelle, l'effort que le poète prêche aux fils dégénérés du ghetto. Débordant lui-même de la joie de vivre et d'agir, il exerce une action d'autant plus grande sur le lecteur, ses propres collègues.

Il a conscience de son rôle de régénérateur. Il est aussi large, aussi prodigue que la nature l'est pour lui-même.

En parodiant un passage de la Haggada (récitations rituelles) de Pâque il dit :

Que celui qui a faim vienne manger, que celui qui est besogneux vienne partager le repas...

(1) Allusion à un passage talmudique qui exècre celui qui s'arrête à contempler « un bel arbre ou un beau champ ».

O toi, qui as soif de la parole divine, dont l'âme languit après la Lumière de Jéhova, pareil à un oiseau enfermé dans une cage, sache-le, ma conscience est riche et je ne te refuserai rien : lève-toi donc et viens ici, ô mon frère abattu.

Et je te révélerai les cieux des cieux, je verserai sur toi la rosée de la Renaissance, et tu en guériras...

Cette rosée de Renaissance, il la distribue à profusion aux malheureux du ghetto. Comme Hugo, comme Zola, il a le culte de l'Homme qui vit pour la vie, qui travaille pour le progrès, qui produit et qui crée.

Dans Tubal-Kaïn comme dans ses « Chants de l'Homme » il place le travail physique au-dessus des occupations de l'esprit :

Certes, elles sont belles les créations de la pensée humaine, mais meilleures encore les sensations de son cœur. Mais ce sont les chants de l'Homme physique qui sont les Saints des Saints, les chants de ses misères, de son Amour et de ses aspirations...

Le chant libre du paysan s'épanche dans le sein de l'Infini sur le sillon de la Terre, dans les clartés de l'aube et l'ombre des crépuscules, pareils aux torrents printaniers qui descendent des collines en arrosant les prés. Les sons de la mélodie se dissipent alors en rumeurs : et la terre et le ciel se baisent comme s'ils désiraient former une seule bouche dans les airs du chanteur...

C'est là l'air de l'homme libre...

Et sept fois plus beau encore est le chant du forgeron, ce chant de force dans l'obscurité de l'usine, dans un nuage de fumée, c'est un chant puissant qui tonne, terrifiant, dans la mer des étincelles, dans des bruits de marteaux, et qui grandit toujours sous les coups éparpillés sur l'enclume, célébrant les lueurs des flammes et de la vengeance. C'est ainsi que le couteau est aiguisé, que l'épée est affilée. C'est là le vrai chant de l'Homme sur la terre...

Cet optimisme sain, cette foi dans la toute-puissance de l'effort, du Travail, fait de Saül Tchernikhovsky le véritable poète de la Renaissance hébraïque. Même aux heures du désespoir que la vie du juif de l'Orient slave apporte à l'écrivain, le poète ne désespère jamais. Si notre génération ne la voit pas encore, une autre sûrement la verra, la Nouvelle Jérusalem. Et à son tour il a la vision de la génération du Désert :

Après la disparition de cette génération, celle du Désert, le jour viendra où le peuple se lèvera.

Ce jour est-il loin ? Le poète ne veut pas le savoir, il n'y tient pas. Dans sa conception panthéiste, le temps et l'espace, manifestations matérielles des choses, se confondent, s'évanouissent dans l'intensité de la Vision :

Le murmure des vagues me révéla : Quelle limite

saurais-tu concevoir ? Dans la succession du temps, n'arrive-t-il pas que le passé survit (par les ancêtres) et qu'un jour il se heurte au temps qui vient comme l'ombre touche à la lumière...

La relativité des choses de la nature est donc la meilleure des réponses à ceux qui désespérent. Et puis, qu'y aura-t-il d'éternel, sinon la Poésie ? Dans notre siècle de progrès technique et de matérialisme, ce cri du poète dans une langue réputée morte est réconfortant.

Mais non ! Elle ne mourra pas la Poésie, elle ne mourra jamais ! Et même le jour où l'homme-ver parviendra à étendre son règne sur les domaines du Ciel et de l'abîme, à dompter le tonnerre et le feu, à jeter des clartés dans les Ténèbres de la Nuit polaire, elle ne mourra pas !...

Il y a encore de beaux jours pour l'idéalisme d'un poète de sa valeur, pour l'imagination d'un rêveur aux envolées magnifiques qui éprouve aussi vivement le sentiment de la nature :

Et dans les cadres d'or pur, dans les colliers des rimes, l'épanchement de l'âme du poète jaillira puissamment, pareil au grondement superbe de la Mer.

Et aux souvenirs des actes accomplis par les pères au temps passé, et dans la Félicité sans bornes des siècles à venir, elle ne mourra pas la Poésie, elle ne mourra jamais !...

CHAPITRE III

LA JEUNE POÉSIE

Bialik et Tchernikhovsky furent les deux maîtres qui présidèrent à l'éclosion de la jeune poésie hébraïque. Depuis 1904-1905, date à laquelle s'arrêtent les premières notes du cours dont ce volume est tiré, beaucoup de pages s'ajoutèrent à cette littérature nouvelle. Rien cependant ne changea les tendances générales que nous avons exposées ici. La Révolution russe qui, à un moment donné, avait menacé les progrès de l'hébreu, ne fit qu'ajouter quelques chapitres particulièrement sincères à la production poétique. C'est à cette poésie naissante que nous consacrons les derniers chapitres de notre étude.

Le souffle de la Renaissance qui caractérise les débuts du Sionisme s'empara des lettrés. David Frischmann, l'admirable styliste qui, en pleine époque du réveil du sentiment national,

rêvait encore l'effacement de toutes les religions, paraît avoir subi lui-même les influences favorables à la Renaissance. Cet écrivain, qui possède tous les dons d'un poète, doit à son scepticisme frondeur de faux humaniste d'avoir manqué sa carrière. Et même ses dernières poésies, dont les sujets dénotent un tournant patriotique dans sa nature poétique, manquent de foi et de chaleur.

Le charmant poème *Les deux Vases* se rapporte à l'épisode de l'enfance de Moïse raconté par la Aggada. Les astrologues ont signalé Moïse à Pharaon comme devant être sauveur d'Israël. Sur le conseil d'un courtisan qui tâchait de sauver l'enfant, on décida de soumettre celui-ci à une épreuve. On plaça devant lui deux vases, l'un rempli d'or brillant, et l'autre de charbon brûlant. Mû déjà par l'intuition d'un prophète, le petit Moïse ne toucha pas à l'or, mais saisit le charbon et le porta à sa bouche, ce qui arracha à son protecteur cette exclamation : quel enfant stupide !...

L'enfant fut sauvé, mais le feu sacré ne continua pas moins de le brûler pendant toute sa vie. La veille de mourir, il s'écria en s'adressant à Josué : « O mon ami, il vaut mieux que tu désires l'or ; ne cherche pas le feu sacré !... »

Pour le Messie est le titre d'une délicieuse

fantaisie où le poète utilise la légende populaire relative aux préparatifs qui se font au Ciel pour l'arrivée du Messie. L'assonance et le rythme font le charme de cette poésie.

Au Ciel, sept chérubins silencieux comme les rêves, alertes comme les mouches, font la besogne.

Devant le trône de la Gloire, ô Hédad ! Hédad ! (Bravo !) ils se tiennent en rang.

C'est là qu'ils préparent des étoffes lumineuses pour le Messie :

Tout ce qui est sublime, tout ce qui est majestueux, tout ce qui est beau, tout ce qui est noble, tout ce qui est bon et pur.

Tout ceci, ils le prennent, Hédad ! Hédad ! Ils le prennent, avec tout ce qui est Clarté et Lumière.

Et malgré tout, ils n'en ont pas assez encore.
Le Messie, hélas ! ne pourrait pas venir encore.

Et les anges, les sept chérubins élèvent leurs voix d'abandonnés, voix de sanglots et de plaintes.

Et jusqu'à ce jour elle n'est pas encore achevée, oh ! elle n'est pas achevée encore l'âme du Messie !

Mais ailleurs, et sur la Terre, le même travail se poursuit, par des moyens purement matériels et avec plus de succès peut-être.

Près du Jourdain, il y a une maison de forgeron ;

un forgeron alerte comme un cavalier y fait sa besogne, et en soufflant il attise la flamme.

Souffle, souffle ! Cela entretient la flamme, le feu éternel qui brûle dessous.

Que fais-tu là, ô, forgeron ? Je suis en train de préparer le fer, Hédad ! Hédad ! pour le cheval du Messie !

Quelquefois Frischmann a des visions du *Messie* (titre d'un de ses poèmes en vers blancs). Toutefois c'est toujours d'un Messie enchaîné. La génération présente n'est pas capable de hâter son avènement :

Le jour où une nouvelle génération se lèvera, qui comprendra ce qu'est la Délivrance, qui voudra être délivrée, et qui se préparera à l'être, alors tu te lèveras aussi pour accomplir ton destin et tu seras délivré, et tu délivreras !...

Cependant ces rêveries patriotiques, plus parfaites dans leur forme que solides dans leur fond, ne sont qu'un épisode de la vie littéraire de Frischmann. Poète par tempérament, il revient à une activité purement littéraire. Sa traduction en vers du *Caïn* de Byron, celle en versets bibliques du livre de Nietzsche « Ainsi parla Zarathustra », ses contes enfantins qu'on trouve dans toute chrestomathie hébraïque, sont des chefs-d'œuvre de style classique.

La poésie enfantine, dont les œuvres furent publiées sous les auspices de la maison de Touchyia, a atteint un développement considérable en ces dernières années. Les poètes déjà cités rivalisent dans ce genre avec de nouveaux poètes qui s'y spécialisent. Actuellement, plusieurs journaux destinés aux enfants et plusieurs maisons d'édition initient la jeunesse à l'hébreu.

Un des premiers recueils de poésies enfantines qui aient obtenu quelque succès a été le *Pour mes petits frères* de Lubochitzky remarquable par la facilité du vers et la connaissance de la langue.

Lubochitzky publia ensuite un recueil intitulé *Imaginations et Légendes*. C'est un mélange de sujets versifiés dont le fond est varié et souvent contradictoire. Tantôt il est nietzchéen et cherche « à déchirer les chaînes de la morale qui pèsent sur lui au point de lui enlever toute volonté et libre arbitre ». Tantôt il se fait défenseur des prophètes malmenés par Tchernikhovsky et attaque l'hellénisme.

Plusieurs poèmes historiques (*la Malédiction de Jotam*, *Samson*, *David*) complètent ce recueil.

Le succès qu'a obtenu l'œuvre du jeune poète Jacob Kahn fut mérité sans doute, mais à certains points de vue seulement.

Produit de la jeune école, sur qui Bialik et

Tchernikhovsky ont déjà eu le temps d'exercer une influence qui se trahit un peu partout dans ses poésies, Kahn a pour originalité une langue souple, facile, rarement défigurée par des néologismes. Il est d'ailleurs souvent artificiel et affecté. Le cœur participe peu à sa poésie. En revanche, elle a une légèreté d'accent qui est très goûtée par des lecteurs peu accoutumés aux œuvres sincères et fortes. Voici la traduction d'une poésie typique consacrée au Printemps :

I

Vois ! Les Créations se renouvellent, la vie tendre et jeune coule, éclate comme une profusion de lumières, de fleurs, de chants...

Lumière dorée, et dans la Lumière coule un air parfumé et dans l'air nagent une langueur et des rêves enchanteurs...

Des fleurs délicieuses, et, avec elles, toutes les créatures fleurissent, tous les cœurs éclosent et rayonnent dans la lumière de l'Amour...

Ce sont des chants mystérieux que chantent tous les oiseaux : toutes les plantes, toutes les choses, toute la création.

II

J'irai au champ, à la forêt, je sortirai. Je m'enivrerai des voix du printemps et les voix de mon cœur s'éveilleront.

Je luirai avec le soleil sur les champs ; avec les herbes des champs je pousserai sous le regard du soleil printanier.

Je chanterai avec les musiciens des bois, ces chanteurs de la Renaissance ; avec les feuilles, avec les ombres, je tiendrai un conseil silencieux.

Plein de folie, avec le vent je planerai vers les espaces infinis, et, cuivré de soleil, enivré de printemps, je me réfugierai dans les herbes.

III

Je me réfugierai sur les collines, dans les vallées et dans l'infini des steppes, pour rêver aux champs de Sion, aux vignes du pays des Ancêtres.

Comme de tous côtés poussent les forces vives du peuple !

Comme le laboureur hébreu laboure son champ, aux rayons du soleil qui sèche la sueur de son front !

Qu'il laboure, qu'il sème, et que dans son cœur une naïve prière s'élève ; qu'il chante, qu'il moissonne et qu'à pleine bouche il chante le chant de la Renaissance.

C'est au Réveil de la Nature sur lequel il revient toujours, que le poète associe la Renaissance Nationale. Voyez plutôt le chant de joie annonçant l'approche du Messie, *les Pas du Messie.*

Si Kahn n'avait écrit que ces petits chants impersonnels où s'expriment pour la millième fois et dans des termes toujours pareils les sensations éprouvées en présence de l'éternellement beau, on le lirait toujours avec plaisir. Malheureusement il ne s'est pas borné là. Il fait chorus avec ces poètes de la nouvelle école qui, possédés d'un étrange orgueil, prétendent faire mieux que leurs aînés et donnent dans un pathos et une rhétorique que la plupart des lecteurs, faute de critique, ne savent malheureusement pas distinguer de l'art véritable et de la sensibilité originale. Nous nous garderons bien de parler ici de tous ces écrivains qui, disciples de Nietzsche ou même, ce qui pis est, de Gorki, se disputent la faveur du public, et ne se signalent par aucune qualité littéraire personnelle. Mais c'est précisément parce que Kahn n'est pas dénué de talent, parce qu'il possède fort bien sa langue que nous avons mis en lumière ce côté de son œuvre. Nous avons déjà parlé de cette éloquence prophétique et de ce lyrisme qui exigent de puissantes facultés oratoires jointes à une sensibilité exceptionnelle. C'est par cette éloquence, par ce lyrisme que nous trouvons chez Bialik, et plus rarement chez S. Tchernikhovsky, que la poésie hébraïque se rattache au classicisme biblique. Les œuvres de Bialik, les dernières

surtout, montrent que son génie est susceptible d'un développement dans ce sens.

Toutefois ni Bialik, qui a la profondeur, mais qui manque de cette Foi exaltée sur laquelle repose la poésie prophétique, ni Saül Tchernikhovsky, qui a la Foi, mais qui n'a pas la véhémence de style de Bialik, ne prétendent s'adonner au prophétisme. Seule une sensibilité frémissante peut atteindre aux accents d'une telle poésie. Kahn et ses émules auront beau chanter les *Visions de Jéhova*, invoquer « le saint Jéhova-Zebaot (ce qui évoque l'idée de la Force suprême), ou encore s'écrier pathétiquement : « Le jour viendra où à la voix de ma Lyre le peuple se lèvera comme un lion et se secouera ! » ils ne seront pas pour cela des poètes prophétisants. Le désir de faire mieux ne suffit pas.

Certes, nous croyons que le genre prophétique peut redevenir une des formes des plus originales de la création littéraire hébraïque. L'intensité des crises que le judaïsme russe traverse et la puissance de sensibilité d'hommes comme Bialik nous autorise à interpréter certains essais de date récente comme le dernier effort qui doit ramener définitivement l'hébreu à sa source classique.

Il serait dommage que la phraséologie vide

qui sévit déjà dans certains domaines de la prose, s'emparât aussi du champ le plus original de la littérature hébraïque.

Signalons les poèmes populaires (les « Bené Moché », etc.) qui, ainsi que plusieurs idylles (*Rabbi Tanhoum*), prouvent que Kahn excelle surtout dans ce genre dont il ne devrait jamais sortir.

L'apparition en 1907 du recueil de vers intitulé *Im Shekiat Ha-Hamma* (au coucher du soleil) de S. Schneour fut un événement littéraire et assura immédiatement à son auteur une des premières places parmi les lyriques contemporains.

Avec Schneour, qui est originaire de Sklow (le premier foyer de la Haskala en Russie) (1), nous revenons à la Lithuanie. Schneour tient du Lithuanien une mélancolie raisonneuse, un tempérament énergique et plein d'activité, un individualisme touchant à la misanthropie, qui contrastent singulièrement avec la psychologie de ses aînés du Midi. Mais c'est un Lithuanien de la nouvelle école ; malgré sa première éducation orthodoxe, et l'influence du milieu rabbinique-mystique de la Russie-Blanche, Schneour avait subi l'ascendant des tendances cosmopolites qui succé-

(1) Cf. *Notre renaissance*, etc.

dèrent dans son pays aux aspirations nationalistes juives.

C'est la misère humaine, le mal du siècle, le sien surtout, ce sont les problèmes et les sujets universels qui inspirent sa Muse; le juif n'y exprime son tempérament que modifié par la mentalité nihiliste sombre et désespérée qui caractérise les disciples de Gorki dans le ghetto révolutionnaire. La forme, la langue, l'art le préoccupent peu. A quoi bon ? N'assiste-t-on pas à la fin de toute une société ?

Désabusé dès l'âge de quinze ans, le poète précoce n'apercevra devant lui aucune perspective lumineuse. Il est révolté contre le sort, qui lui vaut de figurer parmi ces millions d'êtres obscurs, anonymes, qui de la vie ne connaissent que ses tourments !

Ce sont ces tourments qu'il voit dans la Nature et dans la Vie. Son chant, c'est *le Chant de la Nuit Noire*. Ses créatures sont des créatures de nuit, sans horizon, sans idéal :

Elles se forment dans les ténèbres, elles sont tissées de ténèbres et ce sont les ténèbres qui les nourrissent; et c'est par les ténèbres qu'elles meurent aussi ! Il y a un soleil ! A quoi bon ? Il n'éclaire que ceux qui sont rassasiés, il ne réchauffe pas les fils des ténèbres. Et pourtant il y a un soleil, et c'est devant ce seul soleil que tous se prosternent, les fils des ténè-

bres comme les autres, mais à ceux-là il ne répond pas...

Le poète raconte l'existence de ces fils des ténèbres, au nombre desquels il se range. Sa vie n'est-elle pas semblable à la leur ! N'a-t-il pas conscience de l'existence du soleil, des beautés de l'amour et de la Nature ! n'en éprouve-t-il pas cette éternelle mélancolie qui poursuit tous ceux qui aspirent à la vie, et n'en sauraient jouir...

Les ombres d'une claire soirée d'été lui inspirent des regrets sur « le Soleil de son cœur qui s'en va » avec le jour.

La vision de la Mort hante son âme dénuée d'Idéal. En pleine description enthousiaste d'une belle journée de neige, il s'arrête, car la tristesse l'envahit ; la blancheur même éveille dans son imagination l'idée de la fin :

Les jeunes filles courent avec les yeux en flammes, flammes noires et bleues; et leurs joues sont des roses ; mais il y a aussi cette blancheur qui envahit le monde, et qui est signe de vieillesse...

Pourtant il voudrait réagir, il cherche à oublier en dépeignant le monde des jouissances. Il est heureux d'avoir pu échapper au puritanisme juif et il souhaite ardemment que sa pen-

sée demeure « libre, forte et pure », pour qu'il puisse se mêler aux fêtes où les « adolescents baisent les yeux des jeunes filles languissantes ». Il n'en reste pas moins profondément triste, car des siècles de commerce avec l'abstraction, avec les chimères d'en haut, ont anéanti en lui le désir des joies de la vie. Bien qu'il sache que le soleil existe, il n'en est pas moins « fils des ténèbres ». Des biens de ce monde, il n'a possédé que la théorie, l'illusion, jamais la réalité physique qui s'impose aux sens. Lisez ces petits quatrains légers où il excelle :

Le matin nous sortons, altérés de Clarté, prêts à dévorer le Soleil tout entier et à satisfaire aux désirs de la jeunesse... Le jour, il suffit du moindre rayon de soleil pour que notre petite âme se lasse, cède à l'excès de la lumière et du désir, et c'est avec honte que nous nous cachons à l'ombre.

La mélancolie slave se manifeste surtout dans la romance suivante :

La neige tombe à flocons lents dans la rue blanchie, et nous sommes trois dans cette chambre exiguë et sombre.

Pâle, morte, ma colombe est couchée sur le plancher. Dieu a emporté son âme chaude pour me laisser la matière froide...

Le vent gémit dans la cheminée, frappe éperdu-

ment à la fenêtre : muet, je me penche sur la défunte. Je ne suis plus qu'un anathème impuissant...

Mon être formule en moi une protestation contre la vie, contre Dieu ; le reste de mon espérance, le désespoir l'a étouffé; ma dernière lueur, la nuit l'a dévorée...

Elle va être enterrée, et avec elle mon désir de vivre qui vient de mourir...

La mort n'effraye pas ce désabusé :

Moi, je ne pleure pas la vie !

Je ne pleure point la vie que je quitte, puisqu'elle est méprisable et ne mérite aucune larme sincère; je pleure plutôt l'avenir lointain avec ses mystères, qui ne verra peut-être pas ces paroles que j'écris.

En revanche cet avenir verra les mêmes misères, les mêmes luttes stériles, les mêmes déboires inutiles.

Ma fille, tu m'interroges sur le mystère de la Mort; il vaudrait mieux que tu m'interroges sur le mystère de la vie. Tu regardes avec terreur les Morts, moi ceux qui viennent de naître...

C'est donc l'horreur de la vie misérable à laquelle des persécutions barbares et un régime politique cruel ont réduit une jeunesse débordante de vie, de passion et d'activité, qui domine dans ces poèmes. C'est la version hébraïque des œuvres de Gorki et d'Andreev.

La lueur d'espoir qu'offrait au poète la Révolution russe lui inspire le passage suivant :

Une génération de servitude s'évanouira dans les rêves et les chaînes, une autre lui succédera dont les ailes n'ont pas encore poussé. Elle pavera des squelettes de ses ancêtres son chemin misérable et chantera le chant de triomphe déjà composé par eux...

La Révolution était en marche, la vision du sang et de la lutte inégale exaspéraient la jeunesse. On pressentait déjà l'échec imminent de la tentative. Un vent malsain passa sur les steppes russes et pénétra jusqu'au fond du ghetto. A l'idéologie des Révolutionnaires de toute secte, succédait une réaction individualiste qui poussait la jeunesse vers la sensualité.

Le poète hébreu, à qui il ne reste du judaïsme que les instincts, ne pouvait pas échapper à cette impulsion.

Le sensualisme est dès lors en vogue dans la poésie : Jacob Steinberg (1), auteur de poèmes libertins et autres, et son plus jeune confrère Isaac Katzenlenson, au verbe facile et enjoué (2), le prouvent assez par leurs dernières œuvres (3). Le jeune Chimanovitch mérite aussi une mention à part.

(1) Cf. surtout ses *Satires*, éd. *Safraouit*, Varsovie.
(2) *Poésies*, « Grande Bibliothèque » de Touschiya.
(3) Nous ne mentionnons que ceux d'entre les jeunes dont

Toute l'énergie de la jeunesse, tout le feu malsain de l'anarchie dévié par l'insuccès de la Révolution se porte vers les désirs charnels.

C'est ainsi qu'on s'embrasse chez nous ! Ah ! tu ne sais pas encore, chérie, comment on s'embrasse chez nous. On s'y embrasse jusqu'à s'étouffer, jusqu'à se disloquer les os ; on presse une poitrine contre l'autre au point de ne plus distinguer son cœur de celui de l'autre. Ainsi la lèvre de l'un se colle à celle de l'autre et s'allume d'une flamme rouge ; la bouche de l'un aspire, boit et suce la jeunesse de l'autre... Voilà comment on s'embrasse chez nous...
Car il est ardent le feu qui est dans nos muscles, et si nous ne le versons pas frissonnant dans le sein des femmes aux yeux clairs et des jeunes filles, la flamme fera explosion et nous transformera en un tas de cendres...

Ce morceau n'est qu'un échantillon de toute une littérature érotique, et cette inspiration barbare menaçait de se généraliser sous l'impulsion des écrivains russes de la période révolutionnaire. La langue elle-même dégénérait, perdait de sa beauté classique. Ce qui restait de conscient dans le ghetto allait sombrer dans

le talent a déjà eu le temps de s'affermir, malgré les inégalités d'un style barbare qui leur est commun avec cinq ou six autres auteurs qui seront l'objet d'une étude à part.

la décomposition du nihilisme slave : la littérature hébraïque, gardienne d'un idéal moral, était menacée de perdre dans cette crise la plupart de ses anciens fidèles.

Par bonheur, la nature vigoureuse et individualisée de Schneour se révolta contre cette dégénérescence venue du dehors.

Dégoûté des spectacles macabres que lui offrait la vie russe, il alla chercher l'inspiration à l'étranger. Il s'instruisit, il se cultiva, il s'initia à la mentalité occidentale. Il travailla ses œuvres avec plus de soin, améliora son style, et finit par se soustraire aux influences slaves.

Son poème *Sahara*, qui raconte la dévastation du Sahara par Satan, marque déjà un progrès notable.

De son séjour en Suisse, il rapporta un poème intitulé *Dans les Montagnes* (*Be-Harim*) (1). C'est une œuvre de souffle épique, écrite de main de maître, malgré de fréquents barbarismes et une monotonie excessive de rythme, que l'absence de rimes rend particulièrement frappante. En voici quelques passages :

Salut à toi, pays des Montagnes ! Ton air frais et salubre, qui seul a gardé le souffle vigoureux de Dieu,

(1) *Ha Safrout*, *t*, II-V, Varsovie 1909.

ranime les cœurs déprimés et réveille les forces endormies. Oh ! je t'en prie, guéris-moi aussi, moi qui suis las à en mourir, moi qui suis venu des steppes couvertes de neige, dont j'ai taché de rouge la blancheur en y traçant de mon sang la suite de mon antique histoire. Je m'en suis sauvé et nous nous rencontrons ! Dis-moi seulement pourquoi tes yeux, les cavités des rochers me regardent d'un air si soupçonneux ? Je n'ai pas de passeport ? Le voilà mon passeport, c'est le morceau de parchemin enfumé où une goutte de sang repose sur le *Tu ne tueras point* !...

La montagne du pays protestant, qui — on le suppose du moins — connaît sa Bible, se fait plus amicale. Elle salue le réfugié juif de Russie dans sa langue « qui est celle des cataractes ». Elle lui souhaite le repos. Mais en proie à l'agitation, le fils du ghetto trouvera-t-il le calme dans ce pays de paix et d'impassibilité ?

Je te le confierai en secret : je ne crois pas au repos, et j'en ai assez des phrases accueillantes... Ta beauté me touche, certes, mais ton sol me demeure étranger, étranger ! Tes échos me pénètrent, mais ta Liberté m'échappe ! Petit-fils des Errants, je ne la goûte point. La vie de tes enfants qui sont collés à toi comme les escargots, me reste étrangère de même que les villes et les villages qui se sont serrés sur tes rochers, comme une écorce. Ils sucent ton lait et ton miel, mais pas une goutte de

ta grandeur ; ils connaissent tes fromages et tes raisins, mais ils ignorent l'âme de tes montagnes...

Ce sentiment ne traduit peut-être que la personnalité du poète. Pour cet agité, le Suisse calme et flegmatique ne peut être qu'un insensible. Et puis il rencontre dans ce pays sa marâtre *la Galout*, haïe et aimée à la fois, qui à chaque instant lui crie : Pas de place ! A l'apparition des juifs du ghetto « son ombre tombe sur la montagne ». Mais le poète « par les cieux étrangers », jure de tout braver et d'enlever à la Suisse son secret. C'est ainsi que, « fils de la Galout, mais roi libre », il perçoit dans la montagne la « Légende du Printemps » qu'il raconte en petits vers libres :

Dans une grotte de granit noir, sur un tapis de soie bleue, la fée du Printemps dort tout le long de l'hiver.

Et l'entrée de la grotte est fermée de sept portes de neige, et chaque porte a sept verrous lourds de glace.

Et dehors, le Génie de l'hiver, enveloppé de glace et la barbe hirsute, garde l'accès de la grotte, une pique de glace solide sur son épaule.

Et lorsque la tempête de neige fait rage, le Génie de l'hiver souffle et dit : Reine du Printemps, ô Reine, tu n'en sortiras plus jamais !

Pendant qu'il raille ainsi, la Reine dort tranquillement, et elle rêve : toute la vie est un long printemps, toute la terre un parc sans limite.

Un mois suit l'autre et la Reine se réveille : O, Soleil, Soleil, libère-moi et je t'épouserai !

Et le soleil d'Avril accourt en toute hâte et de son sac il sort des flèches dorées, il bande son arc, l'arc lumineux qu'il tourne vers la terre.

Des flèches d'or splendide volent des fentes des nuages vers la poitrine du Génie blanc dont elles percent le cœur.

Et le Génie de l'hiver se penche et trébuche, laissant glisser sa lance de glace ; et de ses blessures coulent des eaux vers les ruisseaux et les forêts.

Et du coup, sa grave moustache tombe et ses mèches de cheveux nagent, et son manteau de glace devient un torchon boueux...

Et la terre se découvre, et l'entrée de la grotte s'ouvre ; et l'oreille de la Reine perçoit le craquement de la gelée et des glaces...

C'est alors qu'avec un rire juvénile, la Fée du Printemps bondit de sa prison, un saut par-ci, un regard par là, et soudain se met à pleurer.

Des larmes claires, chaudes, inondent la nudité de la Terre et des couleurs tendres se jouent à sa surface, premiers arcs-en-ciel du printemps.

Mais le soleil accourt en toute hâte et essuie d'une aile de lumière ses larmes : ô ma colombe, ô ma pure, pourquoi pleures-tu ainsi, pourquoi ?

La douleur m'écrase, ô ami ! pendant que je dormais, mon beau-père a tué mes poupées, mes petites sœurs chéries !

Mes poupées, ce sont les fleurs du jardin, mes

sœurs, ce sont les verdures des champs... O mon chéri, rends-leur la vie et je serai ton épouse...

Et, silencieux, le soleil d'Avril se répand sur la terre alanguie, et l'inonde de gerbes de feu...

Et soudain, comme par un prodige enchanteur, jaillissent de son sein des armées d'un vert pâle, des bourgeons de feuilles, des boutons de fleurs qui ouvrent des yeux blancs et roses !

C'est la Résurrection des Morts ! La Résurrection ! Les fleurs sont écloses, et au son de leurs clochettes, les papillons prêtent déjà l'oreille.

Et la Reine applaudit de ses mains et sa poitrine se soulève vers son bien-aimé : Soleil charmant, mon aimé, maintenant je puis devenir ton épouse !

Les bras et les cœurs unis, ils cheminent frissonnants de volupté et ils vont de la plaine vers les montagnes où ils montent à grands pas.

C'est là leur voyage de noces, leur chemin est tapissé de verdure, et les chutes d'eau les saluent d'un *Hédad* (Bravo !) et jettent des pierres précieuses sur leurs têtes.

Les oiseaux chantent, les échos répètent : Vive la Reine et l'Elu de son cœur, et des rocs émus et joyeux coulent des larmes...

Une nuée de papillons voltige et gazouille : Faites place !

Et des chœurs de grillons les accompagnent de leur musique.

Enivrés d'amour, ils cheminent tous deux, et pendant qu'ils montent toujours, ils font tomber de doux

et légers baisers de lumière sur tout reptile, sur tout arbre.,.

Et sur la montagne, quelle vie ! A ce spectacle le poète s'écrie : « Certes les montagnes ont une âme ! » La montagne chante même un chant que le poète perçoit et nous traduit. Les rochers à leur tour entonnent *Un Chant des Rochers* dont voici un passage :

Les nuages nous ont dit tout bas : pourquoi êtes-vous si noirs ? Les vents nous ont demandé : pourquoi êtes-vous si sombres ? Vous nous semblez des léopards, des tigres de pierre. Vous ne faites que mugir, vous n'aspirez qu'à éblouir, vous ne désirez que dévorer !...

De la Suisse, le poète se rend à Paris, et la Sorbonne le compte parmi ses élèves.

C'est à Paris que Schneour écrivit plusieurs de ses derniers poèmes, où l'on trouve un talent plus mûr et une vue des choses plus nette et plus objective.

Les luttes qui se poursuivent en France ne tardent pas à captiver son attention. En flânant sur les bords de la Seine, autour de l'Ile Saint-Louis, il se livre à des méditations qui donnent naissance au poème en hexamètres incomplets : *Sur les rives de la Seine.*

La vision du Dieu chrétien qui déserte Paris suscite chez le poète hébreu des réflexions sur la disparition des dieux, disparition qui se manifeste jusque dans le ghetto.

Malheur aux religions qui vieillissent et se meurent, alors que le culte de l'Humanité est toujours endormi ! Dieu est mort, mais l'homme n'est pas ressuscité pour cela. Les « Tora » sont mises sous clef, mais la vie n'a pas encore acquis sa Liberté. Les vieilles traditions pourrissent dans des sépulcres sombres, sans pouvoir vivifier rien au monde de leur sève corrompue, sans que rien ne fleurisse sur leur tombe... Les temples sont déserts, les parchemins sont oubliés, et les rats se sont déjà lassés de ronger les in-folio de la scolastique surannée. Les airs de la Guemara ont cessé dans les bourgs lointains et les fenêtres de Yechiba restent closes la nuit...

Solitaires, elles sonnent bruyamment les cloches au haut des tours antiques, fatiguées par le poids des crucifix dorés ; elles pleurent la grandeur du Moyen-Age à jamais disparue... Les lampes bleues, rouges et vertes sont lasses d'évoquer les antiques mystères à l'ombre des icones, et les saintes madones mi-voilées de pourpre, les seins arrondis et les yeux en amandes, excitent à la volupté charnelle et ne font plus qu'éveiller le désir par la beauté de leurs cous nus.

Notre-Dame-de-Paris se reflète dans les eaux de la Seine et mire ses nobles lignes dans le courant

verdâtre, pareille à une reine qui cherche les traces de sa beauté disparue dans un miroir qu'elle avait reçu en don lorsqu'elle était jeune et florissante...

Quand le soir arrive et que la Seine s'enveloppe d'obscurité, Notre-Dame reste seule, livrée à la contemplation de son passé. Ses contours noirs évoquent alors le souvenir de ses grands constructeurs :

Ces grands artistes à jamais disparus qui, pendant de longs siècles, continuaient et reprenaient l'œuvre d'architecture... Eux, pour qui Notre-Dame fut le rêve des nuits, à qui ils avaient consacré tout leur amour, toute leur puissante imagination ; eux qui donnèrent le meilleur de leur âme pour l'enfermer dans la pierre sous le regard des évêques austères et des moines chauves. Des saints s'entretenaient autour d'eux, et des prélats couverts de pourpre frappaient le sol de leurs crosses. C'est ainsi que l'œuvre avançait, grandissait, formant une symphonie de pierre, de ciment et de génie sublime. Une symphonie qui devait durer de longs siècles. C'était une prière pétrifiée qui montait au ciel jour et nuit...

Les architectes moururent et leur âme resta dans la pierre : l'antique matière demeure, mais l'âme s'est envolée. Que sont devenus les soupirs, les yeux suppliants, le frisson des lèvres, le battement du cœur des jeunes filles, et cette soumission des cavaliers héroïques, et cette humiliation des rois couronnés ? Rien de tout cela ne subsiste plus !...

Et le poète a le regret de cette âme évanouie :

Je contemple tout cela à la lueur des étoiles et je suis plein d'angoisse et mon âme est attristée du bruit de la cité joyeuse. L'infini de mes pensées s'envole sur les ailes de mon imagination, le Mal du monde me saisit et me suggère de douloureuses pensées. La sève est tarie, il ne reste que l'écorce. Où est donc l'homme, l'être croyant, où est-il ? Plus aucune trace...

Je vois l'homme emporté dans une course vertigineuse, mais je ne vois pas la route à suivre ; il dévore les espaces de la terre avec l'aide de la vapeur et de l'électricité, et toujours il retourne à sa première place. Je le vois qui vit sans savoir pourquoi ! Sans qu'il le sache peut-être lui-même.

Où l'homme pourra-t-il retrouver la paix et le bien-être sur terre, maintenant qu'il a brisé le bonheur idéal ? Où retrouvera-t-il la Lumière pour éclairer ses pas, maintenant qu'il a éteint tous ses phares ? Serait-il vraiment devenu plus grand et plus puissant que le Dieu qu'il a abandonné ?

Ah ! l'homme est toujours aussi petit et peut-être plus petit encore. Il a toujours peur des âmes de ses « Tora » qui, bien qu'affaiblies, planent encore ; il a peur des traditions mortes de qui les ombres errantes épient de mille regards l'ennui de la vie ; il a peur de l'obscurité gothique qui demeure dans les palais de la prière. Obscurité des mystères accumulée pen-

dant des siècles, conséquence de la guerre, du meurtre, du fanatisme et de la ruine de ma Nation !...

Obscurité qui avait enchaîné la frêle pensée de l'homme et lui commandait : Va, sans réfléchir, sans rien demander !... Avec la mort du Dieu qui s'y abritait, la Majesté noire s'évanouit et la terreur seule subsista...

L'homme a peur, le monde s'est vidé à la mort des Dieux. Le vide est bleu en été, gris en hiver, mais il n'en est pas moins le vide et il effraye toujours, faute de divinité.

« Et c'est la solitude qui règne, la grande solitude... »

Ces thèmes ne sont pas nouveaux : mais ils indiquent à quel point la jeune poésie hébraïque s'universalise et se dégage de son caractère particulariste... C'est par ce trait de mélancolie humanitaire que le Benjamin du lyrisme hébreu demeure fidèle à la tradition romantique inaugurée par son compatriote, l'aïeul A.-B. Lebensohn...

Peu importe que ce romantisme se soit attristé et que l'antique caractère juif si résigné, si doux, ait évolué vers un byronisme destructeur et misanthrope. Cette transformation morale reste un témoignage de vie et de vie intense. Elle prouve surtout que malgré la servitude, le peuple d'Israël a reconquis le sentiment de sa dignité. Schneour l'exprime avec force :

On ne pleure pas le rocher, le rocher fils de l'Eternité qui levait sa tête avec orgueil, solitaire mais libre, et qui soudainement a tremblé, s'est brisé et s'est écroulé dans un tonnerre de rires, en laissant derrière lui un profond Scheol de ténèbres et de mystères.

CHAPITRE IV

BIALIK. LES CHANTS DU DÉSESPOIR

L'évolution de la poésie hébraïque allait être entravée par les événements. La révolution russe, après les horreurs de la guerre russo-japonaise, devait aboutir à une contre-révolution, autrement grave, dont les réactions sont toujours violentes dans l'empire des tsars. Il n'est pas encore temps de soumettre à une analyse systématique les œuvres de la jeune école, qui se ressentent de ces événements ; la subjectivité même des jeunes poètes, pour la plupart mêlés aux courants révolutionnaires, ne le permet pas.

Un seul domine le désarroi des cercles littéraires de Russie. Le génie sain et vigoureux de Bialik sut résister à tous les entraînements et demeura ce qu'il avait toujours été : Hébreu quand même et malgré tout, Bialik n'admettait aucun salut possible hors de la sensibilité juive,

de la Renaissance hébraïque et de la Jérusalem nouvelle.

Aussi ses derniers ouvrages constituent-ils l'expression la plus sincère du véritable état d'âme des masses juives, qui généralement est dénaturé par les affirmations de quelques journalistes russifiés ou jargonisants. C'est bien comme Juifs que les Israélites souffrent en Russie : c'est dans leur sensibilité qu'ils sont le plus frappés. C'est pourquoi la série des élégies *Shirei Ha-Zaam* (les Chants de la colère) présente un intérêt de premier ordre.

Véritable Jérémie moderne, le poète atteint dans ces « Kinot » une profondeur d'émotion et une puissance de souffle presque inconnues depuis la Bible.

Ici, la rime est sacrifiée, la prosodie elle-même devient inutile en présence de l'étendue du malheur et de la puissance d'une tragique brutalité, née d'événements qui défient toute imagination...

Dès 1903-1904, la Russie se trouve dans un état de fièvre des plus dangereux ; la tyrannie s'exerce cruellement, la crise économique s'aggrave, le malaise social s'accroît. Les peuples non russes incorporés à l'empire, plus exposés à l'arbitraire, mais aussi avancés et plus civilisés, commencent à s'agiter, entraînant à leur

suite une partie de la bourgeoisie : les Juifs, victimes de persécutions particulièrement atroces, ne peuvent contenir leur colère et leur révolte contre les vexations subies, et sympathisent avec la révolution.

La jeunesse surtout, cette jeunesse que la faillite des promesses sionistes et territorialistes (1) et la disparition de la foi ont jetée tout entière dans les bras des agitateurs, se lève pour organiser la Révolution. Poussés par le désespoir, les lettrés abandonnent la cause de l'hébreu et du sionisme pour coopérer au mouvement. Au milieu de l'anarchie générale, les socialistes juifs interviennent. Internationalistes, ils font aux masses la concession de revendiquer les droits de nationalité pour les Israélites. Des sionistes concilient les abstractions de leur idéal avec des pratiques de nature à préparer la future absorption de leur race. Ce fut en pleine épopée révolutionnaire que Bialik avait lancé son poème : *la Chose.* Les lecteurs trouveront plus loin ce morceau qui, avec le poème que nous donnons ci-dessous, nous révèle la situation des patriotes hébreux en présence des courants révolution-

(1) Le territorialisme est un mouvement qui tend à la concentration de l'émigration juive dans une province autonome. Le célèbre poète anglais Israël Zangwill en est le chef et l'inspirateur.

naires. Ces disciples de Smolensky voyaient avec terreur toute une jeunesse déserter le camp juif et sacrifier sa vie à une cause que toute l'histoire israélite antérieure condamnait d'avance.

Le poème, un dur réquisitoire d'allure prophétique contre le judaïsme moderne, si philanthropique, si humanitaire, mais impassible en présence du plus grand mal, *le mal juif*, qui est à la fois moral et matériel :

Ceci est encore un châtiment de Dieu, et une terrible punition, car vous tromperez votre propre cœur.

Vous dissiperez votre sainte larme sur toutes les eaux et vous la collerez à tout rayon de lumière trompeuse.

Et vous épancherez votre génie sur tout marbre étranger, et vous enfoncerez votre âme dans toute pierre non juive.

Et c'est peu que le sang de votre chair jaillisse entre les dents des fauves, vous leur offrirez encore votre âme à dévorer.

Et vous édifierez pour vos oppresseurs de nouvelles Pitom et Ramsès, et ce seront vos enfants qui leur serviront de briques.

Et quand leur âme vous appellera d'entre les pierres et les charpentes, leur cri s'arrêtera à l'entrée de votre oreille.

Et quiconque de vos fils deviendra aigle sera renvoyé à jamais de son nid par vous.

Et même s'il parvient à s'élever en face du soleil

et à devenir puissant dans les sphères, ce n'est pas sur vous qu'il fera descendre ses clartés.

Et s'il parvient à enfoncer les nuages de ses ailes et à frayer un chemin au rayon de lumière, ce n'est pas sur vous qu'il jaillira.

C'est loin de vous qu'il fera entendre ses cris de triomphe, là-haut, sur le sommet des rocs d'où sa voix ne vous atteindra pas.

C'est ainsi que vous serez dépouillés de vos hommes d'élite, que vous les perdrez l'un après l'autre, cependant que vous, vous demeurerez stériles.

Et la Gloire aura déserté vos demeures, et vos tentes resteront misérables et abandonnées.

Au point que la Grâce de Dieu ne franchira pas votre seuil et que la joie sereine ne frappera pas à la porte.

La jeunesse énergique, active, créatrice est sortie du ghetto ! Il reste aux pères désolés la vieille ressource de chercher une consolation dans les lamentations, mais, hélas ! les pères sont changés aussi ! La crise de la foi a touché jusqu'aux plus zélés :

Et quand vous vous rendrez au sanctuaire pour y prier, vous ne le pourrez plus : en vain vous invoquerez les larmes qui consolent, elles sont taries...

Le cœur est rétréci, il ressemble à une grappe de raisins secs oubliée dans le coin d'un cellier.

Au point qu'on ne peut plus en tirer une goutte de sève susceptible de ranimer le cœur et de désaltérer l'âme avide.

Et vous aurez beau explorer le four de la dernière « Ruine » (1), vous trouverez ses pierres glacées, et seul le chat miaulera dans ses cendres refroidies.

Et vous demeurerez tristes et consternés, voyant au dehors un contre-temps éternel et dedans de la poussière et des cendres.

Et vos yeux se tourneront alors vers les mouches qui meurent sur les fenêtres, et vers les viles araignées solitaires.

Et ce sera la misère qui gémira sur votre sort, auprès de l'âtre, et les murs de la « Ruine » trembleront dans la gelée...

L'idée de la fin hante le poète à cette époque de crise décisive. Cet état d'âme a inspiré *le Rouleau de Feu*. La valeur de ce dernier poème en prose a été certainement exagérée par des admirateurs trop ardents : il est même certain que l'ensemble de l'ouvrage est manqué. L'auteur, qui a voulu s'essayer dans les œuvres de pure imagination, n'a composé ici qu'une fantaisie un peu puérile. Mais son style conserve toutes ses qualités. Il est peuplé de beautés, d'images vivantes et témoigne d'une habileté surprenante dans le maniement de la prosodie

(1) Le Beth-Hamidrash.

selon la Bible. C'est un pas de plus vers le retour au classicisme biblique.

Bialik raconte dans cette fantaisie comment deux cents jeunes gens et deux cents jeunes filles, emmenés en captivité lors de la destruction de Jérusalem, échouèrent sur l'île de Satan, où tous devaient périr, sauf un qui réussit à s'échapper. Avant de partir, celui-ci perçut une voix qui disait :

Des abîmes de l'Enfer, faites entendre le chant de la destruction, qui est noir comme le sang de votre cœur : répétez-le chez les Gentils, dispersez-le sur les rejetés de Dieu et mettez ses braises sur votre tête. Ainsi vous sèmerez la Perte et la Ruine sur leurs champs et leurs vergers. Et si votre regard rencontre leurs marbres, leurs statues précieuses, brisez-les comme des urnes et surtout accompagnez-vous d'un rire diabolique, sarcastique qui tuera toute vie...

On conçoit sans peine que ce dernier trait se rapporte au christianisme primitif, surgi des ruines de la Judée.

Le jeune homme, devenu depuis le Juif Errant, après s'être soustrait aux menées de Satan, emporta ce chant « vers le pays de la Galout » où on le retrouve entre le feu de Dieu, de Satan et de l'Amour...

C'est en somme un Midrasch moderne, parmi ces exaltations byroniennes du vingtième siècle ! Cependant, lorsque, en réponse à l'activité révolutionnaire de certains jeunes Juifs, les persécuteurs organiseront des pogromes officiels dont les événements de Kichinev furent le terrible prélude, lorsque les misères s'accumuleront, le poète exaspéré, frappé dans les siens, jettera un sanglot, dont la crudité même est émotionnante.

Sur l'abattoir.

Cieux ! intervenez pour nous : si toutefois un Dieu habite dans vos hauteurs, et si un chemin mène vers lui, *moi je ne l'ai point trouvé* ! Vous, priez pour moi !

Mon cœur est mort, aucune prière ne monte plus à mes lèvres, je suis déjà épuisé et je ne garde plus d'espoir. Jusqu'où et jusqu'à quand ?

Bourreau ! Voici ma gorge, viens la trancher, décapite-moi comme un chien ; le bras et la hache ne sont-ils pas tiens, et la terre tout entière n'est-elle pas mon billot... Or, *nous ne sommes qu'une minorité...*

Ma mort est permise, frappe à la nuque et que le sang du meurtre jaillisse, que ce sang de nourrisson et de vieillard jaillisse sur ta chemise et ne s'efface jamais.

S'il y a encore une *justice*, qu'elle apparaisse immédiatement, si elle ne doit venir qu'après que je

serai exterminé de cette terre, mieux vaut que son trône soit détruit pour toujours.

Et que les cieux fondent dans l'iniquité éternelle : Et vous, meurtriers, continuez vos excès, vivez impunis du sang versé ! Maudit soit celui qui appelle la vengeance. Pareille vengeance — celle qui venge un petit enfant martyrisé — le Satan lui-même ne l'a pas encore inventée. Mieux vaut que le sang perce, troue les abîmes, les abîmes les plus obscurs, et qu'il s'amasse dans l'obscurité au point d'anéantir sous son poids les fondements de la Terre.

On n'imagine pas de désespoir plus poignant ! Mais les victimes s'amoncellent et le poète se voit obligé de reprendre sa plume pour ajouter aux « Kinot » de toutes les époques un nouveau chapitre de tournure biblique.

Le long poème *Massa Nemirov* (Dans la ville de la tuerie) est une description réaliste du pogrome de Kichinev (le prototype de ceux de 1906) conçu dans le genre prophétique. La crudité des détails et la brutalité des faits qu'on y rencontre seraient choquantes, s'il ne s'agissait de fixer pour la postérité les détails authentiques de ces épisodes de 1903 et de 1905. En voici quelques passages :

Fils de l'homme... lève-toi et va vers la ville de la Tuerie. Tu visiteras les maisons pour voir de tes yeux et pour palper de tes mains le sang figé et les

cervelles des victimes durcies sur les haies, sur les arbres et sur le ciment des cloisons... Puis, tu iras voir les ruines, en franchissant des brèches, en passant par des murs troués et par les fours brisés, là où les entailles sont les plus larges, où les trous sont les plus grands, où la pierre noire est dénudée et la brique arrachée... Elles sont pareilles aux bouches béantes des plaies sordides pour lesquelles aucun moyen, aucun remède n'est plus efficace. Tes pieds s'enfonceront dans les plumes et buteront contre les décombres des objets brisés, contre les restes des livres et des parchemins, biens perdus, produit des peines et des labeurs surhumains...

Cependant, tu ne t'attarderas point sur ces ruines et tu continueras droit ton chemin... Et l'odeur des acacias viendra à ta rencontre. et leur parfum pénétrera dans tes narines et leurs fleurs qui sentent le sang...

Et comme pour te contrister, leur senteur étrange répandra dans ton cœur la fraîcheur du printemps, et tu le supporteras ! Et le soleil te percera de myriades de flèches dorées qui refléteront sur chaque fragment de vitre sept rayons joyeux de ton malheur...

Car Jéhova fit appel au printemps et à la tuerie à la fois. Le soleil rayonnait, l'acacia s'épanouissait et le bourreau abattait...

Ici commence une horrible description d'actes d'une cruauté inouïe, commis sur des enfants,

des femmes et des vieillards. Et le poète constate que la nature reste impassible :

Quand tu t'enfuiras de ce lieu de massacre et que tu seras dehors, tu retrouveras la terre telle qu'elle est d'habitude et le soleil qui envoie sa clarté comme hier...

Une autre visite impressionnante :

Et tu descendras dans les sombres caves, là où furent souillées les chastes filles de ton peuple — chacune par sept incirconcis ; la mère devant sa fille et la fille devant sa mère, et ainsi elles furent violées vivantes, puis assassinées et souillées...

Le poète se révolte de ce que les maris, les pères indignes, fils des Macchabées, restaient cachés pendant que ces crimes se consommaient. Ne devaient-ils pas se laisser tuer pour défendre l'honneur des leurs ?

Et toi, fils de l'homme, ferme la porte derrière toi, enferme-toi dans l'obscurité, enfonce ton visage dans la terre, et demeures-y longuement pour bien identifier ta douleur. Tu en rempliras ton cœur pour toute ta vie, afin que le jour où ton âme semblerait retrouver la paix, la source du venin la nourrisse encore... Et tu la porteras dans ton sein aux quatre vents du Ciel, sans parvenir à lui trouver une expression.

Après avoir raconté les misères des survi-

vants, le poète se rend au cimetière pour visiter les tombes des sacrifiés, de tous ces êtres humains obscurs et innocents qui viennent d'être enterrés.

C'est ici que gisent tous les veaux immolés. S'il y a une rédemption pour leur mort, dis-moi en quoi elle consiste ?

Oh ! pardonnez-moi, pauvres déshérités du monde. Votre Dieu est aussi misérable que vous. Il est pauvre de votre vivant, à plus forte raison l'est-il maintenant. Vous êtes des victimes inutiles. Pourquoi et pour qui seriez-vous morts ? Il n'y a pas de raison pour expliquer votre immolation comme il n'y en a pas eu pour expliquer votre vie... Seulement, je jure de ne pas laisser tomber une seule larme ; la douleur n'est-elle pas trop atroce et la honte trop grande ?...

Les survivants eurent recours à la ressource traditionnelle : ils se réunirent dans les Synagogues pour pleurer les défunts et en appeler à Jéhova. Mais une fois de plus, le poète observe que la Foi a disparu des cœurs :

Le peuple est une herbe arrachée, comment saurait-il revivre ?

Sans doute leurs plaintes sont sincères, mais le cri de la détresse, ce gémissement est celui d'une mère désolée qui n'a plus d'espoir. Dès que tu pénè-

tres dans leur cœur, c'est le désert aride et, même lorsque la vengeance y germe, elle demeure stérile, sans même pouvoir faire monter à leurs lèvres une seule injure énergique...

La confession des péchés que les malheureux font devant le Dieu des rabbins irriterait plutôt Jéhova, le Dieu de l'écrivain patriote :

Pourquoi donc m'invoquent-ils ? parle-leur pour qu'ils se révoltent, qu'ils lèvent plutôt leur poing contre moi et qu'ils me fassent le procès de leur humiliation, de cette humiliation de tant de générations.

Le poète est surtout écœuré de la résignation de ces êtres « dont il croit la misère sincère, mais nullement la prière... Libre à eux de profaner leur infortune, mais lui, il ne la profanera jamais ! »

Et le Troupeau de Jéhova se tient ici, jeunes et vieux ; les uns sont attentifs, les autres s'ennuient et secouent la tête, mais leur esprit est mort, leur sève s'est desséchée et leur Dieu les a abandonnés...

Et toi ! fils de l'Homme, ne les plains pas et n'irrite pas leurs plaies... Ne sont-ils déjà pas assez éprouvés par leur malheur, la Pitié les rendra-t-elle moins misérables ?

CONCLUSION

Nous avons déjà trouvé dans les autres œuvres de Bialik l'inspiration douloureuse et déçue qui caractérise ce romantique pessimiste et qui exprime si justement que le Mal juif est devenu particulièrement pénible depuis que le rationalisme moderne a chassé la Foi des cœurs.

Après la destruction politique de la Judée, le patriotisme blessé avait pu se réfugier dans le mysticisme rabbinique et dans la métaphysique cabbalistique. Le dogme du salut de l'individu dans l'au-delà et du salut de la nation par l'arrivée du Messie avait soutenu l'énergie des juifs accablés de souffrances, et aussi la promesse prophétique qu'un jour viendrait où la justice de Jéhova apparaîtrait sur la terre.

A présent qu'au nom des droits de l'homme et de la raison triomphante, le rationalisme a détruit cette croyance, le patriotisme, bien que toujours vivace au cœur des masses juives, se trouve privé de sa meilleure garantie. La

bourgeoisie juive de quelques pays occidentaux, parvenue à un certain bien-être et, par suite, ralliée à des principes d'égoïsme philosophique, s'est mise à considérer ce patriotisme comme un facteur gênant dont il convient de se débarrasser. En réalité, cette bourgeoisie s'est complètement adaptée aux milieux où elle vit et ne conserve du judaïsme qu'un petit nombre de survivances métaphysiques et de pratiques étrangères au judaïsme prophétique et se rapportant au culte des morts.

Dans les milieux populaires juifs, dans ceux de l'Orient slave en particulier, la situation est différente. La pénétration du rationalisme se heurte à une sentimentalité patriotique plus puissante même que la foi sur laquelle elle repose. Ce n'est donc que par un pur hasard que la conscience ethnique juive a pu évoluer et se développer dans le milieu du Maskilim, parmi ces voltairiens, ces libres-penseurs israélites qui présidèrent à la laïcisation du judaïsme moderne.

Toute la littérature hébraïque contemporaine s'est efforcée de libérer les masses du joug du passé médiéval, et d'accomplir, en ce qui concerne les Juifs, la séparation déjà commencée dans toutes les sociétés modernes entre le principe théologique et le principe laïque. A ce

point de vue, les groupements juifs instruits de la littérature hébraïque se trouvent plus avancés, plus indépendants que ne le sont les groupes juifs de l'Europe occidentale. Ces derniers restent, en effet, dominés par le principe théologique et des conceptions métaphysiques d'importation étrangère, qu'ils opposent à la conscience ethnique, et qui ne font qu'entraver l'émancipation de l'individu des chaînes du ritualisme.

Ainsi se forma, en plein dix-neuvième siècle, une théologie juive qui tendit à introduire un dogmatisme et un clergé dans une religion qui n'a jamais connu ni dogmes ni prêtres ; de tous temps cette religion s'est appuyée sur un sentiment national dirigé par la croyance en une justice terrestre imminente, croyance qui persistait obscurément dans les pratiques du culte et dans les influences du mysticisme. C'est le plus grand mérite de la poésie hébraïque d'avoir su dégager la conscience juive des formules rituelles sans déflorer son idéalisme.

Les sociétés, comme les individus, ont besoin d'idéal. Exister sans idéal ne peut être que le fait de viveurs qui se plaisent dans la sérénité du scepticisme et de l'indifférence aux choses humaines.

Mais les masses juives sont trop malheureuses

pour adopter impunément un matérialisme grossier qui exclurait ce « quelque chose qui ne se pèse pas dans la balance et ne se mesure pas avec le compas ».

Or ce quelque chose qui ne se pèse pas, c'est la poésie hébraïque, qui combat le mal juif par un idéal juif. Peu importe que cet idéal soit moins robuste et qu'il ne soit plus susceptible d'unir les cœurs de tous les juifs. Il suffit qu'il existe et qu'après chaque crise sociale, par la seule recrudescence des persécutions, l'idéal de la régénération d'Israël reprenne une part de son ancienne importance.

De toutes les pages émouvantes, de tous les sentiments que nous avons étudiés ici, une vérité nouvelle se dégage.

L'individualité juive sera laïque et sociale ou elle ne sera pas. La liberté moderne est parvenue à arracher le juif du ghetto à ses préoccupations religieuses pour lui assurer une place dans les sociétés de l'avenir. Le tempérament du juif, qui était caractérisé par une sensibilité millénaire jamais interrompue, avait réussi à donner à cette évolution des esprits modernes un caractère personnel. Or, cette personnalité que manifeste la poésie hébraïque, émancipée définitivement du particularisme rabbinique, s'exprime surtout dans le judaïsme

prophétique, le seul qui, par la sincérité de ses accents et l'universalité de ses tendances, soit arrivé à disputer à l'hellénisme l'empire moral des sociétés civilisées.

Le retour à l'idéologie prophétique paraît désormais moins imprévu qu'au premier abord. Assisterons-nous à un nouveau déplacement du centre de gravité d'Israël, à un nouveau groupement des forces régénératrices ? Ou bien à la dernière convulsion d'un organisme agonisant qui s'obstine à se survivre ? Le prophète le plus autorisé ne donne pas à cette question de réponse satisfaisante. Il n'en sait guère plus que ses lecteurs. En tout cas, Bialik semble douter lui-même de l'avenir de cette renaissance, dont il est une des gloires. Lisez plutôt ce magnifique poème où paraît s'exprimer son angoisse patriotique.

LA CHOSE (*Dabar*)

Écarte-la et bien loin, la braise brûlante de ton autel, ô Prophète, abandonne-la aux gredins !

Qu'elle leur serve pour rôtir leurs mets, pour cuire leur pot-au-feu, pour chauffer leurs mains. Écarte de même l'étincelle de ton cœur, qu'ils l'aient pour allumer leur cigare,

Sinon pour éclairer la sournoisie de leurs yeux

et le méchant sourire qui te guette sous leurs moustaches.

Les voilà, ils viennent, les lâches, les voilà, ils arrivent, et ils récitent la prière que toi-même tu leur avais apprise.

Ils font semblant de partager ta douleur et de participer à ton espérance, alors qu'ils n'espèrent ardemment que la destruction de ton autel,

Afin de se jeter ensuite sur les ruines, d'en fouiller le tas, d'en retirer les pierres brisées, et de les emporter,

Pour consolider leur maison ou le mur de leur jardin, ou encore pour en ériger des monuments sur les tombes.

Et si, dans leurs débris, ils trouvent les cendres de ton cœur brisé, ils les jetteront à leur chien.

Repousse-le donc, ton autel, repousse-le d'un pied dédaigneux afin qu'il croule sous le feu et sous la fumée.

Tu couperas d'un geste les toiles d'araignée qui, en ton cœur, se sont transformées en cordes de violon.

Et tu en tisseras ton chant de Renaissance, ta vision de la délivrance. Fausse et trompeuse illusion !

Et tu les disperseras au vent (ces cordes), afin que, dispersées et incolores, elles errent dans le vide du monde, un jour clair de fin d'été.

Si bien qu'un fil argenté ne rejoigne plus l'autre, qu'aucun cheveu ne rejoigne son ancien voisin, et

qu'au premier jour de vicissitude ils périssent tous.

Quant à ton marteau de fer, qui se serait cassé à force de frapper vainement sur les cœurs de pierre, brise-le et fais-en une pioche, dont tu creuseras une tombe pour nous.

Et tout ce que le courroux de Dieu mettra dans ta bouche, prononce-le et que ta lèvre ne tremble point.

Et quand même ta parole serait acerbe comme la mort, quand elle serait la mort elle-même, que nous l'entendions; nous voulons la savoir...

Car *une chose* s'est déclarée chez nous et personne ne sait ce qu'elle signifie.

Est-ce un Lever ou un Coucher de soleil? Si c'est un Coucher, est-ce pour jamais?

Car le Chaos qui nous entoure est grand. Il est terrible ce Chaos, et n'offre aucun refuge.

Et alors même que nous voudrions implorer dans les ténèbres, nous livrer aux prières, quelle Oreille nous écouterait?

Même si nous blasphémions, sur quelle tête retomberaient nos blasphèmes?

Et lors même que nous grincerions des dents, que nous lèverions le poing de colère, quelle nuque en serait atteinte? Le chaos, le vent emporterait tout sans laisser de traces.

Plus de point d'appui, plus de soutien, plus de chemin. Les Cieux se sont tus!

Ils savent combien ils sont criminels envers nous, et combien leur crime est infernal, et ils portent silencieusement le poids de leur faute.

Ouvre donc ta bouche, ô Prophète de la Fin, et si tu as quelque chose à dire, dis-le !

Dût ta parole être amère comme la mort, dût-elle être la mort elle-même, parle, dis-la !

Pourquoi craindrions-nous la mort, puisque déjà son ange chevauche sur notre dos et met le mors dans notre bouche ?

Et en *plein hymne de Renaissance chantant sur nos lèvres, en plein délire de joie de vivre*, *nous galopons vers la tombe...*

Dans ce sanglot de désespoir suprême d'une pensée qui s'obstine à vivre, bien qu'elle soit hantée de l'idée de la Fin, s'affirme une sensibilité vivante et sympathique, qui mérite d'être connue de notre siècle d'égoïsme et de positivisme à outrance. Cet acharnement vers l'Idéal, ce besoin de lutter contre les courants d'un réalisme tout matérialiste est du plus grand intérêt psychologique et littéraire. Sans doute, Bialik pressent qu'il ne lui sera pas donné de voir la véritable renaissance d'Israël, pas plus que son maître Jérémie n'a pu prévenir la catastrophe qui devait provoquer la ruine politique de la Judée. Toutefois cette répétition de la même situation tragique, à vingt-cinq siècles d'intervalle, exprimée dans une même langue et avec un souffle aussi émouvant, doit attirer l'attention par ce qu'elle a d'étrange. Le mal juif qui

existe, qui persiste, qui s'impose, qui reparaît en plein vingtième siècle comme un spectre, comme un revenant, n'est pas seulement un phénomène littéraire. Il a déterminé des phénomènes sociaux et politiques. La violence de la révolution russe, la cruauté des représailles ont démoralisé six millions d'êtres. Et s'il en fut ainsi, c'est surtout parce que l'Idéal séculaire de la Délivrance, qui seul peut préserver les masses juives d'une déchéance, tend à disparaître. Comme, d'autre part, il ne saurait être question (au moins pour les pays slaves et orientaux) d'une absorption des groupements juifs par leurs voisins, une conclusion pratique se dégage de ce que nous venons d'étudier : c'est que, par les propres ressources de leur intense sensibilité, les masses juives peuvent parvenir à améliorer leur condition. La poésie hébraïque, détentrice de l'éternel idéalisme patriotique, saura soutenir et encourager les défaillants dans cette voie de progrès.

D'une façon plus générale, il est consolant, à une époque où le plus souvent l'on n'aspire plus guère qu'aux profits matériels, de voir revivre dans l'antique langue des prophètes, dans le plus ancien des classicismes, les grandes traditions d'Art, de Beauté, de Clarté, d'Amour, de tout ce qui est Vie et Poésie.

Et l'on ne peut s'empêcher de penser à l'ap-

pel vibrant de joie de revivre de Saül Tchernikhovsky :

Mais non ! Elle ne mourra pas la Poésie ! Elle ne mourra jamais ! Même le jour où l'homme-ver parviendra à étendre son règne sur les domaines du Ciel et des abîmes, à dompter les tonnerres et le feu, et à jeter des clartés sur les ténèbres de la nuit polaire, elle ne mourra point... Dans les cadres d'or pur, dans les colliers des rimes, l'enthousiasme de l'âme du poète jaillira puissant comme le grondement superbe de la mer. Aux souvenirs des actes accomplis par les pères aux temps passés et dans la félicité sans bornes des siècles à venir, elle ne mourra pas, elle ne mourra jamais !..

TABLE DES MATIÈRES

—

ntroduction 5

LIVRE PREMIER

Les précurseurs (1850-1881)

CHAPITRE I. — L'école de Vilna. — A.-B. LEBENSOHN poète humaniste. Le lyrisme du *Mal du siècle* 17

CHAPITRE II. — M.-J. LEBENSOHN, un romantique hébreu 36

CHAPITRE III. Le réalisme hébreu. — J.-L. GORDON comme lyrique et patriote. Autres poètes 62

LIVRE DEUXIÈME

Le Néo-Romantisme hébreu (1882-1895)

CHAPITRE I. Le retour de la persécution. — M.-M. DELITZKY, *La Renaissance des Sionides et de la plainte patriotique* 77

CHAPITRE II. — C. CHAPIRA, un revenant. — La psychologie d'un renégat, Juif quand même. *La poésie de la Révolte* . . 98
CHAPITRE III. — *La nouvelle Jérusalem*, J.-L. LEVIN. SARAH CHAPIRA, LIFSCHITZ, MANDELKERN, J. HALÉVY. IMBER, *la Nouvelle Palestine* 114
CHAPITRE IV. — *Illusions et désillusions*, Z. YAVETZ et l'essai de la reprise du parallélisme biblique. — Les Païtanim modernes : ISAAC RABBINOWITCH et ISAAC KAMINER. — MANÉ, la mélancolie individuelle et le sentiment de la nature S.-L. GORDON. . . . 133
CHAPITRE V. — *Illusions et désillusions* (suite). La Pologne Russe : I.-L. PÉREZ. — *Symbolisme et décadentisme*. La crise de l'hébreu. 146

LIVRE TROISIÈME

La poésie contemporaine

Chapitre I. — H.-N. BIALIK, *Le lyrisme patriotique*. Le midi russe. — Hébreu et sionisme. — Bialik le lyrique et le romantique. — L'homme et le style. — Le patriote quand même. — Amour et nature. — Le genre prophétique. 165
CHAPITRE II. — SAÜL TCHERNIKHOVSKY. — Un poète de la Renaissance. L'atticisme hébreu. — La nature, l'amour et la joie de vivre. — L'apothéose du travail. — L'avenir de la poésie 209

CHAPITRE III. — *La jeune poésie*, J. KAHN, SCHNEOUR. La crise de la révolution russe. — La mélancolie humaine. — Désillusions patriotiques et recrudescence de la persécution. — Du Ghetto à Paris 247
CHAPITRE IV. — BIALIK, un Jérémie moderne. — Les chants du désespoir. — Le genre prophétique 275
CONCLUSION. — Le mal juif. — De la Bible au vingtième siècle. 287

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-huit août mil neuf cent onze

PAR

E. ARRAULT ET Cie

A TOURS

pour le

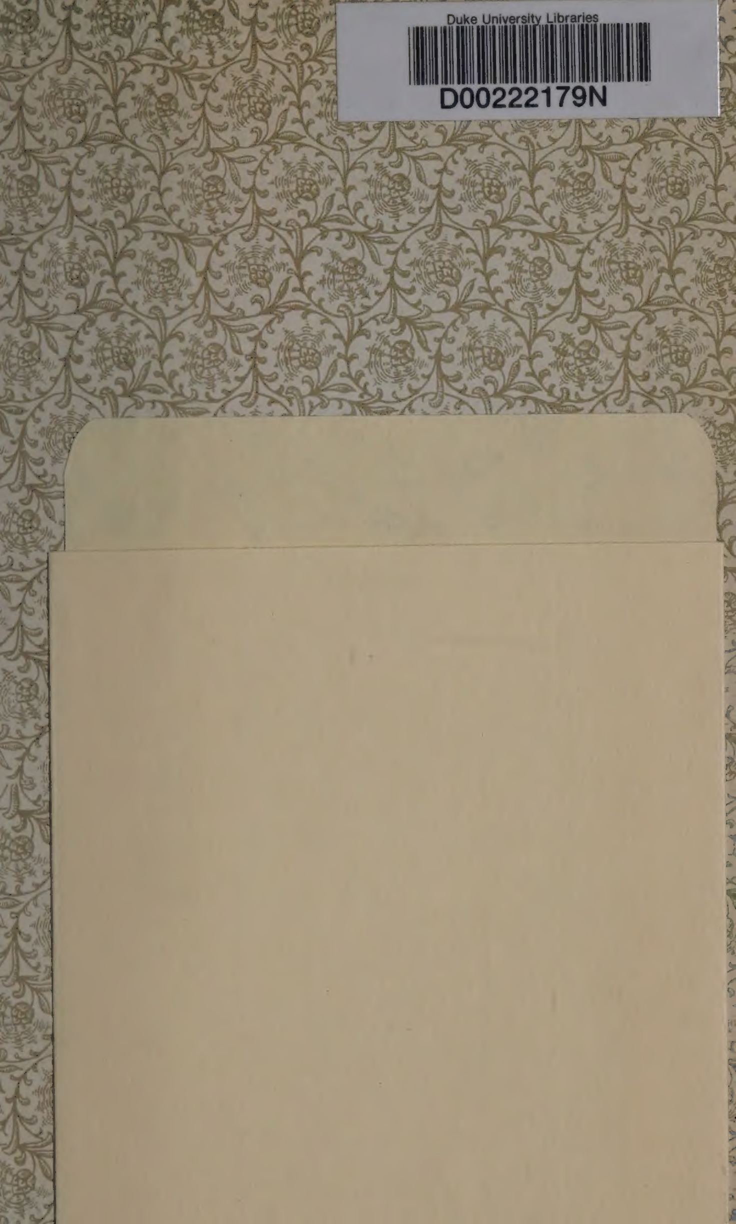
MERCVRE

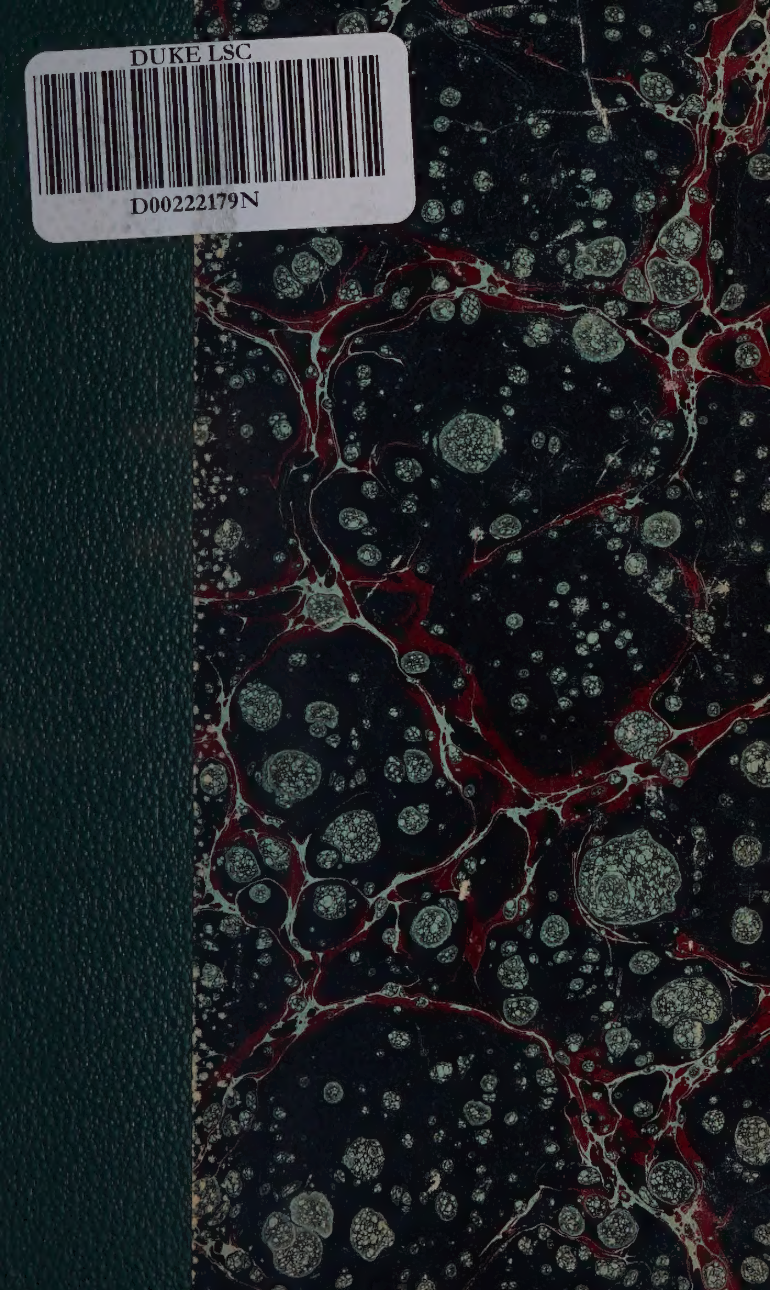
DE

FRANCE

2933.






DUKE LSC
D00222179N